







BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III



ŒUVRES

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME CINQUIÉME.



A PARIS,

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans le Tome cinquiéme.

ŒDIPE,

TRAGEDIE.

EN PROSE

AVERTISSEMENT.

JE ne prêtens, en imprimant cet Ouvrage, que donner l'idée de ce que pourroit être une Tragédie en Prose. Pour peu que celle-ci plaise, on en doit conclure que des génies supérieurs en pourroient faire d'excellentes; & quand elle ne plairoit pas, il faudroit ne s'en prendre qu'à moi, & non pas à la nature de l'entreprise qui pourroit être heureuse en de meilleures mains.



PERSONNAGES.

OEDIPE.

JOCASTE.

ÉTÉOCLE.

POLINICE.

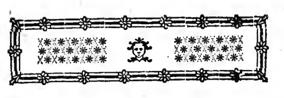
DYMAS.

PHOEDIME.

POLÉMON.

GARDES.

La Scene est dans le Palais des Rois de Thebes.



ŒDIPE,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, DYMAS.

DYMAS.

AH, Seigneur! quels terribles ordres! vous m'en voyez frémir. Non, je n'aurai jamais la force de vous obéir.

OEDIPE.

Raſſure-toi, Dymas. Je te ſai gré de tes larmes: mais qu'elles ne l'emportent pas ſur ta fidélité. Exécute avec courage les volontés de ton Roi; & ce qui eſt encore plus ſacré, les dernieres volontés d'une victime des Dieux. Va; je te l'ordonne abſolument; va avertir le Pontife de pré-

parer l'Autel & l'encens; & d'assembler le peuple dans le Temple, où je vais me dévoüer pour sa délivrance.

DYMAS.

Eh quoi, Seigneur ! est-il possible que vous soyez résolu à ce barbare dévoûment ! qui donc vous a demandé une si précieuse victime ?

OEDIPE.

Apollon lui-même. Trois fois cette nuit il m'est aparu. Ce n'étoit point un songe; le sommeil avoit déja fui de mes yeux. Trois fois je l'ai vû, les yeux ardens de colere, & ses traits enflammés à la main; je suis encore frappé de sa voix! trois fois il m'a fait entendre, en dédaignant mes larmes, qu'elles n'obtiendroient jamais le salut de Thebe; & que son bras ne se retireroit pas de dessus mon peuple, que mon sang répandu n'eût appaisé les célestes vengeances. Va; obéis à ton Roi, comme j'obéis aux Dieux.



SCENE II.

OEDIPE, DYMAS, JOCASTE.

JOCASTE.

OU courez-vous, Seigneur ? quel dessein vous arrache si-tôt de vôtre Palais ? tirez-moi du trouble où le vôtre vient de me jetter.

DYMAS.

Madame, c'est à vous seule de conserver le Roi. Il veut s'immoler aujourd'hui pour les Thébins ; & il m'envoïe au Temple préparer cette affreuse cérémonie.

OEDIPE.

C'est trop me résister, Dymas. Execute mes ordres ; & reviens m'avertir, dès que tout sera prêt.

DYMAS.

Non, Madame, je n'obéirois pas, si je ne m'assurois que vos pleurs vont rendre mon obéissance inutile.



SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

JOCASTE.

QU'entens-je, Oedipe ! vous voulez mourir ! la voix me manque ; & je meurs déja d'un malheur que je ne puis croire encore.

OEDIPE.

Si vous m'avez jamais aimé, Madame ; épargnez-moi vos douleurs, & rappellez tout vôtre courage. Ma résolution mérite que vous y applaudissiez-vous même : elle est digne du Roi que vous avez donné aux Thébains : elle est digne de l'époux que vous vous êtes choisi ; & votre vertu doit embrasser avec constance tout ce que la mienne exige.

JOCASTE.

Vous voulez mourir, Oedipe ! vous me le dites ! ah cruel ! que vous-ai-je donc fait pour m'arracher la vie !

OEDIPE.

J'obéis aux Dieux, Madame : ils m'ont fait entendre cette nuit leur volonté souveraine. Pouriez-vous plaindre un Roi à qui il

il n'en coûte que ſa vie, pour ſauver tou ſon peuple? Vous pleurez, Madame t vous frémiſſez; mais ſongez depuis quel, tems je ne reſpire qu'au milieu des larmes, des cris & de la déſolation la plus funeſte. Je paſſe les jours à voler au ſecours de mes ſujets expirans. L'effroi, le déſeſpoir & la mort ſont peints dans tous les yeux. Frappez d'un fleau qui les rend odieux les uns aux autres, les femmes s'arrachent avec horreur d'entre les bras de leurs époux; les peres fuient leurs enfans; les enfans fuient les peres, comme des ennemis armés pour les égorger. On reclame en vain de toutes parts l'amitié, l'amour & la nature. La crainte d'une affreuſe mort étouffe tout autre ſentiment. Il faut que je prenne ſur moi tous les devoirs; que je tienne lieu moi ſeul à ces victimes déſeſperées, d'ami, d'époux, de pere & de fils; & pour comble de maux, mes vœux & mes empreſſemens ne fléchiſſent point la Deſtinée. Je les vois expirer dans mes bras, ſans leur donner d'autre ſoulagement que les larmes de leur Roi, tandis que chaque inſtant renouvelle & multiplie mes pertes; & que je ſens mon cœur déchiré de tous les coups que le Ciel leur porte. Voilà, Madame, de quelles horreurs je me ſauve, en m'immolant pour eux. Je rends graces au Ciel de mettre à ce prix le

ſalut de mon peuple. Conſolez-vous de ma mort, à la vûë de ma gloire ; je dirois même de mon bonheur, ſi je ne laiſſois une épouſe en pleurs & des enfans infortunés.

JOCASTE.

Saiſie d'étonnement & d'horreur, je n'ai pû vous interrompre; mais enfin le deſeſpoir me rend la parole. Cruel époux, croyez-vous donc pouvoir diſpoſer de vos jours ſans l'aveu de Jocaſte; ne me les avez-vous pas engagez par les ſermens les plus ſaints & les plus ſolemnels! vainement m'alleguez-vous l'ordre incertain des Dieux! qu'ils paroiſſent eux-mêmes ces Dieux irrités! qu'ils viennent, armés de leur tonnerre, demander à la face de ce peuple vôtre ſang & le mien! je vous donnerai alors l'exemple de la ſoumiſſion; mais vous oſez en croire un ſonge, funeſte, mais chimérique fruit de vos terreurs. Un ſonge balance, que dis-je, l'emporte ſur ce que vous me devez. Vous comptez pour rien le déſeſpoir d'une épouſe, dune épouſe qui vous a donné ſon trône & ſa main avec une paſſion qui n'eut jamais d'égale; qui, puis qu'il faut vous le dire, a bravé, pour ſe donner à vous, les menaces des Dieux qui l'avertiſſoient de ſe préſerver de l'amour. Hélas! trop cher Oedipe, j'y ai cédé; vous ne

'mavez pas laiſſé le pouvoir de m'en défendre. Mon cœur ſe feroit ſans doute ſauvé des charmes d'une jeuneſſe brillante; mais vous y ajoûtiez la gloire des Alcides & des Théſées, Ma tendreſſe ne me paroiſſoit que grandeur d'ame; & je croyois m'aſſocier à un Dieu, en m'uniſſant à vous. Cependant les menaces du Ciel n'étoient que trop fidelles; je les ai mépriſées; & j'en reçois le prix. Vous oſez m'annoncer ici le dernier des malheurs. Vous devenez l'impitoïable miniſtre de la colere Céleſte; & c'eſt vous-même, c'eſt vous ſeul qui me faites porter la peine d'une faute que je n'ai faite que pour vous.!

OEDIPE.

Je ne ſuis que trop ſenſible à vos plaintes, Madame; & l'interêt de tout mon peuple diſparoît preſque en ce moment devant le vôtre. C'eſt donc par ce même amour qui vous fut ſi cher; & que j'ai payé de tout le mien, que je vous conjure de reſpecter aujourd'hui ma deſtinée: il y va de votre gloire & de la mienne. Oüi, Jocaſte, je vous l'ai déja dit, je ne ſuis point du ſang des Rois; mais apprenez ce que je n'ai pas dû juſqu'ici vous apprendre de mon ſort; je ne ſemblois pas même formé, pour aſpirer à la gloire des Héros; & cependant, je ne ſais quel inſtinct, dès ma

premiere enfance, ne me laissoit regarder leur grandeur qu'avec une noble jalousie. Je m'arrachai bien-tôt à l'obscure oisiveté de la maison de mon pere. Impetueux & boüillant, je volois aux occasions de gloire les plus périlleuses; & quand après quelques essais de valeur, j'appris que le Trône de Thébe étoit réservé à qui délivreroit le pays du monstre qui le ravageoit; je vous avoüerai, Madame, toute l'yvresse de mon courage, je me comptai déja Roi. Je me mis en chemin pour Thébe; & j'entrai dans un Temple d'Apollon dont j'implorai la faveur pour mon entreprise. Un oracle cruel condamna mon dessein; il m'annonça que Thébe, si j'osois y courir, seroit le Théatre affreux de mes malheurs & de mes crimes. Mon ambition ne me laissa point de foi pour l'Oracle; ma fermeté brava les malheurs; & ma vertu me rassuroit assez contre les crimes. Enfin j'en osai croire mon cœur, au mépris d'Apollon. J'arrivai à Thébe; je vainquis le monstre; j'osai vous aimer; & vous daignâtes ajoûter au Trône le don d'une main qui m'étoit encore d'un plus grand prix. Regardez, Madame, les suites d'une si douce felicité. Je vois ce peuple que ma valeur a sauvé, ce peuple qui m'est devenu plus précieux par les périls & par le sang qu'il m'a coûté, embrasé d'un foudre in-

visible qui me l'enleve tous les jours d'entre mes bras mêmes. Voilà les malheurs prédits; jugez s'il m'importe de démentir aujourd'hui le reste du fatal Oracle, & de mettre la vertu à la place des crimes qui me menacent. Les Dieux mêmes m'en donnent l'ordre par un effet de leur clémence. Si j'y résistois, ce seroit un premier sacrilege, qui sans doute en ameneroit d'autres; & vous auriez, j'en fremis, à pleurer un époux coupable, douleur cent fois plus amere pour un cœur comme le vôtre, que d'avoir à pleurer une mort plus glorieuse encore que toute ma vie. Daignez donc, Madame, vous rendre à de trop justes desseins. La crainte du crime, plus puissante que l'ordre des Dieux, me défend desormais de soûtenir la vie. Oüi, je mourrai, rien ne m'en peut distraire; c'est à vous de souffrir que ma mort soit l'effet de ma vertu, & non pas celui de mon désespoir.

JOCASTE.

Phœdime, appellez les Princes. Qu'ils viennent recevoir les adieux de leur pere & les miens. C'en est fait, Oedipe; vous avez prononcé l'arrêt de ma mort.

OEDIPE.

Non, vous ne mourrez point, Madame; j'attens & j'exige de meilleures preuves de votre amour. Que je revive pour

vous dans les enfans que je vous laiſſe ; inſtruiſez-les à gouverner ce peuple que je ſauve ; ſongez au beſoin qu'ils ont de vos conſeils & de votre vertu. Etouffez par votre prudence cet éloignement fatal qu'ils ont l'un pour l'autre, & que la colere des Dieux ſemble avoir verſé dans leur ſang. Leur courage promet des Héros à l'Univers ; mais cette averſion, ſi vous la laiſſiez croître, n'en feroit que de fameux coupables. Vivez, Madame, vivez, je vous en conjure, pour un ſi cher dépôt ; & rendez-le digne de vous & de moi.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, E'TE'OCLE, POLINICE.

JOCASTE.

VEnez, venez, mes enfans ; vous n'avez plus de pere. Le Roi s'immole aujourd'hui pour les Thébains. Il va lui-même vous conduire au Temple. Allez être témoins de ce généreux ſacrifice ! Allez apprendre au prix de ſon ſang, qu'un grand Monarque n'a plus de famille,

& qu'il ne connoît plus ni femme ni fils, dès qu'il s'agit de ſes ſujets.

ÉTÉOCLE.

Ciel!

POLINICE.

Que nous dites-vous?

OEDIPE.

N'augmentez pas, Madame, l'horreur de mes derniers momens. *Aux Princes.* Je vous aime, Princes; je n'ai point paſſé de jour ſans vous en donner des témoignages; & mes ſentimens ont affermi ſans doute dans votre cœur tous ceux que la nature vous demande pour un pere. Vous m'aimez : mais ce ne ſeroit pas m'aimer que de préferer ma vie à ma gloire. Gémiſſez, j'y conſens, de la rigueur de mon devoir; mais n'en gémiſſez qu'en le reſpectant. Vous devez être dès long-tems préparés à ma perte, puiſque je m'expoſois tous les jours pour ſauver mes ſujets expirans. Le moment eſt enfin venu, ce moment tant déſiré où je puis les ſauver, en me ſacrifiant pour eux. Si j'oſois héſiter, ce ſeroit de moi ſeul déſormais que partiroient tous les coups dont ils meurent. Mes moindres délais ſeroient autant de parricides; & vous rougiriez d'être nés d'un pere qui pourroit mettre ſa vie en balance avec des devoirs ſi ſacrés.

ÉTÉOCLE.

Non, Seigneur, n'eſperez point de nous voir ſouſcrire à une ſi étrange réſolution.

OEDIPE.

N'eſperez pas auſſi l'ébranler; & recevez avec un attendriſſement égal au mien, & mes dernieres prieres, & mes derniers embraſſemens.

ÉTÉOCLE.

Ah, Seigneur, nous tombons à vos genoux.

POLINICE.

Laiſſez-vous toucher de nos douleurs.

JOCASTE.

Barbare, demeurez-vous inflexible à ce ſpectacle!

ÉTÉOCLE.

Vivez, Seigneur, vivez & commandez. Nous vous ſommes ſoumis ſans réſerve; mais ſi vous mourez, ne comptez que ſur notre déſeſpoir.

OEDIPE.

Levez-vous, Princes; & m'écoutez. Je vous ai obtenus des Dieux; mais le Ciel ſemble avoir empoiſonné ſon préſent par la haine ſecrete qu'il vous a inſpirée l'un pour l'autre. Vous m'avez cent fois percé le cœur par les ſignes funeſtes qui vous en ſont échapés.

POLINICE.

Ah, Seigneur, nous sommes du moins bien unis dans l'amour & le respect que nous vous portons. Vivez pour nous voir toujours sacrifier ce penchant malheureux au désir de vous plaire. Que deviendrions-nous si nous vous perdions!

OEDIPE.

Je n'aurois voulu vivre que pour joüir d'une si douce union : mais puisque je n'ai plus de part à la vie, ayez-moi toûjours devant les yeux, vous conjurant au moment de ma mort & par le sang que je vais répandre, de vous conserver toûjours l'un à l'autre l'amitié la plus pure & la plus sincere.

JOCASTE.

Ah! que ne leur donnez-vous donc l'exemple de votre amitié pour eux!

OEDIPE.

De grace, Madame, ne les révoltez point contre le Ciel. *Aux Princes.* Soyez par vos sentimens la consolation de la Reine; tenez-lui lieu du tendre époux que les Dieux lui ravissent. Je lui dépose le Trône pour vous le remettre dès que vous serez amis. Occupez-le tous deux pour votre félicité & celle de vos sujets. Vivez en Héros; effacez ma gloire par l'éclat de la votre; & jugez par mes souhaits, si je suis à plaindre; puissiez-vous couron-

ner une si belle vie par une mort aussi honorable que la mienne.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, E'TEOCLE, POLINICE, DYMAS.

OEDIPE.

EH bien, Dymas, tout est-il prêt?

DYMAS.

Seigneur, j'ai de nouveaux malheurs à vous annoncer: mais faites retirer les Princes. Je ne puis parler en leur présence.

OEDIPE.

Sortez, mes enfans. Que viens-tu donc m'apprendre?

DYMAS.

J'ai trouvé le Pontife environné d'une foule de malheureux dont il offroit les gémissemens au Ciel: je l'ai instruit de vos volontés; il a continué le sacrifice que j'avois interrompu; bien-tôt, saisi du Dieu qu'il adoroit, son visage s'est altéré tout à coup; ses cheveux se sont hérissés. Ses yeux enflâmés d'un feu sombre & terrible ont répandu partout une sainte

horreur ; & voici l'Oracle qui eſt ſorti de ſa bouche.

Peuples, vos maux vont finir. Laïus eſt tombé ſous un fer parricide. Les Dieux ont attendu long-tems que Thébe vengeât ſon Roi par la mort du coupable ; mais laſſés d'une ſi longue attente, ils veulent que vous les fléchiſſiez aujourd'hui par la mort d'un fils de Jocaſte.

JOCASTE.

D'un fils de Jocaſte !

OEDIPE.

D'un de mes fils ! qu'entens-je, grands Dieux ! Ah, cruel Apollon, c'eſt donc ainſi que vous me demandiez mon ſang ! que ne me laiſſiez-vous mon erreur ! je mourrois en vous rendant graces. Mais à cette horrible clarté je ſens que tout mon cœur ſe ſouleve contre vos ordres. Je ne ſuis pas le maître de mon trouble. Rentrons, Madame ; & voyons, s'il ſe peut, ce qu'il faut réſoudre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, PHOEDIME,

JOCASTE.

Le conçois-tu, Phœdime, que je souffre la vie au milieu des horreurs qui m'assiegent ? Ce glaive que j'ai vû suspendu sur la tête de mon époux, passe sur celle de mes fils ; & le Ciel qui se plaît à rassembler en moi toutes les douleurs, frappe la mere, après avoir frappé l'épouse. Mais quel forfait penses-tu que les Dieux poursuivent sur Jocaste & sur les Thébains ? la mort de Laïus. Cette mort qu'on ne me rapporta que comme un malheur où nul mortel n'avoit eu part, le Ciel nous révele aujourd'hui que ce malheur fut un parricide ; que Laïus a été tué, & que l'impunité du crime en a fait le nôtre

PHOEDIME.

Vos malheurs sont extrêmes, Madame ;

mais votre courage les égale ; & les Dieux ſe laiſſent déſarmer à la conſtance.

JOCASTE.

Je fais ce que je puis. J'ai déja envoyé chercher Iphicrate, le ſeul témoin de la mort de Laïus : on va me l'amener de ſon deſert. Nous ſçaurons quel fut le crime. Il nous découvrira le coupable ; & plaiſe aux Dieux que ſon châtiment ſoit encore en notre puiſſance ! peut-être nous ſauveroit-il tous ! j'ai donné mes ordres pour empêcher les Princes de ſortir du Palais ; & j'ai défendu qu'on osât leur parler de l'Oracle qu'ils ignorent. Mais quel ſera le fruit de ma prudence ? ſi le coupable échape à nos pourſuites, les cris des Thébains, du moins leur douleur va nous demander ce ſang qui doit les ſauver. Je connois Oedipe, il ſe fera un devoir barbare d'obéir ; & toute mere que je ſuis, juſte Ciel, quel horreur ! il me forcera d'y ſouſcrire moi-même.

PHOEDIME.

Eſperez, Madame ; vos maux ſont encore incertains. Songez qu'un Oracle eſt toûjours douteux ; que ſon vrai ſens n'eſt jamais celui qu'il offre ; que quelquefois les Dieux ont annoncé leurs graces aux mortels, ſous des apparences effrayantes ; & qu'enfin un Oracle n'eſt jamais bien interprété que par l'événement même.

JOCASTE.

De quoi me flates-tu, Phœdime? L'Oracle n'eſt-il pas ſans nuage? ne demande-t'il pas le ſang d'un des fils de Jocaſte? Ah, grands Dieux, eſt-ce donc un crime de ſortir de mon flanc? & me devoir la vie, eſt ce donc mériter la mort? vous avez déja condamné le premier de mes enfans. A peine ce malheureux ſe formoit-il dans mon ſein, vous l'avez menacé des dernieres horreurs; l'arrêt que vous portâtes contre lui m'eſt toujours préſent.

L'enfant qui va naître de toi, entrera dans ton lit, ſoüillé du ſang de ſon pere. Si tu veux éviter ces horreurs, défends-toi pour jamais de l'amour.

Il mourut cet infortuné, proſcrit par les Dieux & par ſa mere! toi-même, Phœdime, tu fus le Miniſtre de leur colere & de ma crainte; & tu ſçais toi ſeule ce que me coûta ce parricide ſacrifice; faut-il encore en ordonner de pareils? faut-il encore me déchirer les entrailles? & ne ſuis-je mere que pour immoler mes enfans?



SCENE II.

JOCASTE, PHOEDIME. POLINICE.

POLINICE.

A Qui m'adreſſai-je donc ! ah de grace, ma mere, daignez m'éclaircir ! d'où vient que par vos ordres on nous retient captifs en ce Palais ? pourquoi prive-t'on les Thébains du ſecours de leurs Princes ? je le demande en vain à tout ce qui m'environne ; chacun me fuit & ſe confond ; & je n'obtiens d'autre réponſe que des larmes. Tout eſpoir eſt-il donc perdu ? Oedipe ſe ſacrifie-t'il ? n'ai-je plus de pere ?

JOCASTE.

Le ſort eſt changé mon fils. Votre pere ne mourra point.

POLINICE.

Il ne mourra point. Pourquoi donc la joïe n'éclate-t'elle pas dans vos yeux ? ſi on ne tremble plus pour Oedipe, de quoi gémit-on donc encore ?

JOCASTE.

Il ne mourra point, vous dis-je, fiez-vous-en à Jocaſte.

POLINICE.

Et comment croire ce que je ne ſaurois comprendre ! quel eſt donc ce fatal bonheur qui n'a pas diminué vos peines ?

SCENE III.

JOCASTE, PHOEDIME, POLINICE, ETEOCLE.

ÉTÉOCLE.

ENfin je connois mon ſort ; & je viens de ſurprendre ce ſecret qu'on s'obſtinoit tant à me cacher.

JOCASTE.

Que dites-vous, mon fils ?

ÉTÉOCLE.

Le Pontiſe vient d'entrer dans le Palais. J'ai couru le joindre ; & j'ai voulu le ſuivre chez mon pere : mais tandis que par ſes ordres on me refuſe l'entrée, un des miens s'eſt approché de moi. Oú voulez-vous entrer, me dit-il ? pourquoi vous aller livrer vous-même à vos Juges ? fuyez plutôt une mort preſque certaine. Les Dieux demandent le ſang d'un des fils de Jocaſte. Vous me cachiez ce ſecret, Madame : vous m'avez ſoupçonné de lâ-

cheté : mais du moins réparez cette injure : ne fermez plus le Temple à la victime que les Dieux attendent ; & satisfaites à la fois l'impatience des Thébains & la mienne.

JOCASTE.

Que deviens-je !

POLINICE.

Ce zele m'offense, Etéocle. Pourquoi prenez-vous pour vous seul le choix des Dieux ? par quel orguëil méconnoissez-vous un frere ? & comment osez-vous le croire moins digne que vous d'appaiser le Ciel irrité ?

ÉTÉOCLE.

Je ne m'emporte point à cette injustice : mais, sans vouloir juger de votre cœur, & sans nous laisser entraîner à la haine, songez, Polinice, que puisque les Dieux ne vous désignent pas, leur choix ne peut tomber que sur moi, & qu'une gloire unique n'est duë qu'au droit d'aînesse.

POLINICE.

Eh de quelle aînesse prétendez-vous vous prévaloir ? en est-il entre nous ? ne sommes-nous pas arrivés ensemble à la lumiere ? & pour quelques instans de difference, usurperiez-vous l'Empire sur votre égal ?

JOCASTE.

Ah ! cruels ; avec quelle aigreur vous

parlez-vous ! vous confondez la magnanimité & la haine ! ne pouvez-vous du moins être freres, quand vous disputez la mort ?

POLINICE.

Je ne vous envie point le Trône ; Étéocle. Je vous fais mon aîné pour regner ; mais je ne connois plus vos droits, quand il s'agit de mourir pour les Thébains & pour mon pere.

SCENE IV.

JOCASTE, PHOEDIME, E'TE'OCLE, POLINICE, OEDIPE.

JOCASTE.

VEnez, Seigneur, venez jouir des fruits de votre exemple. Vos fils, trop dignes de vous, brûlent de se dévoüer aux Autels. Tous deux bravent mon desespoir ; tous deux, en se disputant la mort, ne prouvent que trop qu'ils vous égalent.

ÉTÉOCLE.

Oüi, mon pere, je rends graces aux Dieux de pouvoir prendre ici votre place.

Vous n'auriez conſervé que la vie aux Thébains. Que leur eût ſervi la fin de leurs maux, en perdant leur Roi! plus heureux que vous, je vais leur ſauver avec le jour un Roi qui leur eſt encore plus cher.

POLINICE.

Vous ne ſouffrirez pas, Seigneur, qu'Étéocle me condamne à une vie honteuſe. C'eſt à moi de mourir; & ſi vous réſiſtez à mes larmes, vous nous perdez l'un & l'autre.

ŒDIPE.

O vertu, ô courage que j'admire, en fremiſſant! Princes, calmez ce tranſport. Il n'eſt pas tems de l'écouter. C'eſt à votre Roi ſeul de regler votre deſtinée; & quelque douleur qu'il m'en coûte, je ſaurai, s'il le faut, nommer la victime, & marquer le moment du ſacrifice: mais je n'ai pas perdu l'eſpoir de vous ſauver tous deux; & le deſſein que les Dieux m'inſpirent me fait déja ſentir qu'ils s'appaiſent.

ÉTÉOCLE.

Vous balancez, Seigneur; & votre peuple périt!

OEDIPE.

Le Pontife en ce moment vient de m'annoncer l'Oracle qu'il a prononcé au peuple. J'aprens ce meurtre déteſtable que j'avois ignoré juſqu'ici. Laïus tomba ſous

une main sacrilege ; & le juste Ciel s'est armé de tous ses fleaux contre un peuple ingrat qui n'a pas vangé son Roi. C'est à moi de chercher le coupable & de le pnnir. Le Pontife lui-même souscrit à un délai si juste ; & il me laisse l'esperance de vous conserver l'un & l'autre, si je puis expier le crime par le suplice du criminel. Allez ; laissez-moi seul avec la Reine ; j'ai des secrets importans à éclaircir avec elle. Priez les Dieux de nous devenir plus favorables, & de me rendre la mort, s'il faut choisir une victime entre vous.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

PArdonnez-moi, Madame, si j'ose me plaindre de vous ; ce langage est bien nouveau pour moi : mais pourquoi m'avez-vous fait un mistere de la mort de Laïus ?

JOCASTE.

Je ne vous en ai point fait, Seigneur ; & ce soupçon m'outrage. Je vous ai dit tout ce que j'en ai appris moi-même. Thébe n'en sçait pas davantage, & n'a jamais pû que pleurer la mort de son Roi.

OEDIPE.

Les Dieux pourſuivent un crime, Madame. On vous a trompée ſans doute. Quel témoin vous fit le récit de la mort de Laïus ?

JOCASTE.

Iphicrate, un de ſes Officiers qui l'accompagnoit dans le voyage qu'il faiſoit à Corinthe, & qui, ſeul témoin de ſa mort, m'en rapporta les circonſtances que je ne vous ai point diſſimulées.

OEDIPE.

Oüi, Madame, vous m'avez inſtruit de ce qu'il vous fit croire alors ; & ſon récit m'eſt encore preſent. Laïus traverſoit un bois épais, quand d'un antre prochain ſort un Lion monſtrueux qui déchira bientôt les deux Officiers qui précedoient le Roi. Laïus malgré ſon âge, courut à leur défenſe, & tomba lui-même ſous la fureur du monſtre ; voilà ce que vous m'avez dit, & ce que Thébe publioit depuis longtems.

JOCASTE.

Oüi, Seigneur, Iphicrate échappa ſeul au péril. Il me rapporta les lambeaux enſanglantés des vêtemens de mon époux, mourant lui-même de douleur, & me demandant pardon de n'avoir pas expiré avec ſon Maître.

OEDIPE.

Qu'eſt devenu cet Iphicrate, Madame ?

JOCASTE.

Ne pouvant plus ſoufffir la vûë de ce Palais où il avoit ſervi ſi long-tems le meilleur des Maîtres, il me demanda en grace qu'il lui fût permis d'aller pleurer, juſqu'au dernier ſoupir, les malheurs qu'il venoit de m'annoncer.

OEDIPE.

Vit-il encore ?

JOCASTE.

Oüi, Seigneur,

OEDIPE.

Quels lieux habite-t il ?

JOCASTE.

Je ne perds point un tems précieux: Vous brulez de voir Iphicrate; & mes ordres ont déja prévenû votre prudence. On eſt allé le chercher de ma part; il va bien-tôt paroître.

OEDIPE.

Il va donc nous éclairer. L'eſperance rentre déja dans mon cœur. Nous allons connoître le coupable.

JOCASTE.

Plaiſe aux Dieux que ce preſſentiment ne vous trompe pas.

SCENE VI.

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS.

JOCASTE.

QUe nous annonces-tu, Dymas ? Iphicrate vient-il ?

DYMAS.

Iphicrate n'eſt plus.

OEDIPE.

Juſte Ciel ! qu'entens-je !

DYMAS.

Il vient d'expirer. Un vieillard qui ſe ſoûtient à peine ſous le poids de l'âge, me ſuit ; & il eſt chargé par Iphicrate d'un ſecret pour la Reine. Il va bien-tôt s'offrir à vos yeux.

OEDIPE.

Eh bien, Madame, voyez cet étranger ; & tâchez d'en tirer quelque lumiere dont je n'oſe plus me flater.



SCENE VII.

OEDIPE.

QUe deviendras-tu, malheureux Oedipe! Ah Dieux cruels, si vous êtes alterés du sang d'un de mes fils, frappez, frappez vôtre victime, sans me la demander. Lancez vous-mêmes votre foudre. Je souscris à vos ordres. Ma vertu ne sçauroit aller plus loin: mais ne poussez pas la barbarie jusqu'à m'en rendre moi-même le ministre.

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

E'TE'OCLE.

CE vieillard n'arrive point! qui peut donc le retarder si long tems! je brule de.... mais quelqu'un s'approche. C'est lui sans doute.

SCENE II.

E'TE'OCLE, POLINICE, POLE'MON.

ÉTÉOCLE *à Polémon.*

N'Etes-vous pas ce vieillard que nous a annoncé Dymas?

POLÉMON.

Oüi, je le suis. L'âge ne m'a pas permis plus de diligence.

ÉTÉOCLE *aux Gardes.*

Faites avertir la Reine. Elle va vous entendre. Mais que devons-nous nous promettre de cet entretien ?

POLINICE.

Pouvons-nous esperer le salut de Thébe ; & venez-vous nous déclarer l'assassin de Laïus ?

POLÉMON.

Il ne m'est permis de m'expliquer qu'à la Reine ; & je n'ai point de réponse pour aucun autre.

ÉTÉOCLE.

Sçavez-vous que vous parlez aux enfans d'Oedipe ?

POLEMON.

Ah, Seigneur, pardonnez-moi donc si je ne vous ai point rendu les profonds respects que je vous dois. Je suis un pauvre Pasteur qui n'ai jamais paru à la Cour ; & je ne sçavois pas que j'eusse l'honneur de parler à mes Maîtres.

E'TE'OCLE.

Vous ne nous avez jamais vûs !

POLINICE.

Vous n'êtes donc pas Thébain !

POLEMON.

Non, Seigneur. Je suis un étranger que mes malheurs avoient amené dès longtems chez Iphicrate. Je m'étois attaché à lui ; il avoit pris lui-même quelque ten-

dreſſe pour moi ; & il m'avoit confié le ſoin de ſes troupeaux & de ſes vergers.

E'TE'OCLE.

Ah ! ſi vous apportiez quelque ſoulagement à nos maux, nous ſçaurions mieux vous conſoler des votres que n'a pû faire Iphicrate ; & vous n'auriez pas lieu de regretter votre patrie.

POLE'MON.

Hélas ! Seigneur, tout puiſſant que vous êtes, que pouvez-vous pour un malheureux qui n'a plus d'autre plaiſir que ſa douleur ? La fortune & les Dieux m'avoient donné un fils à qui j'avois donné toute ma tendreſſe. Il m'étonna bien-tôt par ſes inclinations héroïques : il bruloit, encore enfant, du déſir d'acquerir de la gloire : ſi l'on parloit quelquefois devant lui des exploits d'Hercule, je lui voyois répandre des larmes de joye : ſon audace naiſſante lui attiroit le reſpect de ſes compagnons : il ſe plaiſoit lui-même à ſe nommer leur Roi ; & ils ſe faiſoient un plaiſir de s'avoüer ſes ſujets. Mais que fais-je ! où m'emporte le penchant de l'âge : pourquoi vous faire des récits qui renouvellent mes maux & qui vous doivent être ſi indifférens !

POLINICE.

Ah ! nos malheurs ne nous ont que trop appris à plaindre les malheureux. Nous eſ-

pérons pourtant que le Ciel ne vous envoye point en vain.

POLE'MON.

Je renoncerois à la vie avec plaisir, si le Ciel m'accordoit le bonheur de sauver les Thébains, de retrouver mon fils & de mourir entre ses bras.

E'TE'OCLE.

Puisse le Ciel exaucer vos désirs & les nôtres !

POLE'MON.

Il m'abandonna dans sa premiere jeunesse ; & le cruel me plaignit jusqu'à la douceur de ses derniers adieux. Je l'ai cherché depuis, mais en vain, dans toutes les contrées de la Grece : je n'en ai jamais appris d'autres nouvelles que quelques exploits dont je le reconnoissois le Héros, à la peinture qu'on m'en faisoit. Enfin après mille courses, & sans aucune espérance de le retrouver jamais, j'arrivai chez Iphicrate : il fut touché de ma douleur : il passoit lui-même ses jours dans une tristesse profonde qui l'intéressa à la mienne ; & c'est avec lui que j'ai vêçu depuis le moment qu'il daigna me recevoir.

ÉTÉOCLE.

Puisque vous avez sa confiance, vous êtes instruit sans doute de ses secrets. Ah ! s'il vous avoit révelé quel fut le meurtrier

de Laïus ! ne balancez point à me l'apprendre ; vous parlez à des Princes intéressés à le venger.

SCENE III.

E'TE'OCLE, POLINICE, POLE'MON, JOCASTE.

JOCASTE.

Est-ce là ce vieillard ?

ÉTÉOCLE.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Laissez-nous.

SCENE IV.

JOCASTE, POLE'MON.

JOCASTE.

Nous sommes seuls ; parlez ; je brule d'apprendre ce que vous avez à nous reveler.

POLEMON.

J'obéis, Madame. Iphicrate frappé du fleau qui désole les Thébains, vient d'expirer entre mes bras. A peine, Madame, a-t'il senti les premieres atteintes du feu mortel qui le dévoroit, qu'il est tombé dans un trouble & dans des terreurs qui ne lui laissoient point d'intervale. Il sembloit qu'il fût persécuté de toutes les Furies. Il détournoit les yeux avec horreur des objets qui se présentoient à lui; & il en rencontroit d'autres aussi funestes. Tantôt il demandoit grace aux Juges des enfers; tantôt il vouloit fléchir l'ombre sanglante de Laïus qui le menaçoit. Quelquefois il croyoit voir un peuple d'ombres qui l'accusoient de leur avoir arraché la vie. Dymas l'a trouvé dans ces agitations : mais à peine l'a-t'il instruit de l'Oracle,que son désordre a cessé : son visage s'est couvert de larmes; & reprenant l'usage de sa raison, il m'a fait appeller auprès de son lit, pour me parler sans témoins. Je ne doute point, cher ami, me dit-il, que le malheur de Thébe, & le mien ne soient le châtiment du mystere que j'ai fait à la Reine de la mort de son époux. Je suis cause qu'elle n'a point été vengée.

JOCASTE.

Parlez. Que m'a-t'il donc caché?

POLEMON.

J'ai fait croire à Jocaste, pourſuivoit-il, que Laïus a péri en combattant un monſtre terrible; mais ce n'étoit que pour cacher ma honte d'avoir ſi mal défendu mon Maître.

JOCASTE.

Eh bien, quelle eſt donc la vérité de cette avanture?

POLEMON.

Il m'a dit que Laïus & ſa ſuite avoient été tués par un jeune homme ſeul dans un chemin étroit qui ſépare vos Etats de ceux de Corinthe. Iphicrate ne put ſoutenir la valeur ſurprenante de ce jeune homme. Il fut frappé, malgré lui, de la plus vive terreur; & il prit la fuite par une lâcheté qu'il ne m'avoüoit qu'avec un torrent de pleurs. Il crut que ce ſeroit un crime, & un opprobre éternel pour lui que de revenir ſans bleſſure vous annoncer une pareille infortune; & il ne vous conta qu'une fable, imaginée pour ſauver ſon honneur: mais il n'en a pû ſoutenir les remords; & je l'ai vû paſſer ſa vie dans les ſoupirs & dans les larmes.

JOCASTE.

Eh, quoi! n'avez-vous point d'autre éclairciſſement à me donner?

POLEMON.

Non, Madame. Iphicrate lui-même eſt

mort, désespéré de n'en pouvoir dire davantage : mais il a crû, en mourant, vous devoir la vérité. J'espere, m'a-t'il dit en expirant; & les Dieux me le font pressentir, que ces circonstances, toutes legeres qu'elles sont, aideront la Reine à découvrir le coupable.

JOCASTE.

C'est assez ; retirez-vous : mais ne sortez point de Thébes; & demeurez chez Dymas. O Ciel ! où pourra nous conduire une si foible lumiere ?

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

VOus avez vû l'étranger, Madame : vous a-t'il révelé quelque secret sur la mort de Laïus ?

JOCASTE.

J'ai sçu seulement, Seigneur, qu'Iphicrate m'abusoit, & que Laïus a été tué.

OEDIPE.

Et quelles circonstances avez-vous apprises de ce meurtre ?

JOCASTE.

Une seule, Seigneur, & si legere, qu'elle

ne peut être d'aucun usage.

OEDIPE.

Parlez, Madame; il ne faut rien négliger.

JOCASTE.

Plût aux Dieux qu'elle pût contribuer à nous éclaircir! Laïus avec sa suite a péri par un jeune homme seul, dans un chemin qui sépare Corinthe de nos Etats.

OEDIPE.

Un homme seul entre Thébe & Corinthe : quel trouble me saisit tout à coup! quel funeste rapport j'entrevois! Je tremble; & je n'ose plus chercher de nouvelles lumieres.

JOCASTE.

Vous m'effrayez, Seigneur. Quelle pensée vous agite! pourquoi me dérober les paroles qui vous échapent?

OEDIPE.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que vous perdîtes Laïus une année avant que vous m'eussiez élevé sur son trône?

JOCASTE.

Il est vrai, Seigneur.

OEDIPE.

Grands Dieux! tout m'épouvante. Ce que je pense, ce que je demande, ce que j'apprends, tout est horreur & désespoir.

JOCASTE.

Calmez-vous un moment, Oedipe; laiſ-

ſez-moi voir de grace ce qui ſe paſſe dans votre cœur.

OEDIPE.

Eh bien, apprenez donc, Madame, ce qui m'eſt arrivé dans les lieux & dans les tems qui vous ont été ſi funeſtes. J'obſerve vos yeux; & j'y lirai mon ſort.

JOCASTE.

A quoi me préparez-vous par un ſi grand trouble!

OEDIPE.

Je paſſois de Corinthe dans les terres des Thébains, lorſqu'en un chemin étroit deux hommes s'offrirent au-devant de mes pas, & me repouſſerent avec dedain, pour faire place à un char qui les ſuivoit. Je ne pûs ſoutenir l'injure; & bien-tôt les armes à la main, je voulus laver mon affront dans le ſang de celui qui m'avoit frappé. Il prit la fuite à mes premiers efforts, tandis que l'autre m'oppoſa un ennemi plus digne de mon courroux. Déja ſon ſang couloit, quand le Maître du char, malgré le poids de l'âge qui l'accabloit, ſe précipita à terre avec ſon guide, & vint prêter ſon ſecours au malheureux: Chaque mot vous fait frémir, Madame; je me crois déja criminel.

JOCASTE.

Pardonnez mes terreurs: mais pourſui-

vez, Oedipe; & ne me laiſſez pas plus long-tems dans ces horribles doutes.

OEDIPE.

Je reſpectai ce vieillard. Son âge & plus encore la Majeſté dont brilloit ſon front me rendit ſa perſonne ſacrée. Je m'expoſois à ſes coups, plutôt que d'attenter à ſa vie. Mais le deſtin barbare l'offrit, malgré moi, au devant de mon épée, dans le tems qu'elle cherchoit un des ſiens, déja bleſſé. Il tomba lui-même, expirant de ce coup malheureux que la fortune avoit conduit : mais loin de me reprocher ſa mort, il daigna loüer mon courage, & pria les Dieux de ne m'imputer jamais un trépas où le crime n'avoit point eu de part. Vos ſoupirs ſe redoublent; vous êtes toute noyée de vos larmes. Eh bien vous reſte-t'il encore quelque doute? faut-il vous peindre ce vieillard vénérable? Sa taille étoit au-deſſus de la mienne; ſes cheveux blanchiſſans deſcendoient juſques ſur ſes épaules; ſon teint, malgré les rides de l'âge, conſervoit encore de l'éclat; il portoit une robe de pourpre....

JOCASTE.

Arrêtez, Oedipe. Je ne reconnois que trop le malheureux Laïus.

OEDIPE.

Affreuſe vérité! me voilà donc devenu

l'objet de la haine de Jocaſte ! elle ne verra plus dans Oedipe que le coupable meûrtrier de ſon époux.

JOCASTE.

Que dites-vous, Oedipe ! ces noms odieux ſont-ils faits pour la vertu ; je gémis, je ſuis accablée de mon infortune : mais elle ne me rend pas injuſte. Vous êtes toujours ce Héros à qui j'ai donné mon cœur ; & je vous dois encore & mon amour & mes larmes.

OEDIPE.

Et moi je ne me pardonne pas mon malheur. Je ne puis ſoutenir l'idée de vous avoir été funeſte. Je ſçais que je ne ſuis pas coupable ; & cependant une horreur ſecrete me défend de me croire innocent. Il me ſemble que je vois l'Ombre de Laïus retracter la priere qu'il faiſoit aux Dieux de ne me point imputer ſa mort. Eh bien, Ombre ſacrée, vous ſerez ſatisfaite. Je ne vous refuſerai point votre victime.

JOCASTE.

Seigneur, l'amour de Jocaſte vous eſt-il cher encore ?

OEDIPE.

S'il m'eſt cher ! c'eſt le ſeul bien que jaye jamais craint de perdre.

JOCASTE.

Ne le bleſſez donc plus par un déſeſpoir qui m'outrage. Non, vous n'êtes point le

meurtrier de Laïus : Vous avez vaincu des ennemis. La fortune ſeule a fait tomber mon époux ſous vos mains innocentes. Les dernieres paroles de Laïus ne mapprennent que trop mon devoir. Il a loüé votre courage ; mais c'eſt aſſez pour moi de vous le pardonner.

OEDIPE.

Je connois votre vertu, Madame, vous vous faites un devoir de me cacher l'impreſſion que ce malheur vous cauſe : mais vous l'éprouvez malgré tous vos efforts. Non, vous ne me verrez plus des mêmes yeux. L'horreur & la tendreſſe vont ſe confondre dans vôtre ame ; & vos larmes ne m'avertiſſent que trop que je vous ſuis devenu moins cher. Trop malheureuſe Jocaſte ! à quel point vos ſentimens m'intereſſent, puiſque je m'en occupe encore au milieu des horreurs qui m'environnent ! Voilà le coupable découvert. Voilà du moins l'auteur de cette mort dont les Dieux pourſuivent la vengeance. Allons, c'eſt trop leur refuſer le ſacrifice qu'ils demandent.

JOCASTE.

Ah, Seigneur, s'il faut ſubir un arrêt ſi cruel, attendons du moins que le Ciel s'explique clairement ; il a demandé la mort d'un de mes fils; peut être la votre ne les ſauveroit pas. Attendez....

ŒDIPE.

Qu'attendre, Madame ? & c'eſt le ſang d'un de mes fils qu'ils demandent ! ah, Dieux cruels, vous ſçavez trop que la mort ne peut m'allarmer ; & vous voulez que je ſente le coup que vous me portez ! que devenir ! que réſoudre ! mon incertitude même eſt un crime. A combien de mes ſujets mes délais coutent-ils la vie ! juſte Ciel, faut il que je porte, malgré moi, le coup mortel à tout ce que je veux ſauver !

JOCASTE.

Je ſens que, je me meurs, Oedipe, ſi votre fermeté ne ſoutient la mienne. Supportez vos malheurs par pitié pour votre épouſe. Allons encore implorer les Dieux. Votre innocence m'en fait eſperer des ordres plus favorables.

ŒDIPE.

Allons, Madame : mais, pour prix de cette innocence, je ne leur demande que la mort.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

OUi, Phœdime, la main des Dieux demeure appéſantie ſur nous. Nos vœux & nos larmes ont imploré en vain leur clemence. Le Pontife nous a déclaré, en frémiſſant; que le Ciel ne rétractoit point ſon Oracle; que nous en avions l'interpréte dans l'étranger qui nous eſt venu de la part d'Iphicrate; & que malgré tous nos efforts, l'Oracle s'accompliroit avant la fin du jour.

PHOEDIME.

Hélas, Madame, quelle terrible réponſe!

JOCASTE.

J'attens donc le coup mortel: ſur quelque tête qu'il tombe, j'en périrai ſans doute: mais, je te l'avoüe, le déſeſpoir me tient lieu de fermeté. Oüi, le moindre

rayon d'esperance me rendroit tout mon trouble : mais je sçais braver des maux inévitables. Te dirai-je plus ! le souvenir terrible de la destinée que mon courage & ma prudence ont prévenuë, efface presque l'horreur des maux qui m'attendent. Je serai toûjours la plus malheureuse femme qui ait vû le jour; mais je pouvois l'être encore davantage ; & cette idée me console. Du moins, Dieux impitoyables, mon fils n'entrera point dans le lit de sa mere ! du moins mon fils ne sera point le meurtrier de son pere ! Que je suis heureuse, Phœdime, de ne m'en être fiée qu'à toi ! un autre m'auroit peut-être trompée : mais tu m'as été fidelle. Tu l'as sacrifié cet enfant malheureux que je pleure encore, en m'applaudissant de sa mort. Tu l'as vû expirer toi-même ; & je suis réduite aujourd'hui à rappeller ce souvenir affreux, pour pouvoir soutenir de moindres maux.

PHOEDIME.

Hélas, Madame, de quoi vous sert que je vous aye été fidelle, si vous n'en êtes pas moins accablée sous d'autres disgraces ?

JOCASTE.

Que n'ai-je eu le même courage pour me garder encore du piége que me marquoit l'Oracle ! je ne serois pas la femme du meurtrier de mon époux. Pourquoi Oedipe vint-il à Thébe ! pourquoi triom-

pha-t-il de ce monſtre échappé à tant de Héros ! pourquoi me laiſſai-je vaincre à la tendreſſe & à la gloire du plus grand des mortels ! tout autre l'auroit aimé comme moi, Phœdime ! tout autre l'auroit dû ! C'eſt un hommage que lui devoient tous les cœurs. Ce n'eſt que pour moi qu'un tribut ſi juſte, pouvoit devenir un crime ! par-là j'ai trempé mes mains dans le ſang de mon époux ; par-là j'ai appellé les fleaux du Ciel ſur mon Peuple ; par-là j'expoſe Oedipe lui-même & mes enfans. Sans ma foibleſſe les Dieux n'auroient rien à vanger ; & pour comble elle m'eſt chere encore ; & il n'eſt pas en mon pouvoir de m'en repentir.

PHOEDIME.

Le Roi paroît, Madame ; faites-vous quelque effort ; & cachez-lui du moins votre trouble.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME.

OEDIPE.

On va me l'amener, Madame, cet étranger que les Dieux déſignent pour leur

interpréte. M'auriez-vous caché quelque circonstance de ce qu'il vous a appris ? ou vous auroit-il encore abusée vous même ?

JOCASTE.

Vous n'ignorez rien, Seigneur, de ce que j'ai sçû; & je ne comprends pas quels nouveaux éclaircissemens vous en pouvez esperer.

OEDIPE.

Que les Dieux sçavent bien humilier l'orgueil des hommes ! que nous sommes foibles devant eux ! nous voilà devenus les miserables joüets de leur puissance. Ils nous promenent de trouble en trouble, & d'horreur en horreur : mais consolons-nous, Jocaste; ils ne peuvent rien au moins sur notre vertu. Qu'ils nous rendent malheureux, s'ils le veulent ! mais il ne dépend pas d'eux de nous rendre coupables.

JOCASTE.

Voilà l'étranger.



SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME, POLEMON.

POLÉMON.

PArdonnez à mon faififfement, Seigneur. Je fuis pénétré de refpect & de crainte à l'approche de mon Maître.

OEDIPE.

Ah ! raffurez-vous. C'eft à nous de trembler ; & fi nous en croyons les Dieux, vous allez nous inftruire de leurs decrets.

POLE'MON.

Je ne puis rien concevoir, Seigneur, au difcours qu'il vous plaît de me tenir.

OEDIPE.

O Ciel ! quelle voix me frappe ; & quels traits fe préfentent à mes yeux ! n'avez-vous rien déguifé à la Reine de ce que vous aviez à lui apprendre ?

POLE'MON.

Non, Seigneur. Je lui ai rendu fidellement tout ce que j'étois chargé de lui dire.

OEDIPE.

Chaque mot me pénétre. Je ne suis pas le maître de mon agitation. C'est lui. Quel est votre païs ?

POLE'MON.

La Thrace.

OEDIPE.

Quel est votre état ?

POLE'MON.

Je suis Pasteur.

OEDIPE.

Et comment vous nommez-vous ? dites ; ne craignez rien:

POLE'MON.

Polémon.

OEDIPE.

Ah mon pere ! c'est donc vous que je revois ! tous mes malheurs sont suspendus, puisque jai la consolation de vous embrasser encore. Hélas ! je ne l'esperois plus ce bonheur ! je vous ai fait chercher en Thessalie ; vous en étiez parti depuis long-tems ; mais puisque vous vivez, je rends graces aux Dieux ; ils peuvent disposer de mon sort.

POLE'MON.

Quoi, Seigneur, ce seroit vous ! oüi ; je rappelle vos traits. Je n'en doute plus. Vous êtes cet enfant que j'ai élevé avec tant de tendresse. Hélas, qui m'eût dit que je ne devois vous revoir que sur le Trône !

JOCASTE.

Quels étranges évenemens !

OEDIPE.

Oüi, Madame, voilà l'auteur de ma naissance. Interrompez vos soupirs ; & qu'il joüisse un moment de l'accueil de mon épouse. S'il faut que vous me perdiez, je vous priois de vivre pour mes enfans ; je vous prie encore de vivre pour mon pere. Etendez sur lui ces sentimens tant promis à Oedipe ; & daignez ne pas rougir de sa bassesse.

JOCASTE.

Moi, Seigneur, rougir de votre pere ! quand vous-même ne m'avez jamais paru si grand ni si respectable ! n'en doutez point, Oedipe : mon amour & mon admiration pour vous lui répondent des sentimens que je lui dois.

OEDIPE

Je goûte donc encore un moment de joïe ! C'est avec lui, Jocaste, que j'aurois passé mes jours, si mon ambition m'en avoit laissé croire les Dieux ; c'est avec lui que j'aurois dû vivre, plus obscur, mais plus innocent.

POLE'MON,

C'en est trop, Seigneur, je ne suis plus le maître de mon trouble. Il est tems que la vérité éclate ; & je ne sçaurois soutenir le poids de tant de gloire,

OEDIPE.

Que dites-vous, Polémon? & que dois-je penser ! oubliez-vous donc que je suis vôtre fils !

POLE'MON.

Vous, mon fils ! non, Seigneur. Vous êtes le sang des Rois ou des Dieux mêmes. Je me croirois un sacrilege, si je me prétois davantage à vôtre erreur.

OEDIPE.

Je ne suis point vôtre fils, Polémon ! eh ! qui puis-je donc être ?

POLE'MON.

Un enfant abandonné que la fortune a remis en mes mains, presqu'au moment de votre naissance ; un enfant que j'ai élevé avec tout l'amour & tous les soins paternels. Je pouvois bien me dire votre pere, tant que je conservois votre vie & que j'élevois votre enfance. Il m'étoit permis de jouïr de cet honneur, tant que je vous étois utile : mais aujourd'hui que je vous retrouve sur le trône, ce seroit un crime pour moi de vous laisser penser que vous soyez sorti d'une si basse origine. Vous apprendrez quelque jour vos destins. Vous êtes sans doute le fils des Dieux à qui vous ressemblez.

OEDIPE.

Je ne suis point vôtre fils ! ô sincerité trop généreuse, mais trop cruelle ! n'im-

porte, Polémon, je vous en dois les ſentimens. Comptez toujours ſur toute l'amitié d'Oedipe.

JOCASTE.

Que viens-je d'entendre! quelles affreuſes idées rempliſſent mon eſprit! Oedipe, un enfant abandonné!

OEDIPE.

D'où viennent ces frémiſſemens, Madame? vos yeux s'égarent! vous ne vous poſſedez plus!

JOCASTE.

Je ne vous diſſimuſe point mes agitations, Seigneur; mais pour me conſoler, remettez-vous vous-même des vôtres; & laiſſez-moi ſeule avec cet étranger. J'ai à l'interroger ſur des ſecrets qui ne ſouffrent point d'autres témoins que lui.

OEDIPE.

Quoi! vous ne ſçauriez vous éclaircir en ma préſence?

JOCASTE.

Non, Seigneur. Reſpectez ce que m'inſpirent les Dieux; & ſi vous avez quelque pitié de mes maux, accordez-moi la grace que je vous demande.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME, POLEMON, DYMAS.

DYMAS.

AH Seigneur ! on affiege l'entrée de votre Palais. Thébe s'abandonne au dernier défefpoir. Un peuple de mourans s'eft traîné au milieu de la place. Ils accufent tous la lenteur de votre obéiffance. Les peres vous redemandent leurs enfans ; & les enfans, leurs peres ; & ils réclament tous à grands cris le fecours d'Oedipe, & celui des Dieux.

OEDIPE.

Terribles extrémités ! allons ; je cours les affurer qu'avant la fin du jour, ils connoîtront que je fuis encore leur pere. Vous, Madame, éclairciffez, s'il fe peut, nos deftins ; écoutez Polémon. Tout me le fait preffentir, c'eft par lui fans doute que le Ciel va s'expliquer.

ACTE

SCENE V.

JOCASTE, POLEMON, PHOEDIME.

JOCASTE.

J'Attens de vous, Polémon, l'exacte vérité. Je dois me la promettre après le généreux aveu que vous venez de nous faire. Oedipe est un enfant abandonné. Comment donc la fortune l'a-t'elle remis entre vos mains?

POLE'MON.

C'est aux pieds du Citheron, Madame, que les Dieux me l'ont envoïé.

JOCASTE.

Aux pieds du Citheron! je frissonne! Et dans quel tems, Polémon?

POLE'MON.

Il n'y a gueres plus de trente ans.

JOCASTE.

Le trouvâtes-vous exposé?

POLE'MON.

Non, Madame. Je l'ai reçû d'une autre main.

JOCASTE.

D'une autre main! juste Ciel! Appre-

nez-moi toutes les circonſtances de cet événement.

POLÉMON.

Je vois, Madame, que je vous perce le cœur; & je n'ai pas la force de continuer.

JOCASTE.

Parlez : je meurs, ſi vous n'achevez.

POLÉMON.

Je revenois de Thébe où j'avois été par l'ordre de mon Maître; & je repaſſois par le Citheron aux premiers rayons de l'aurore, quand je vis une femme prête d'expoſer un enfant qu'elle baignoit de ſes larmes. J'eus horreur de ſon action. Elle parut en frémir elle-même. Je la conjurai de me remettre ce malheureux; elle s'en défendit long-tems : mais quand elle eut appris que j'allois vivre loin de Thébe, elle ceda à ma priere; & j'ai tenu lieu depuis à cet enfant des parens cruels qui l'avoient abandonné.

JOCASTE.

Tous mes ſens ſe glacent. J'ai peine à trouver quelque voix. Phœdime, approchez. Polémon, enviſagez, examinez cette femme. Seroit-ce de ſa main que vous auriez reçû Oedipe?

POLÉMON.

Oüi, Madame, je la reconnois.

JOCASTE.

Vous la reconnoiffez ! *A Phœdime* ! Ah ! perfide, u m'as donc trompée !

PHŒDIME.

J'embraffe vos genoux, Madame : pardonnez-moi ma faute. Quelque terrible fuite qu'elle puiffe avoir, je ne fuis coupable que d'une pitié trop naturelle. N'ai-je pas dû croire que l'éloigne ment d'Oedipe le déroboit affez à fa deftinée !

JOCASTE.

Eh! pour quoi donc vins-tu m'affurer de fa mort ?

PHŒDIME.

Il falloit vous épargner des craintes éternelles.

JOCASTE.

Eh bien, barbare, joüis donc de l'affreux fuccès de ta pitié ! Sortez, Polémon ; & ne révélez ce fecret à perfonne.



SCENE VI.

JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

VA, fatale furie; fors de ma préfence. Tu nous as tous perdus; tu nous as tous affaffinés. Etoit ce à toi, perfide, de te permettre plus de pitié qu'une mere ! va; laiffe-moi fans témoins m'abandonner au défefpoir qu'aigrit encore ta préfence.

PHŒDIME.

Je ne vous quitte point; & je ne vous demande plus d'autre grace que la mort.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OEDIPE.

OEDIPE.

O Ciel! Jocaſte, dans quel déſordre je vous retrouve! je vous laiſſe avec Polémon; vous le renvoyez; vous rentrez dans votre appartement ſans me voir; je vous y cherche avec impatience; mon aſpect vous en fait ſortir avec horreur. Aucun diſcours ne vous échappe. Vos regards craignent de tomber ſur moi. O Ciel! qu'eſt donc devenu Oedipe aux yeux de Jocaſte!

JOCASTE.

Que voulez-vous d'une infortunée qui a perdu l'uſage de ſa raiſon? Laiſſez-moi ſeule m'abandonner au ſentiment de mes maux: votre préſence les irrite; & jugez de mon déſeſpoir par l'aveu qu'il m'arrache.

ŒDIPE.

Juſte Ciel! que dites-vous? ma pré-

ſence eſt un malheur pour Jocaſte ! je ſuis déſormais le ſupplice de vos yeux ! Quoi, cet Oedipe, ſi long-tems l'objet de tant d'amour.... cet Oedipe, cet époux.....

JOCASTE.

Oedipe, mon époux ! ah ! vous me faites frémir ! Laiſſez-moi de grace, s'il vous reſte encore quelque pitié pour les malheureux.

ŒDIPE.

O changement funeſte ! le voilà donc ce malheur que je craignois ! votre amour pour Oedipe !

JOCASTE.

Trop fatal amour !

OEDIPE.

Vous ne ſçauriez ſouffrir le meurtrier de Laïus ! vous ne me voyez déſormais que couvert de ſon ſang ! Que vous a-t'on pû dire ! auriez-vous ſoupçonné d'impoſture le récit que je vous ai fait ! pourquoi me traitez-vous comme un ſacrilege aſſaſſin !

JOCASTE.

Non, Seigneur, vous n'êtes point coupable ; mais je n'en ſuis pas moins malheureuſe.

OEDIPE.

Je ne ſuis point coupable ! Pourquoi donc vous livrer contre moi à toute votre haine ?

JOCASTE.

Non, Oedipe, je ne vous hais point.

OEDIPE.

Vous ne me haïssez point; & au moment que vous me le dites, je vous vois frissonner d'épouvante.

JOCASTE.

Non, vous dis-je, je ne vous hais point. Hélas! vous ne m'êtes que trop cher!

OEDIPE.

O égarement inconcevable! vos yeux effrayés, votre voix démentent tout ce que vous dites. Il semble que vous me juriez l'exécration & l'horreur! Rappellez vos sens, Jocaste: songez qu'Oedipe est devant vous.

JOCASTE.

Ah! laissez-moi l'éviter.

OEDIPE.

Non, n'espérez pas que je vous abandonne. Vous avez des secrets que vous me cachez: mais il faut que je vous les arrache; ou tout mon sang va couler à vos yeux.

JOCASTE.

Il est vrai, Seigneur; j'ai des secrets que vous ignorez; ils me déchirent le cœur; ils me tiennent lieu des furies; mais ils deviendroient encore plus cruels: si je vous les avois révelés. Ne me les arrachez point de grace; laissez-les mourir dans le fonds de mon cœur; & c'est par amour

pour vous; Grands Dieux, pardonnez-moi ce mot; oüi c'eſt par amour pour vous que je vous en conjure.

OEDIPE.

Non, Madame, je ne me rends à rien; il faut que vous m'ouvriez ce cœur ſi cruellement agité; parlez, je n'ai rien à craindre de plus horrible que le déſordre où je ſuis.

JOCASTE.

Vous me connoiſſez, Oedipe. Comptez ſur ma réſolution. Si vous ne m'accordez les momens que je vous demande, je mourrai plutôt mille fois que de laiſſer échapper mon ſecret: mais ſi vous cédez à ma priere, je vous promets la vérité.

OEDIPE.

Je l'attens donc.

SCENE II.

OEDIPE.

DAns quelle attente affreuſe elle me laiſſe! qu'ai-je à préſager! que puis-je craindre encore! Mon eſprit ſe confond, & mon cœur eſt déchiré. Ah! malheureux Thébains, j'ignore ſi je ſuis la cauſe de vos maux: mais du moins je les expie bien par ceux que j'éprouve. J'étois prêt à me dévoüer pour vous; je fais mille fois davantage, en ſupportant la vie. Oüi votre in-

térêt ſeul retient mon bras, tout prêt à m'affranchir de tant de miſeres. Je voudrois que ma mort vous fût utile. Je ne vis que pour ſçavoir ce que les Dieux exigent, réſolu, s'il le faut, de vous ſacrifier juſques à mes enfans, & d'expirer moi-même après eux. Ah! fatal amour de la gloire : ambition inſenſée du trône, dans quel abîme m'avez-vous jetté! Joüis donc, malheureux Oedipe, joüis donc du fruit des tes travaux. Tu voulois occuper l'Univers; tu voulois remplir l'avenir du bruit de tes exploits; il ne s'entretiendra que de tes miſeres; & ton nom ſera la terreur du genre humain!

SCENE III.

OEDIPE, E'TE'OCLE.

ÉTÉOCLE.

AH, Seigneur! ah mon pere! où ſera déſormais notre azile?

OEDIPE.

Quel nouvel effroi!

ÉTÉOCLE.

Jocaſte nous repouſſe comme des ennemis. La plus tendre des meres ne voit plus ſes enfans qu'avec horreur. Nous étions

pénétrés de ſon déſeſpoir. Tout baignés de ſes larmes, nous embraſſions ſes genoux pour la conſoler. Sa douleur redoubloit à nos embraſſemens ; & nous la ſentions frémir entre nos bras. Elle nous a conjurés par le nom de mere, qu'elle ne proferoit qu'à regret, de nous éloigner un moment. Il a fallu reſpecter ſes ordres. Alors elle s'eſt armée d'un poignard ; & nous a menacés, ſi nous ne ſortions, de s'en percer le cœur. Phœdime ſeule eſt auprès d'elle qui ne s'oppoſe point à ſon deſſein. Nous avons tremblé ; & voilà l'état cruel où nous avons laiſſé nôtre mere.

OEDIPE.

Qu'entens-je ! ah! courons à ſon ſecours.

SCENE IV.

OEDIPE, ETEOCLE, POLINICE.

POLINICE.

IL n'eſt plus tems, Seigneur, Jocaſte n'eſt plus.

OEDIPE.

Jocaſte n'eſt plus !

POLINICE.

Le trouble que m'avoient laiſſé ſes ordres ne m'a pas permis de m'éloigner. Je me ſuis arrêté à ſa porte ; je n'entendois

plus ni ſoupirs ni plaintes; & ce ſilence redoubloit mes frayeurs, quand ſoudain un cri de Phœdime m'a fait rentrer. Quel affreux ſpectacle! la Reine baignée dans ſon ſang, n'oſant preſque me regarder. Tenez, dit-elle; portez au Roi le ſecret qu'il attend. Cet écrit dégage ma parole; & j'emporte chez les morts toute l'horreur que je lui laiſſe.

OEDIPE lit le Billet de Jocaſte:

L'Oracle d'Apollon m'avoit prédit qu'un fils que j'ai eu de Laïus, ſeroit le meurtrier de ſon pere, & le mari de ſa mere. J'ai voulu le dérober à ces horreurs, en l'expoſant dès qu'il a vû le jour; Phœdime a trompé ma prudence, & l'a remis à Polémon. Ce fils a rempli ſa deſtinée. Il reſpire; & je meurs.

Il reſpire & je meurs! ah! Reine malheureuſe, votre mort m'apprend tout. Je le ſuis donc ce fils abandonné! je ſuis le fils de Jocaſte. *Se frappant.* Grands Dieux, voilà votre victime.

ÉTÉOCLE.

Ah mon pere!

OEDIPE.

Ne me plaignez point, mes enfans; j'étois coupable; & les Dieux ſont juſtes. Oui, j'ai mérité mon ſort, puiſque j'ai mépriſé leurs menaces; & j'en ſubis le châti-

ment avec joïe. Adieu, chers Princes; recevez l'un & l'autre mes derniers embrassemens. Je vous laisse le trône; & je vous sauve votre peuple; regnez ensemble & vivez unis. Que mes prieres vous touchent. Que mon exemple vous effraye. Apprenez, aux dépens d'un pere, qu'un seul crime nous rend coupables de tous les malheurs qu'il entraîne; & vous, justes Dieux, faites grace à la race d'Oedipe, & ne poursuivez pas sur eux un crime que tout mon sang vient d'expier.

SCENE V.

OEDIPE, ETEOCLE, POLINICE, DYMAS.

DYMAS.

SEigneur, nos maux sont finis. La contagion fuit de Thébe; & déja de tous côtés les mourans se sentent rappeller à la vie.

ŒDIPE.

Tu vois les fruits de ma mort. Justice du Ciel, je vous rends graces: Vous avez puni mon crime; mais vous récompensez encore mieux mes vertus.

ÉTÉOCLE, POLINICE.

O Ciel!

Fin de la Tragédie d'Oedipe.



EXAMEN
DU TROISIEME ACTE
D'ATHALIE.

SCENE PREMIERE.

CEtte Scene n'est que de quatre vers; mais toutes les régles y sont observées. Mathan y dit d'abord la raison qui l'amene : les jeunes filles fuyent d'indignation à son aspect; mais avec une indignation timide qui n'ose se déclarer à Mathan : circonstance délicate du caractere.

SCENE II.

Ce qui fonde cette seconde scene, c'est que Mathan veut avancer dans le Temple. Zacharie a la fermeté de l'arrêter, & de lui représenter avec force les loix du lieu saint, & l'horreur qu'on y a d'un idolâtre. Cette différence de Zacharie avec les jeunes filles fait une assez grande beauté. Il

eſt fils de Joad ; il eſt élevé dans le Temple auprès de lui ; il doit déja avoir pris quelque choſe de la fermeté & du zele de ſon pere. Mathan conſerve toûjours dans ſa réponſe le caractere que l'Auteur lui a donné d'abord ; il diſſimule l'affront que Zacharie lui fait, & il parle encore de Joſabet en termes reſpectueux.

Ceſſez de vous troubler ;
C'eſt votre illuſtre mere à qui je veux parler.

Voilà la douceur & la ſoupleſſe affectée de Mathan, telles qu'on les a annoncées dès la premiere ſcene. Le grand art n'eſt pas de conſerver les caracteres dans les grands morceaux ; l'Auteur en eſt aſſez averti par l'importance de ces endroits ; mais il faut qu'il ait toutes les convenances bien preſentes pour les obſerver ſenſiblement juſques dans les plus petites choſes.

SCENE III.

Mathan & Nabal demeurent néceſſairement ſur la ſcene en attendant Joſabet. Nabal commence par remarquer la hauteur du jeune Zacharie :

Leurs enfans ont déja leur audace hautaine.

Il marque par là que cette hauteur eſt l'effet de l'éducation & de l'exemple ; & il me paroît ingénieux de répondre ainſi à l'objection que quelques auditeurs pourroient faire de la fermeté & du zele de Zacharie dans un âge ſi tendre. Nabal témoigne enſuite ſon étonnement des irréſolutions d'Athalie ; & Mathan lui répond en lui avoüant qu'il en eſt étonné lui-même :

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus.
Ce n'eſt plus cette Reine éclairée, intrépide,
Elevée au-deſſus de ſon ſexe timide,
Qui d'abord accabloit ſes ennemis ſurpris,
Et d'un inſtant perdu connoiſſoit tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande ame,
Elle flotte, elle héſite ; en un mot, elle eſt femme.

Ces vers ſont admirables, mais il y a encore plus d'adreſſe dans le ſens, que de beauté dans l'expreſſion. L'Auteur dans le tems qu'il eſt obligé d'expoſer la foibleſſe & le trouble préſent d'Athalie, qui pourroient l'avilir aux yeux des Spectateurs, releve auſſi-tôt ſon caractere par la peinture de ſes qualités habituelles. Il la peint éclairée, intrépide & connoiſſant tout le prix du tems. Ainſi il lui attire de

la part du Spectateur tout le respect que mérite cette supériorité d'esprit & de courage; & l'on ne regarde plus ses foiblesses que comme un malheur qui doit lui attirer plus de pitié que de mépris.

Le discours que Mathan rapporte qu'il a tenu à la Reine, & le parti qu'il lui fait prendre sont une bonne preuve de son adresse à tendre des piéges, & à y faire tomber. Les caracteres doivent se soutenir & se confirmer de moment en moment par tout ce que font & disent les personnages; & l'opinion que les Acteurs ont les uns des autres, doit contribuer encore à affermir l'idée qu'on veut donner d'eux.

Ah! de tous les mortels connois le plus superbe;
Ils le refuseront... Je prends sur moi le reste.

Cette idée que Mathan a de Joad, persuade plus aux Auditeurs la fermeté de ce grand Prêtre, que tout ce que Joad pourroit dire lui-même; elle confirme aussi le caractere de Mathan, attentif à étudier le cœur & l'esprit des hommes pour y assortir plus surement ses projets.

Nabal demande à Mathan si c'est le zele de Baal qui l'irrite ainsi contre les Juifs; & l'Auteur a fait Nabal Ismaélite, afin que Mathan pût lui dire plus naïve-

ment ce qu'il penſe de Baal & du Dieu des Juifs. Mathan lui déclare donc ſon mépris pour l'Idole, l'ambition démeſurée qui lui a fait déſerter la loi pour ſe venger de Joad, qui avoit emporté ſur lui la grande Prêtriſe, ſes ſoupleſſes auprès d'Athalie pour gagner ſa faveur, & enfin ſes doutes & ſes remords ſur ſa déſertion. J'ai vu des gens d'eſprit ne pas croire qu'il fût naturel de pouſſer la confidence juſqu'à de ſi grands aviliſſemens ; mais je ne crois pas que l'objection ait lieu en cette occaſion. On n'avoüe pas ſes foibleſſes & ſa malice quand il n'y a aucnn dédommagement pour l'amour propre dans le récit qu'on en feroit ; mais quand il y a des circonſtances qui flattent & qui nous relevent à nos propres yeux, l'amour propre n'eſt plus tant en garde ; & on s'imagine que tout compenſé, on n'eſt plus ſi mépriſable. Mathan, à travers ſes noirceurs, fait voir ſa prudence & ſon habileté ; & dans ſes remords mêmes il fait valoir la force qu'il employe à les ſecouer, & l'intrépidité qu'il a de pouſſer le Dieu des Juifs à bout, pour éprouver s'il a raiſon de le craindre. Ainſi je crois que la confiance qu'il a en Nabal n'eſt point contre la nature ; quoique Mathan, ce me ſemble, auroit pû adoucir davantage l'aveu qu'il fait de ſa malice.

SCENE IV.

Josabet a été avertie ; ainsi son arrivée sur la scene est très-bien fondée. Le discours que Mathan lui tient est rempli d'une douceur artificieuse ; il en faudroit relever toutes les paroles pour en découvrir tout l'art.

Princesse, en qui le Ciel mit un esprit si doux....
Un bruit que j'ai pourtant soupçonné de mensonge....
C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pû)....

Cette parenthése marque bien l'attention de Mathan à ne point irriter, & à ménager toûjours le succès de ce qu'il entreprend par la douceur & par les égards.

De quoi vous plaignez-vous......

Mathan dissimule toûjours l'injure, & n'y oppose jamais que sa souplesse.

Je sçais que du mensonge implacable ennemie...
Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire.

Voila le piége le plus adroit que Mathan pût tendre à Josabet ; il l'intéresse par

ſa vertu & par ſa religion même, à lui dire la vérité ; & le ſpectateur lui-même eſt un peu ébranlé pour Joſabet: mais Joſabet s'en tire heureuſement, par un trait de zele que l'importance du ſecret & ſon amour pour Eliacin lui ſuggerent. On ſent à tout ce que dit Joſabet dans cette Sçene un caractere dominant de douceur, & qui ne s'emporte que par la paſſion préſente qu'excite le péril d'Eliacin. Ce n'eſt que par une grande connoiſſance du cœur humain qu'on peut combiner ainſi avec juſteſſe & avec préciſion, le caractere habituel, & la paſſion préſente.

SCENE V.

Quoiqu'il ſoit vraiſemblable que Joad ſoit averti de l'arrivée de Mathan, & de l'entretien que Joſabet a avec lui, l'étonnement qu'il témoigne en les trouvant enſemble, ſeroit croire qu'il ne le ſavoit pas; en ce cas, ſon entrée ſur le théâtre ne ſeroit pas ſi bien fondée que les autres.

Le zele & la fermeté de Joad ſont toûjours un contraſte admirable avec la douceur affectée de Mathan. Les menaces, ou plutôt l'eſpéce de prédiction que Joad lui fait, jettent un trouble dans ſon ame. Il bégaye dans ſa réponſe, il s'égare même en voulant ſortir du temple; & ce trouble

eſt très-bien préparé par les remords qu'il a avoüés à Nabal. Le zele de Joad doit naturellement les réveiller, au point d'exciter en lui tout l'embarras & tout le déſordre où il tombe.

SCENE VI.

La beauté de cette Sçene conſiſte dans l'obſervation ſçavante des caracteres. Joſabet, épouvantée du péril qui menace Joad, veut l'aller cacher dans les déſerts, ou implorer le ſecours de Jehu. D'un côté c'eſt tout le courage que la tendreſſe peut inſpirer ; mais de l'autre, c'eſt une foi timide qui n'oſe ſe répoſer ſur Dieu ſeul, & qui cherche des reſſources parmi les hommes : au lieu que Joad que ſon ſexe & le ſacerdoce élevent à des idées plus hautes, dédaigne tous les ſecours humains, rejette le ſecours de Jehu, que ſon infidélité rend indigne d'appuyer une entrepriſe ſi ſainte ; & ſans compter le nombre ni la qualité de ſes défenſeurs, s'appuïe ſeulement ſur l'engagement où Dieu ſemble être de les protéger.

Azarias & le cœur des jeunes Filles arrivent avec raiſon : Azarias, pour rendre compte des ordres dont on l'avoit chargé ; & les jeunes Filles, parce qu'elles veulent reſter dans le Temple, & y atten-

dre ; en priant, le ſuccès que Dieu leur prépare.

Joad entre dans une ſainte fureur, & prédit la déſolation de Jeruſalem, & une Jeruſalem nouvelle, qui doit s'élever ſur les ruines de la premiere. Cette prophétie n'eſt qu'un pur ornement qui ne fait rien à la piéce ; & je ne ſçais ſi les grandes vérités que l'auteur y déploye, empêchent que ce ne ſoit toûjours un petit défaut. Il me paroît ſur tout que l'auteur devoit éviter de prédire la chûte de Joad & le meurtre de Zacharie par ce Roi :

Comment en un plomb vil l'or pur s'eſt-il changé ?
Quel eſt dans le Lieu Saint ce Pontiſe égorgé ?

Quelque courte que ſoit cette prédiction, le deſſein de l'auteur n'eſt pas qu'elle échappe à l'auditeur, puiſqu'il met même les noms de Joad & de Zacharie à la marge : mais dès que cette prédiction n'échappe pas, combien nuit elle à l'intérêt qu'on prend à Joas ? Elle mêle mal-à-propos de l'indignation contre lui, à l'attendriſſement qu'il cauſoit ; & peu s'en faut qu'on ne craigne le ſuccès qu'on deſiroit auparavant.

L'auteur a encore agravé cette faute ; ſi c'en eſt une, par les derniers vers qu'il

ſait dire à Athalie dans le cinquieme acte:

Voici ce qu'en mourant lui ſouhaite ſa mere ?
Que dis-je, ſouhaiter ? je me flatte, j'eſpere
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidelle au ſang d'Achab, qu'il a reçu de moi ;
Conforme à ſon ayeul, à ſon pere ſemblable,
On verra de David l'héritier déteſtable
Abolir tes honneurs, profaner ton Autel,
Et venger Athalie, Achab & Jéſabel.

Le plaiſir qu'on prend au triomphe de Joas n'eſt-il pas empoiſonné par cette idée,

De David héritier déteſtable ?

Cet enfant ſi intéreſſant pour qui l'on a verſé tant de larmes, vient tout à coup comme un monſtre horrible, à qui il feroit plus avantageux de n'être pas né. Il me ſemble qu'il ne faut faire de pareils augures ſur les perſonnages d'une piéce, qu'à titre de punition ; & c'eſt ce que M. Racine a fait dans Britannicus, par toutes les horreurs qu'Agrippine préſage de Néron. Le ſpectateur ne l'auroit pas trouvé aſſez puni de ſon crime : mais on lui fait voir dans l'avenir tout le châtiment que Neron mérite ; & cette vûe tient lieu d'un châtiment préſent. Le cas eſt tout différent pour Joas. Le deſſein de la piéce eſt d'intéreſſer

pour lui ; & il s'agiſſoit de ſupprimer avec adreſſe, plutôt que d'étaler ſans néceſſité, ce qui pourroit le rendre moins touchant.

Pour revenir à la prophétie du grand Prêtre, il me paroît que M. Racine ne l'a faite qu'afin de ſe ménager la matiere du Cœur ſuivant ; & pour avoir à chanter cette double Jeruſalem ſi déſolée d'un côté, & ſi brillante de l'autre. Il étoit important de varier la matiere de ſes Cœurs ; & s'il ne l'a pû faire qu'au prix d'un ornement inutile, on doit plutôt loüer ſon art, que lui reprocher une faute.

LE CHŒUR.

On doit remarquer que ce Cœur n'eſt pas ſuppoſé chanté. Les jeunes filles n'y parlent que de ce qui vient les ſurprendre ; & ainſi ce ſont des réflexions & des ſentimens naïfs & ſoudains qu'elles ne pouvoient pas exprimer en muſique. Il n'eſt pas heureux que pour des Cœurs qui chantent toûjours, quelques endroits ſoient vrayement des chants, & que d'autres ne le puiſſent être. Le Cœur du premier acte qui célebre la fête de la loi & des prémices, chante réellement. Il auroit été mieux, ce ſemble, que tous les autres Intermédes fuſſent ménagés avec le même art, afin que ce qui doit être chanté le fût, & que ce qui ne doit pas l'être ne le fût pas.

Réflexions sur le songe d'Athalie.

Le songe d'Athalie mérite d'autant plus d'attention, qu'il est le fondement de toute la Piece. Sans ce songe, Athalie ne vient point dans le Temple; elle ne demande point à voir Joas; elle ne s'obstine point à s'en assurer, & à l'avoir dans son Palais : sur le refus de Joad elle n'assiége point le Temple; Joas n'est point déclaré Roi. Il n'y a point de Piece où un songe fasse un si grand effet.

Dans Polieucte, le songe de Pauline n'est point la cause de la Piece, comme le songe d'Athalie l'est ici. Quand même Pauline n'eût pas rêvé, Severe n'en arriveroit pas moins; on ne laisseroit pas d'offrir un sacrifice aux Dieux; Polieucte n'en renverseroit pas moins les Idoles; en un mot l'action n'y perdroit rien: au lieu qu'en retranchant le songe d'Athalie, vous retranchez la Piece. Les Réflexions qu'on y peut faire deviennent donc fondamentales.

Je demande si le Spectateur doit être incertain sur la nature de ce songe; s'il ne faut point qu'on sçache à quoi s'en tenir: en un mot, si le songe est naturel ou surnaturel? Je crois que l'incertitude

que l'Auteur laiſſe là-deſſus eſt un défaut.

Athalie traite le ſonge de vapeur; mais enfin, elle en eſt effrayée. Mathan, pour l'irriter, ou autrement, dit que c'eſt un avis du Ciel qui ne fait rien en vain: & Abner, pour la calmer, dit que c'eſt un ſonge ſans conſéquence; & que ſon œil prévenu a cru, peut être ſans raiſon, reconnoître Eliacin. Athalie convient elle-même que ce pourroit être préoccupation. On ne ſait de quel parti ſe ranger, & l'on doute toûjours de la nature du ſonge. Mais ſi l'on croit ce ſonge naturel, & en quelque ſorte, l'effet du hazard, je demande s'il eſt permis de fonder là deſſus une action auſſi importante que celle de cette Tragédie, & ſi le fondement n'eſt pas trop frivole. Si au contraire, on croit le ſonge ſurnaturel, je demande ſi on le croit un avis du Démon, ou un avis du Ciel. De quelque façon qu'on le prenne, c'eſt un miracle; & je demande s'il eſt permis, en traitant un ſujet de l'Ecriture, d'inventer des prodiges, pour en prendre ſes avantages: de donner, par exemple, à Joſeph d'autres ſonges que ceux qu'il a eûs, de lui en faire interpréter d'autres que ceux qu'il a interpretés, & d'ajoûter rien enfin aux faits ſurnaturels des Livres ſaints. Si Athalie diſoit que l'Idole de Baal l'a avertie qu'un enfant élevé dans le

Temple, ne croiſſoit que pour ſa ruine, ce qui conviendroit au ſonge, pris pour un avis du Démon; ou ſi elle diſoit qu'un Ange menaçant lui a fait voir cet enfant, le poignard à la main, & prêt à la punir de ſes crimes, ce qui conviendroit au ſonge, pris pour un avis du Ciel; ne demanderoit-on pas à l'auteur où il a pris ce merveilleux? Ne lui feroit-t'on pas une faute de ſa hardieſſe?

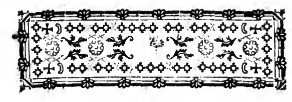
Je crois qu'à meſure que les actions qu'on traite ſont plus célebres, on a moins de liberté d'inventer; mais je crois qu'on n'en a point du tout, quand il s'agit de l'Hiſtoire Sainte, & qu'il faut s'en tenir à repréſenter exactement les actions, en ajoutant ſeulement quelques motifs vraiſemblables, & qui, pour ainſi dire, ſoient dans l'analogie de ceux que l'Hiſtoire nous fournit.

Il me ſemble que ſi Joad étoit inſtruit du ſonge, & qu'il en portât ſon jugement, il diſſiperoit l'incertitude où je ſuis de la nature de ce ſonge, & qu'il me le feroit regarder comme une conduite de Dieu, qui pouſſe Athalie à ſa perte. Mais j'aurois toûjours regret que cette circonſtance, qui influë tant ſur la piéce, & qui, pour mieux dire, en eſt l'unique fondement; ne fût point une circonſtance hiſtorique, mais ſeulement un avantage que l'Auteur

s'eſt donné, pour amener toutes les beautés de ſon ouvrage.

Après ces réflexions, je me ſuis demandé pourquoi cependant perſonne n'avoit été bleſſé du ſonge. J'en ai cherché la cauſe; & je crois l'avoir trouvée. C'eſt que le ſonge eſt un merveilleux adouci, qui ne paroît ni hazard ni miracle. Comme il eſt naturel qu'il s'offre diverſes images à notre imagination dans le ſommeil, & que ces images ont quelquefois rapport à ce qui nous arrive, on paſſe, à la faveur de ce naturel, le merveilleux qui ſe mêle dans le ſonge d'Athalie, & qui conſiſte à voir un enfant qu'elle n'avoit jamais vû, & qu'elle reconnoît enſuite. Le naturel ſauve ce qu'il y auroit de trop hardi dans le merveilleux; & le merveilleux, quoique adouci, ſauve le frivole qu'il y auroit dans le hazard d'un ſonge.





RÉPONSE

A la onziéme Réflexion de Monſieur Deſpreaux ſur Longin.

EN parlant des expreſſions audacieuſes, dans mon Diſcours ſur l'Ode, j'ai dit qu'elles ne convenoient proprement qu'au Poëte lyrique & au Poëte épique, quand il ne fait pas parler ſes perſonnages; & j'ai crû que, dès qu'on introduiſoit des Acteurs, il falloit ſe contenter du langage ordinaire, ſoûtenu ſeulement de l'élégance & des graces que pouvoit comporter leur état.

J'ai cité de plus, pour exemple de l'excès que les Auteurs de Théatre doivent éviter, le Vers célebre que Monſieur Racine met dans la bouche de Théramene,

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Monſieur Deſpreaux, digne ami de

Monsieur Racine, lui a fait l'honneur de le défendre, en me faisant celui de combattre mon sentiment, qu'il eût pû juger sans conséquence, s'il m'avoit traité à la rigueur.

Il employe sa onziéme réflexion sur Longin, à vouloir démontrer que le Vers en question n'est point excessif. Je ferois gloire de me rendre, s'il m'avoit convaincu; mais comme les esprits supérieurs, quelque chose qu'ils avancent, prétendent payer de raison, & non pas d'autorité, je fais la justice à Monsieur Despreaux de pe nser que, s'il vivoit encore, il trouveroit fort bon que je défendisse mon opinion, dût-elle se trouver la meilleure.

Je me justifierai donc le mieux qu'il me sera possible; & pour le faire avec tout le respect que je dois à la mémoire de Monsieur Despreaux, je suppose que je lui parle à lui-même, comme j'y aurois été obligé, un jour qu'il m'alloit communiquer sa Réflexion, si quelques visites imprévuës ne l'en avoient empêché.

Ce que la haute estime que j'avois pour lui, ce que l'amitié dont il m'honoroit, m'auroient inspiré d'égards en cette occasion, je vais le joindre, s'il se peut, à l'exactitude & à la fermeté qui m'eussent manqué sur le champ & en sa présence.

J'aurois peine à trouver des modéles dans les disputes des Gens de Lettres. Ce n'est gueres l'honnêteté qui les assaisonne ; on attaque d'ordinaire par les railleries, & l'on se défend souvent par les injures : ainsi les manieres font perdre le fruit des choses, & les Auteurs s'avilissent eux-mêmes, plus qu'ils n'instruisent les autres. Quelle honte, que dans ce genre d'écrire, ce soit être nouveau que d'être raisonnable !

Je suppose donc que Monsieur Despréaux me lit sa Réflexion : je l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre : & comme l'intérêt de me corriger ou de me défendre auroit alors redoublé mon attention, & soûtenu ma mémoire, je m'imagine qu'après la premiere lecture, j'aurois été en état de lui répondre à peu près en ces termes :

Il me semble, Monsieur, que la premiere raison que vous alléguez contre moi, est la plus propre à justifier mon sentiment. Vous dites que les expressions audacieuses qui seroient reçuës dans la prose, à l'aide de quelque adoucissement, peuvent & doivent s'employer en Vers, sans correctif ; parce que la Poësie porte son excuse avec elle. J'en conviens, Monsieur ; mais vous en concluez aussi-tôt que

le Vers en queſtion eſt hors de cenſure, parce que la même expreſſion que Théramene employe, ſans correctif, ſeroit fort bonne en Proſe avec quelque adouciſſement. J'accepte de bon cœur cette maniere de vérifier la convenance d'une audace poëtique; & il me ſemble qu'elle met Théramene tout-à fait dans ſon tort; car s'il parloit en proſe, & qu'il dît à Theſée en parlant du monſtre,

Le flot qui l'apporta recule, pour ainſi dire, *épouvanté*.

ne ſentiroit-on pas dans ce diſcours une affectation d'Orateur, incompatible avec le ſentiment profond de douleur dont il doit être pénétré? Je ne ſçais ſi je me trompe; mais je ſens vivement que ce *pour ainſi dire*, met dans tout ſon jour le défaut que la hardieſſe bruſque de la Poëſie ne laiſſoit pas ſi bien appercevoir.

Vous ajoûtez avec Longin que le meilleur remede à ces figures audacieuſes, c'eſt de ne les employer qu'à propos & dans les grandes occaſions. Monſieur Racine, dites-vous, a donc entierement cauſe gagnée: car quel plus grand événement que l'arrivée de ce monſtre effroyable envoyé

par Neptune contre Hyppolite? Je l'avouë, Monsieur, la circonstance est grande; & si elle étoit unique, s'il ne s'agissoit que de la peindre, je ne trouverois pas que Monsieur Racine eût employé des couleurs trop fortes: mais la mort d'Hyppolite ayant été causée par l'arrivée du monstre, cette mort devient le seul événement important pour Théramene qui le raconte, & pour Théfée qui l'entend: c'est sans comparaison, l'idée la plus intéressante pour le Gouverneur & pour le Pere; & je ne conçois pas qu'elle pût laisser à l'un de l'attention de reste pour la description du monstre, & de la curiosité à l'autre pour l'entendre. Ainsi, Monsieur, en m'en tenant au mot décisif de Longin, qui veut qu'on n'employe ces figures audacieuses qu'à propos, je ne crois pas encore que Monsieur Racine fût dans le cas de les pouvoir prêter à Théramene.

Vous faites valoir contre moi les acclamations que le Vers dont il s'agit a toûjours attirées daus les représentations de Phédre; car, selon vous & Longin, rien ne prouve mieux la sublime beauté d'une expression que ce concours de suffrages: *Lors*, dit Longin, *qu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge*,

& qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un Discours ; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une marque certaine & indubitable, qu'il y a là du merveilleux & du grand.

Permettez-moi de vous dire d'abord, Monsieur, qu'à prendre la supposition de Longin à la lettre, elle est presque impossible, & qu'on ne trouveroit guere de Sublime par cette voye ; la différence d'âge, d'humeur, & de profession, empêchera toûjours que les hommes ne soient également frappés des mêmes choses. Tout ce qui peut arriver, c'est que le plus grand nombre soit frappé vivement, & que l'impression du plaisir se répande comme par contagion sur le reste, avec plus ou moins de vivacité : encore y a-t-il toûjours des rebelles, & quelquefois judicieux, qui résistent à l'approbation générale.

Mais, Monsieur, je ne prétends point chicaner ; je m'en tiens à l'expérience pour faire voir que les acclamations du Théatre sont souvent fautives, & sujettes à de honteux retours. Rappellez, je vous prie, ces Vers fameux du Cid :

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en
eau ;
La moitié de ma vie a mis l'autre tombeau:
Et m'oblige, à venger après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

Vous ne sçauriez douter du plaisir que ces Vers ont fait ; & cependant ne seriez-vous pas le premier à désiller les yeux du public, s'ils ne s'étoient déja ouverts, sur la mauvaise subtilité de ces expressions. Je comprends pourtant ce qui charmoit dans ces Vers : la situation de Chimene, aussi cruelle que singuliere, touchoit sans doute le cœur ; le brillant de l'anthitèse éblouïssoit l'imagination : ajoûtez à cela le goût regnant des pointes ; on n'avoit garde de regretter le naturel qui manque en cet endroit. Mais, me direz-vous, on en est revenu. Je n'en veux pas davantage, Monsieur ; les acclamations ne prouvent donc pas absolument, & elles ne sçauroient prescrire contre la Raison.

J'oserai vous dire de plus, qu'on est aussi désabusé de l'expression de Monsieur Racine ; & je n'ai presque trouvé personne qui ne convînt qu'elle est excessive dans le personnage, quoiqu'elle fût fort belle à ne regarder que le Poëte. Ç'auroit été dommage en cet endroit, de ne pouvoir

m'armer d'une autorité que j'ai recueillie depuis, à une séance de l'Académie, où tout ce qui se trouva d'Académiciens me confirma dans mon sentiment.

Monsieur Despréaux n'auroit pû moins faire en ce cas que de trouver la question plus problématique qu'il ne l'avoit cruë d'abord.

Mais, Monsieur, aurois-je continué, vous faites une remarque importante sur la différence que j'ai voulu mettre entre le Personnage & le Poëte. Le Personnage, selon vous, peut être agité de quelque passion violente, qui vaudroit bien la fureur Poëtique; & le Personnage alors peut employer des figures aussi hardies que le Poëte.

Ecartons, s'il vous plaît, l'équivoque des termes, afin qu'il n'y en ait pas non plus dans mes raisons. Si vous entendez par fureur Poëtique, ce génie heureusement échauffé, qui sçait mettre les objets sous les yeux, & peindre les diverses passions de leurs véritables couleurs; cette idée même fait voir que le Poëte est obligé d'imiter la nature, soit dans les tableaux qu'il trace, soit dans les Discours qu'il prête à ses Personnages, & qu'on peut traiter hardiment de fautes tout ce qui s'en éloigne.

Si, au contraire, par fureur Poëtique, vous entendez ſimplement ce langage particulier aux Poëtes, que la hardieſſe des fictions & des termes a fait appeller le langage des Dieux ; je réponds que les paſſions ne l'emprunteront jamais. Ce langage eſt le fruit de la méditation & de la recherche, & l'impétuoſité des paſſions n'en laiſſe ni le goût ni le loiſir.

Vous m'alléguez vainement l'exemple de Virgile : Vous voyez bien, Monſieur, que, puiſque j'oſe combattre vos raiſons, je ne ſuis pas d'humeur de me rendre aux autorités. Enée, dites-vous, au commencement du ſecond Livre de l'Enéide, racontant avec une extrême douleur la chûte de ſa patrie, & ſe comparant lui-même à un grand arbre que des laboureurs s'efforcent d'abattre à coups de coignée, ne ſe contente pas de prêter à cet arbre du ſentiment & de la colere ; mais il lui fait faire des menaces à ceux qui le frappent, juſqu'à ce qu'enfin il ſoit renverſé ſous leurs coups. Vous pourriez, ajoûtez-vous, m'apporter cent exemples de même force. Qu'importe le nombre, Monſieur, ſi j'ai raiſon ? c'eſt autant de rabattu ſur la perfection des Anciens ; & le bon ſens qui eſt uniforme, n'approuvera pas chez eux ce qu'il condamne chez nous.

Quant à l'exemple particulier d'Enée, quoiqu'on puiſſe dire qu'il n'eſt pas dans le cas de Théramene, & qu'après ſept ans paſſés depuis les malheurs qu'il raconte, il peut conſerver aſſez de ſang froid pour orner ſon récit de comparaiſons, j'avouë encore qu'il m'y paroît exceſſivement Poëte; & c'eſt un défaut que j'ai ſenti dans tout le ſecond & tout le troiſiéme livre de l'Enéide, où Enée n'eſt ni moins fleuri ni moins audacieux que Virgile. Peut-être que Virgile a bien apperçu lui-même ce défaut de convenance; mais ayant à mettre deux livres entiers dans la bouche de ſon Héros, il n'a pu ſe réſoudre à les dépouiller des ornemens de la grande Poëſie.

J'aurois pû dire d'autres choſes à M. Deſpréaux ſi j'avois vérifié l'endroit qu'il me cite, comme je l'ai fait depuis. Il ſe trompe dans le ſens du paſſage, parce qu'il s'en eſt confié à ſa mémoire, confiance dangereuſe pour les plus ſçavans même.

La preuve qu'il a cité de mémoire, c'eſt qu'il place la comparaiſon au commencement du ſecond Livre, au lieu qu'elle eſt vers la fin. Il eſt tombé par cette négligence dans une double erreur: l'une, de croire qu'Enée ſe compare lui-même à

l'arbre, quoique la comparaison ne tombe manifestement que sur la Ville de Troye, saccagée par les Grecs; l'autre, de penser qu'Enée prête à l'arbre du sentiment & de la colere, quoique les termes dont Virgile se sert, ne signifient que l'ébranlement & les secousses violentes de l'arbre sous la coignée des Laboureurs.

Je ne puis m'empêcher de dire ici, que les Auteurs ne sçauroient être trop en garde contre ces sortes de méprises, parce que rien n'est plus propre à diminuer leur autorité; mais j'ajoûterai que ceux qui apperçoivent ces fautes n'en doivent pas tirer trop d'avantage contre ceux qui y tombent. On va quelquefois en pareille occasion jusqu'à accuser un homme de n'entendre ni la langue ni l'Auteur qu'il cite; & l'on traite téméairement d'ignorance grossiere ce qui peut n'être qu'un effet d'inattention. Quelle extravagance seroit-ce, par exemple, d'accuser Monsieur Despréaux, sur ce que je viens de dire, de n'entendre ni Virgile, ni le Latin? & cependant, on a fait cette injure à d'autres, peut-être avec aussi peu de fondement.

Je finis enfin ma Réponse comme Monsieur Despréaux finit sa Réflexion, en mettant sous les yeux le récit entier dont

il s'agit. Monſieur Deſpréaux l'expoſe, afin qu'on puiſſe mieux prononcer ſur tout ce qu'il a dit; je l'expoſe de même, afin qu'on en juge mieux de mon ſentiment; & ſur tout pour l'explication de quelques termes de mon Diſcours ſur l'Ode, que Monſieur Deſpréaux n'a pas trouvés aſſez clairs. On eſt choqué, ai-je oſé dire, de voir un homme accablé de douleur, comme Théramene, ſi attentif à ſa deſcription, & ſi recherché dans ſes termes. Je crois que les Vers ſuivans, pleins d'expreſſions & de tours Poëtiques, éclairciront ma penſée, mieux que tout ce que je pourrois dire.

Cependant ſur le dos de la plaine liquide
S'éléve, à gros bouillons, une montagne humide;
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes;
Tout ſon dos eſt couvert d'écailles jauniſſantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage;
Le Ciel, avec horreur, voit ce monſtre ſauvage;
La terre s'en émeut; l'air en eſt infecté;
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

J'avoüe de bonne foi, que plus j'examine ces Vers, & moins je puis me repentir de ce que j'en ai dit.



L'ITALIE GALANTE;

OU

LES CONTES.

ACTEURS.

UN COMEDIEN.

UNE DAME.

LA NIECE de la Dame.

La Scene est dans les Foyers de la Comédie Françoise.



PROLOGUE.

SCENE UNIQUE.

LE COMEDIEN, LA DAME & sa NIECE.

LE COMEDIEN.

OUi, Mesdames, c'est-là précisément le spectacle que nous vous allons donner; l'Italie galante ou les Contes; Renaud d'Ast, Minutolo, & le Magnifique.

LA DAME.

Quoi, des Contes, Monsieur? Et à quoi songe-t'on? quel spectacle pour des femmes! des Contes! vous me faites peur.

LA NIECE.

Pour moi, je m'en vais, ma tante; je ne veux point voir de ces choses-là.

LE COMEDIEN.

Pourquoi vous effrayer si fort, Mademoiselle? les avez-vous jamais lûs, ces Contes?

LA NIECE

Oh ! jamais.

LE COMEDIEN.

Il n'y auroit pas grand mal. Tout y est voilé.

LA NIECE.

Oui, de Gaze.

LE COMEDIEN.

De Gaze, Mademoiselle ? Et vous ne les avez jamais lûs ?

LA NIECE.

Jamais, jamais. Ma tante me les a trop défendus.

LE COMEDIEN.

Sur la défense de Madame votre tante ; je vous demanderois volontiers comment vous les avez trouvés.

LA NIECE.

Mais il y a des choses....... Et je vous dis que je ne sais ce que c'est.

LE COMEDIEN.

On le voit bien. *A la Dame.* Pour vous qui les défendez, Madame, vous savez pourquoi, sans doute ?

LA DAME.

Cela ne se demande pas, Monsieur ; la question est impertinente. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous n'avez qu'à vous pourvoir de Spectateurs ailleurs que chez les Dames. Comment donc ? Il faudroit des Loges grillées.

LE COMEDIEN.

Eh ! rassurez-vous, Madame. Il faudroit que nous entendissions bien mal nos intérêts, pour hasarder quelque chose qui pût vous éloignet.

LA DAME.

Effectivement, vos spectacles seroient bien-tôt deserts, si nous les abandonnions, nous autres jolies femmes.

LE COMEDIEN.

Qui le sait mieux que nous, Madame ? Vous êtes notre plus grande ressource : & nous comptons bien moins sur les Molieres, les Corneilles, & les Racines, que sur la présence des belles.

LA NIECE.

Sans vanité, nous ornons assez bien une représentation.

LE COMEDIEN.

Oui : mais aussi, quand il y a tant de jolies personnes, les piéces n'en sont pas mieux écoutées.

LA DAME.

Non : mais elles n'en sont que plus de plaisir. Des Loges bien parées raccommodent bien des défauts

LE COMEDIEN.

Vous ne dites pas tout. Le goût des

Dames nous attire autant de Spectateurs que leur beauté. On vient ici régler son jugement sur leur plaisir. Vous êtes les juges naturels du sentiment. Les hommes s'attachent scrupuleusement aux régles : mais vous sentez, ce qui vaut mieux que les regles ; & les hommes corrigent souvent leur savoir sur votre délicatesse.

LA DAME.

Maïs vraiement, Monsieur, vous êtes fort galant ; & après cela, je ne doute pas que vous ne nous ayez fort ménagées.

LE COMEDIEN.

Je vous en répons, Madame. Les contes sont si bien déguisés ici, du moins à ce que croit l'Auteur, qu'ils deviennent des Comédies purement galantes, & même morales.

LA DAME.

Oh, des contes moraux ! des contes moraux ! Cela est fort plaisant. Des contes moraux !

LE COMEDIEN.

Oui, moraux, je vous le repéte : & sur ma parole, vous pouvez prendre vos places. On va commencer.

LA DAME.

Allons donc. En tout cas, nous avons nos Eventails.

LA NIECE.

Oh ! Pour moi, je n'y entendrai rien.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

ALDOBRANDIN.

HORACE.

ZIMA.

LUCELLE.

LA GOUVERNANTE.

LE NOTAIRE.

DOMESTIQUES.

La Scene est chez Aldobrandin.

L



LE MAGNIFIQUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALDOBRANDIN, HORACE.

ALDOBRANDIN.

EH bien, mon frere, vous venez de de la voir, vous venez de l'entendre ?

HORACE.

Eh bien, mon frere, ce n'eſt pas la premiere fois.

ALDOBRANDIN.

Je ſuis ſûr que vous la trouvez toujours plus charmante.

HORACE.

Aſſurément.

ALDOBRANDIN.

La voilà dans un âge, où un mari ne lui siéra pas mal.

HORACE.

Vous avez raison.

ALDOBRANDIN.

Sa beauté est dans tout son éclat, rien n'y manque ; & je gage que vous n'en connoissez guéres de plus touchante.

HORACE.

Il est vrai.

ALDOBRANDIN.

Vous voyez la bonté de son esprit, sa douceur, sa docilité pour tout ce que je veux.

HORACE.

Il me semble que vous en devez être assez content,

ALDOBRANDIN.

Vous sçavez de plus, que je suis son Tuteur ; & que la volonté de ses parens me laisse le maître de disposer de son sort.

HORACE.

Hé bien, qu'en concluez vous ?

ALDOBRANDIN.

Que j'aurois grand tort de ne point recueillir moi-même le fruit des soins que j'ai pris d'elle depuis son enfance ; & que ce sera l'action d'un homme sage de l'épouser plutôt que plus tard.

HORACE.

Ce n'eſt pas tout-à-fait ce que je concluerois, moi.

ALDOBRANDIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

HORACE.

Seigneur Aldobrandin, vous n'êtes point jeune.

ALDOBRANDIN.

Je ne ſuis pas vieux.

HORACE.

Vous êtes avare.

ALDOBRANDIN.

Dites que je ne ſuis pas diſſipateur.

HORACE.

Et vous êtes jaloux.

ALDOBRANDIN.

J'en conviens.

HORACE.

D'où je conclus, Monſieur mon frere, que rien n'eſt plus imprudent que le deſſein de ce mariage ; & que vous vous préparez des accidens, dont perſonne ne vous plaindroit.

ALDOBRANDIN.

Vous n'y entendez rien, mon frere : je n'ai plus qu'un reſte de jeuneſſe ; j'en ai moins de tems à perdre. Je ne ſuis pas diſſipateur. Une perſonne élevée dans la ſimplicité, & accoûtumée à la retraite, comme Lucelle, ne dérangera pas mon

œconomie. Je ſuis jaloux : d'accord. Ma jalouſie fera mon repos & ma ſûreté ; & je prendrai de ſi bonnes meſures, que je défie tous les Muguets de Florence de me jouer le moindre petit tour.

HORACE.

Ne défiez pas tant, mon frere, ne défiez pas tant. Un jaloux eſt déja plus d'à-demi-trompé.

ALDOBRANDIN.

Oh ! je ne donne point dans vos belles maximes. Vous croyez, vous, que la grande précaution avec une femme, c'eſt ſa confiance ; que ſa plus grande garde, c'eſt ſa vertu. Je ſoûtiens, moi, qu'il n'y en a pas de plus mauvaiſe ; & que la femme la plus ſage, eſt toûjours celle a qui on a ôté les moyens de faillir.

HORACE.

Oui, ſi on pouvoit les lui ôter tous : mais vous feriez le premier qui auriez trouvé ce ſecret.

ALDOBRANDIN.

Le premier, ſoit. Comptez, du moins, que je n'y épargnerai rien. J'attens dès aujourd'hui de Bologne une perſonne admirable, pour veiller ſur une jeune femme. Un de mes amis communs que j'avois chargé de cette recherche, m'a aſſuré que c'eſt un prodige dans ce genre, & qu'elle a déja formé trois ou quatre Lucre-

ces dans la Ville, qui y ont mis la vertu à la mode.

HORACE.

Eh ! mon frere, on trompe tous les jours ces argus-là ; & souvent ce sont les premiers qui nous trompent.

ALDOBRANDIN.

Nous y prendrons garde. De plus, je veux faire accommoder cette maison à ma fantaisie ; en retrancher exactement toutes les vuës qu'elle a sur la place, n'y laisser de fenêtres que sur le jardin, dont je ferai encore élever les murs le plus haut qu'il me sera possible : & c'est pour en être le maître, que je veux acheter la maison. J'ai fait prier le Seigneur Zima, dont je la tiens, de vouloir bien passer ici ; & j'espere conclure le marché tout-à-l'heure.

HORACE.

Le marché sera difficile. Je vous ai déja dit que vous êtes avare.

ALDOBRANDIN.

A la bonne heure. Mais il est magnifique, lui. Il n'y regardera peut-être pas de si près. Vous le dirai-je ? C'est pour me débarrasser de lui-même, que j'achete sa maison. Il vient souvent ici, sous divers prétextes, pour épier l'occasion de parler à Lucelle ; il n'en est pas encore venu à bout. D'ailleurs, il donne tous les jours des fêtes dans la place ; toutes les

nuits, des férénades. Lucelle prend plaifir à tout cela ; & il faut une bonne fois me délivrer de cette inquiétude.

HORACE.

Je crains que vous ne vous y preniez trop tard. Ce ne fera pas un bon moyen de plaire à Lucelle, que de lui ôter cette petite récréation.

ALDOBRANDIN.

Elle en aura d'autres, mon frere; car enfin je l'époufe au premier jour : le parti en eft pris, & le contrat eft déja dreffé chez mon Notaire.

HORACE.

Adieu donc, Seigneur Aldobrandin. Vous concluez ce mariage contre mon avis; mais, malgré vos duégnes & vos barricades, vous ne tarderez guéres à vous en repentir.

ALDOBRANDIN.

C'eft mon affaire.

HORACE.

Les amans font bien ingénieux, mon frere.

ALDOBRANDIN.

Je les mets au pis.

HORACE.

Les jaloux font bien haïs, mon frere.

ALDOBRANDIN.

Les jaloux s'en moquent.

HORACE.

Je ſuis fâché de la petite diſgrace qui vous menace.

ALDOBRANDIN.

Votre front ne payera pas pour le mien.

HORACE.

Tout Florence en rira de bon cœur.

ALDOBRANDIN.

Et vous, vous en riez d'avance.

HORACE.

Je vous avouë que j'ai bien de la peine à m'en empêcher. Et telle eſt l'étoile d'un jaloux, tout votre frere que je ſuis, je crois que j'aiderois moi-même à vous tromper.

ALDOBRANDIN.

En vous remerciant, mon frere. Mais j'irai mon train, malgré vos plaiſanteries; & je retourne de ce pas à Lucelle, pour lui annoncer l'honneur que je lui fais.

SCENE II.

HORACE *ſeul.*

LE pauvre homme! il va faire une ſottiſe. Je ſais que Lucelle ne l'aime point: elle va être malheureuſe; & ſon pere m'a conjuré en mourant, de veiller à ſon

bonheur. Que ne puis-je pour elle & pour mon frere empêcher ce ridicule mariage ! je m'y tiendrois obligé en conſcience.

SCENE III.

HORACE, ZIMA.

HORACE.

AH ! vous voilà, Seigneur Zima ! Mon frere va ſe rendre ici tout à l'heure. Il a quelque affaire à traiter avec vous.

ZIMA.

Il eſt avec Lucelle, n'eſt-ce pas ?

HORACE.

Lucelle vous vient d'abord dans l'eſprit. Cela ſignifie quelque choſe, Seigneur Zima.

ZIMA.

Cela ſignifie ſeulement qu'on eſt inſtruit de ſon attachement pour elle.

HORACE.

Cela ne ſignifieroit-il point encore qu'on l'a trouvé belle, & qu'on porte envie à la fortune d'un homme qui peut la voir à toute heure ? Vous me répondez mieux que vous ne penſez, par votre peu d'attention à ce que je dis. Vous tournez

les yeux de toutes parts, dans l'espérance de voir Lucelle.

ZIMA.

Je suis un peu distrait.

HORACE.

Eh ! que ne dites-vous amoureux ?

ZIMA.

Vous êtes bien pressant, Seigneur Horace.

HORACE.

Et vous bien dissimulé, Seigneur Zima. Tenez, je gagerois volontiers mille pistoles contre votre beau cheval d'Espagne, que vous en voulez à Lucelle.

ZIMA.

Vous avez gagné, Seigneur Horace ; je vous envoyerai le cheval, dès que je serai de retour chez moi.

HORACE.

Non pas, s'il vous plaît ; j'avois trop beau jeu. Vous l'aimez donc enfin ? Et c'est bien fait. Mais vous en tiendrez vous là. Laisserez-vous la plus belle fille de Florence au pouvoir de l'homme qui lui convient le moins ? Fi ! cela seroit honteux. Vous vous étonnez que je vous parle ainsi ! Je suis frere d'Aldobrandin ; mais c'est pour cela même que je m'intéresse à la sottise qu'il est prêt de faire. S'il épouse Lucelle, voilà deux malheureux. Une jeune fille dans l'esclavage, cela vous fait pitié :

mon pauvre frere dans un trouble éternel, cela me touche. Allons, courage, Seigneur Zima : délivrez mon frere de ce danger ; & assûrez par un bon mariage votre bonheur & celui de Lucelle. Il vous en coûte un argent infini dans vos fêtes, qui ne vont tout au plus qu'à être apperçû de Lucelle. Vaudroit il pas mieux l'employer à de bons stratagêmes, pour la tirer des mains d'un jaloux ? Courage, vous dis-je. Rétablissez un peu l'honneur de la galanterie. Il y a long tems que nos Amans n'ont fait parler d'eux à Florence.

ZIMA.

Ç'en est fait. Je n'ai plus de défiance. Je vois que vous êtes un bon parent. Il faut répondre à vos intentions, & je vais vous ouvrir mon cœur. Il y a six mois que pour la premiere fois j'apperçûs Lucelle à sa fenêtre. J'en fus frappé jusqu'au fond du cœur ; mais le farouche Aldobrandin étoit avec elle. Il ne me laissa jouir qu'un moment d'une vûe, dont il craignit sans doute toute l'impression qu'elle fit sur moi. Lucelle disparut, & me laissa le plus amoureux de tous les hommes. Depuis ce moment, je n'ai songé qu'à la revoir. Toutes mes fêtes n'ont d'autre fin que de l'engager à reparoître. Je l'ai revûe quelquefois en effet ; mais toûjours avec ce maudit Aldobrandin, qui ne le voit pres-

que pas les yeux de deſſus elle. Si par haſard pourtant il regardoit un moment la fête, il me ſemble qu'alors Lucelle ne regardoit que moi. Plaiſe à l'amour que je ne me trompe pas ! Mais pour peu qu'elle m'ait vû, elle ne ſauroit douter que je ne l'adore. Je n'ai pu juſques ici l'aſſûrer mieux de mon amour. Mais heureuſement, il vient de s'offrir une occaſion favorable, que j'ai cru ne pouvoir trop acheter. Une femme arrivée de Boulogne, a demandé à mon Valet votre demeure & celle d'Aldobrandin. De queſtions en queſtions (car il eſt curieux) il a appris qu'un ami l'adreſſe à votre frere, pour la mettre auprès de Lucelle, comme une Gouvernante incorruptible. Scapin m'a averti de ſa découverte. Avec bien des prieres, & un diamant de dix mille écus, j'ai enfin réſolu cette femme à n'entrer chez Aldobrandin, que pour m'y ſervir. Elle m'attend chez moi.

HORACE.

Je vais la trouver, & je veux l'introduire moi-même. Je prens l'aventure ſur mon compte. C'eſt un ſervice que je dois à mon frere. Adieu, j'entens du bruit ; c'eſt lui, ſans doute.

SCENE IV.

ZIMA, ALDOBRANDIN.

ALDOBRANDIN.

AH ! Seigneur, je ſuis ravi de vous voir. Je vous ai fait prier de vouloir bien paſſer ici. J'ai un marché à faire avec vous ; ou plutôt j'ai une grace à vous demander.

ZIMA.

Parlez, Seigneur ; je ſuis trop heûreux ſi je puis vous obliger en quelque choſe.

ALDOBRANDIN.

Vous le pouvez, & je compte beaucoup ſur cette politeſſe magnifique que tout le monde vous connoît.

ZIMA.

De quoi s'agit-il ?

ALDOBRANDIN.

Je voudrois acheter votre maiſon. J'ai deſſein d'y faire mille accommodemens, qui ne vous conviendroient peut-être pas, & que je ne dois pas riſquer ſur le fonds d'autrui. Je ſuis prêt de vous en donner un prix raiſonnable. Que m'en demandez-vous ?

ZIMA.

Ecoutez, Seigneur Aldobrandin. C'eſt un bien de mes peres; j'ai de la répugnance à m'en déſaiſir : mais pour un ami que ne fait-on point? Cette acquiſition vous tient-elle bien au cœur?

ALDOBRANDIN.

On ne peut pas plus.

ZIMA.

Il faut donc ſacrifier mes répugnances; & relâcher même beaucoup de mes intérêts. Vous ne ſauriez m'en donner moins de vingt cinq mille écus.

ALDOBRANDIN.

Vous n'y ſongez pas, Seigneur. Vous parlez d'obliger, & vous me demandez un prix exorbitant. Allons, quinze mille écus, & finiſſons.

ZIMA.

Vous vous mocquez auſſi. Ce ſeroit vous donner la maiſon, & vous croiriez l'avoir achetée. Encore vaudroit-il mieux que vous m'en euſſiez toute l'obligation.

ALDOBRANDIN.

Non pas, s'il vous plaît. Quinze mille écus; & je vous ſerai obligé tant qu'il vous plaira pour le reſte.

ZIMA.

Attendez, Seigneur Aldobrandin. Il me paſſe une folie par la tête.

ALDOBRANDIN.

Quoi donc ?

ZIMA.

Vous allez vous moquer de moi. Mais à quoi ſert le bien, qu'à ſatisfaire à ſes caprices ?

ALDOBRANDIN.

Expliquez-vous.

ZIMA.

On dit que vous avez chez vous une perſonne admirable ; que Lucelle eſt un prodige d'eſprit & de beauté.

ALDOBRANDIN.

Eh bien ! qu'à de commun ce prodige avec votre maiſon ?

ZIMA.

Le voici. C'eſt que la maiſon eſt à vous, ſi.... je ris de ma fantaiſie. Si....

ALDOBRANDIN.

Si ?

ZIMA.

Si vous m'accordez un quart-d'heure d'entretien avec Lucelle : & déterminez-vous. Il ne s'agit plus de vingt-cinq mille écus ; je n'abandonde plus ma maiſon qu'à ce prix.

ALDOBRANDIN.

En vérité, Seigneur Zima, la propoſition eſt trop folle, ſi elle eſt ſérieuſe Quoi donc ? me croyez-vous homme à commettre mon honneur & celui de Lu-

telle ? Non, non ; vous me connoiſſez mal : finiſſons ; il n'y a plus rien entre nous.

ZIMA.

Vous vous épouvantez trop tôt. J'imagine des conditions qui vont vous raſſurer.

ALDOBRANDIN.

Voyons.

ZIMA.

Comme je ne veux point attaquer ſa ſageſſe, je conſens que vous ſoyez préſent.

ALDOBRANDIN.

Cela change l'affaire.

ZIMA.

Vous vous placerez de maniere qu'aucune de nos actions ne vous échappe. Il me ſuffit que vous n'entendiez pas nos diſcours ; c'eſt un caprice qu'il faut contenter, quoi qu'il m'en coûte. Je veux faire ma cour aux Dames par ce trait de galanterie qui n'a point encore eu d'exemple ; & qu'on ſache par tout quel cas je fais de leur mérite, puiſque j'achete ſi cher un quart-d'heure d'entretien avec une Belle.

ALDOBRANDIN.

Ma foi, Seigneur Zima, la rareté du fait me pique auſſi. Il eſt juſte que vos caprices vous coûtent ; & peut-être l'avanture vous corrigera-t'elle. Paſſez dans

mon Cabinet ; ſignez-moi une bonne ceſſion de la maiſon. Je vais faire venir Lucelle ; &, la montre ſur la table, vous viendrez l'entretenir tout votre quart-d'heure en ma préſence. Songez bien que ce ſont-là nos conditions préciſes : & de plus, j'exige votre parole de ne lui rien dire qu'une fille ſage ne puiſſe entendre.

ZIMA.

Je vous le promets ſur mon honneur.

ALDOBRANDIN.

Allez donc.

SCENE V.

ALDOBRANDIN *ſeul.*

LA bonne dupe ! Il ne s'attend pas au tour que je vais lui jouer. Je lui tiendrai exactement parole ; & il n'en ſera pas plus content. Que les jeunes gens ſont foux !



SCENE VI.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

VEnez, Lucelle. Vous ſçavez mes deſſeins; je vais être votre époux au premier jour; & la ſoumiſſion que vous m'avez toûjours fait voir à mes volontés, va devenir pour vous un devoir encore plus indiſpenſable.

LUCELLE.

Puiſque c'eſt mon devoir, vous y pouvez compter.

ALDOBRANDIN.

Voilà parler en fille raiſonnable; & je ne puis trop m'applaudir de mes ſoins. Comptez auſſi ſur tout l'amour que mérite une docilité ſi touchante, & que je ne négligerai rien pour vous rendre heureuſe.

LUCELLE.

Hélas! que n'eſt-il auſſi aiſé d'être heureuſe que d'être ſage?

ALDOBRANDIN.

Votre bonheur eſt en bonnes mains, j'en fais mon affaire. Voici à préſent ce

que j'exige de vous : Il m'importe, pour certain intérêt que vous ſaurez, que le Seigneur Zima vous entretienne un quart-d'heure. J'y ai conſenti : je ne ſçais ce qu'il a à vous dire; & je me ſuis engagé à ne point l'entendre. Mais je ſerai préſent; j'obſerverai toutes vos actions; & je veux que les yeux toûjours attachés ſur moi, vous le laiſſiez parler tant qu'il lui plaira, ſans lui répondre un ſeul mot.

LUCELLE.

Quoi! pas un ſeul mot?

ALDOBRANDIN.

Pas un ſeul. Il faut m'obéïr à la lettre.

LUCELLE.

Voilà qui eſt bien biſarre. Eh! que dira-t'il de moi?

ALDOBRANDIN.

Que vous importe? Ne vous ſuffit-il point de ce que j'en penſe? Songez que déſormais rien ne doit vous intéreſſer dans le monde que mes ſentimens.

LUCELLE.

Ma deſtinée le veut : il faut bien vous complaire.

ALDOBRANDIN.

Arrangeons un peu tout ceci.

Il met deux chaiſes à un côté du Théâtre.

Voilà votre place, & voilà la ſienne.

Il en met une pour lui de l'autre côté.

Et moi, je vous obſerverai d'ici. Les yeux ſur moi, prenez-y garde.

SCENE VII.

ZIMA, ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ZIMA, *donnant un papier à Aldobrandin.*

TEnez ; voilà la cession en bonne forme. Lisez.

ALDOBRANDIN, *après avoir lû bas :*

On ne peut pas mieux. Voici aussi Lucelle prête à vous écouter. Regardez bien quelle heure il est à cettemontre; sept,cinq, dix minutes. La voilà sur la table; ne perdez rien de votre quart-d'heure.

ZIMA.

Reculez encore un peu, Seigneur; vous savez nos conventions.

ALDOBRANDIN, *reculant sa chaise.*

Oh ! je n'ai garde d'y contrevenir.

ZIMA, *assis près de Lucelle.*

Les momens me sont précieux, charmante Lucelle : mais heureusement tout vous a déja dit que je vous adore. Toutes mes fêtes ont été des déclarations assez éclatantes ; & il ne me reste qu'à vous demander pour prix de tout mon amour, si vous avez daigné l'appercevoir. Parlez ;

de grace, parlez; dites un mot. Si cet amour vous offenſe, je me retire dans le moment: mais ſi vous l'avez vu avec quelque bonté, il n'y a rien que je n'entreprenne pour mériter un plus grand bonheur.

ALDOBRANDIN.

Je ne me ſens pas de joie.

ZIMA.

Vous ne me répondez rien! Quelle froideur! Que dis-je! Quel mépris injurieux dans ce ſilence! Ah! vous n'êtes pas capable d'un dédain ſi groſſier. C'eſt ſans doute un jaloux qui vous gêne, & qui m'envie juſqu'à la douceur de votre voix. Seigneur Aldobrandin!

ALDOBRANDIN.

Ne vous interrompez pas. Les momens s'écoulent bien vîte.

ZIMA.

Il eſt donc vrai qu'Aldobrandin vous défend de me répondre? Je ne ſaurois croire que vous vouliez lui complaire à ce point, par un véritable attachement pour lui; il en eſt trop indigne. Préféreriez-vous un tyran, qui n'imagine de plaiſir que votre poſſeſſion, ſans s'embarraſſer du bonheur de vous plaire, à un homme qui voudroit payer de mille vies le moindre de vos ſentimens?

ALDOBRANDIN.

J'ai toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater.

ZIMA.

Non, vous n'aimez point Aldobrandin ; vous lui obéïssez malgré vous : mais sa précaution est inutile ; & il ne tiendra qu'à vous de la rendre vaine.

ALDOBRANDIN.

J'ai déja quatre minutes sur la maison.

ZIMA.

Je vais me parler pour vous, charmante Lucelle. Vous pourrez désavouer d'un geste tout ce que j'oserai me dire ; je m'arrête au moindre signe : mais trouvez bon que je prenne votre silence, pour un aveu, que je m'y conforme comme à un ordre inviolable.

ALDOBRANDIN.

Cela est trop plaisant.

ZIMA.

Oui, *Zima* (c'est vous qui me parlez, Madame) *j'ai vû votre amour, & je vous avoüe même que j'en ai été touchée : mais je dépens d'Aldobrandin ; il est le maître de disposer de mon sort, & je ne veux pas m'abandonner à une inclination qui ne sauroit être heureuse.*

Qui ne sauroit être heureuse, dites-vous ? Quoi donc ? Est-il impossible de vous tirer des mains d'un jaloux ? Con-

sentez-y seulement, je romprai votre esclavage ; & si je vous mets en liberté de recevoir ma foi & de m'engager la vôtre, vous refuserez-vous au plus amoureux & au plus fidéle de tous les hommes ?

Non, Zima : mais je n'ose me flater du succès ; & s'il manquoit, à quel état m'auriez-vous réduite ?

Ah ! que vous m'enflâmez encore par de pareils discours ! (car enfin c'est vous qui me parlez) Ne craignez rien. Il suffit d'éluder quelque tems les instances d'un jaloux. Différez seulement le mariage qui vous menace ; c'est à moi de le prévenir, & je vous en répons au péril de ma vie.

Tappant du pied.

Seigneur Aldobrandin !

ALDOBRANDIN.

Qu'est-ce ? vos affaires ne vont-elles pas bien ?

ZIMA.

Vous y avez mis bon ordre.

ALDOBRANDIN.

Ne vous découragez pas.

ZIMA.

Je vous avertis déja qu'il va arriver ici une femme qui a toute ma confiance, & à qui vous pouvez donner la vôtre. Le frere d'Aldobrandin est lui-même de notre intelligence. C'est à vous de secon-

der nos vuës ; & puisqu'enfin vous m'aimez, car vous ne m'en désavouez pas, votre vertu même doit tout tenter pour n'être qu'à moi.

Soyez content, Zima. Achevez, Madame ; j'attens vos ordres. *Soyez content ; je consens à tout ce que vous voulez. Il ne m'est pas échappé le moindre geste de désaveu ; j'ai toûjours eu les yeux sur mon jaloux, mais c'étoit pour le mieux surprendre. Achevez ce que vous avez commencé ; & délivrez-moi dès aujourd'hui, s'il est possible, de l'horreur de le revoir.*

J'y vais travailler de ce pas. *Il se leve.*

Je me rends, Seigneur Aldobrandin ; la maison est à vous : je ne la tiens pas trop bien gagnée, je la mets sur votre conscience.

ALDOBRANDIN.

Pourquoi vous pressez-vous tant ? Il vous reste encore cinq bonnes minutes.

ZIMA.

M'en restât-il vingt, que m'importe ? J'en ferois grand marché à qui les voudroit. Eh ! qu'en faire auprès d'une Statuë dont on ne sauroit tirer un mot ?

ALDOBRANDIN.

Elle est un peu silentieuse ; mais vous, en revanche, je crois que vous lui avez dit de jolies choses.

ZIMA.

Me voilà guéri pour jamais de l'entretien des Dames.

ALDOBRANDIN.

Vous réüssirez mieux une autrefois.

ZIMA.

Adieu. Gardez la maison : mais je vous avertis que j'y fais un trésor que je n'ai pas prétendu mettre dans le marché, & que je m'y réserve tous mes droits.

ALDOBRANDIN.

Bon, un trésor ! belle chimére ! En tout cas nous verrions.

ZIMA.

Adieu, Madame. Jugez combien je suis charmé de votre conversation : il n'y a pas un mot à en perdre.



SCENE

SCENE VIII.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

LE pauvre sot te croit sans doute une imbécile. Je suis charmé de ta complaisance. Tu as joué ton rôle à merveille. Allons serrer la cession, & rire ensemble de sa duperie.

LUCELLE.

Je vous assûre que j'en ris encore de meilleur cœur que vous.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCELLE *seule.*

JE me dérobe un moment d'Aldobrandin, pour soupirer en liberté. Ah ! que je le hais depuis que Zima m'a parlé ! Qu'allois-je faire ? je me livrois à mon persécuteur. La passion de Zima m'a fait sentir tout mon péril. Amour, protége mon amant, & rends le fidéle. Abrége les momens où je suis encore forcée de feindre. Je ne suis pas faite pour l'artifice ; & tout légitime qu'il est pour me tirer d'esclavage, je souffre même à tromper mon Tiran. Plaise au Ciel que ce soit-là le dernier malheur de ma vie !



SCENE II.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

OUi, ma chere Lucelle, je fuis charmé de la joie que vous a donné l'étourderie de Zima. Vous en riez encore, & vous voyez par-là ce que c'eft que les jeunes gens : il lui en coûte fa maifon, pour s'être fait moquer de lui, & voilà comme ils font tous faits. Rien ne leur coûte : à la moindre fantaifie qui leur paffe par la tête, tout eft facrifié au moment préfent : ils appellent cette diffipation, magnificence ; mais cela ne va pas loin ; & une pauvre fille qui s'y laiffe prendre, eft fouvent furprife de ne trouver qu'un mari ruiné dans l'Amant magnifique.

LUCELLE.

Oh ! je vois bien qu'un jeune homme n'eft point le fait d'une jeune fille.

ALDOBRANDIN.

Point du tout. Ils ont tant de mauvaifes qualités ! Car ce n'eft point tout que leur diffipation ; leur inconftance eft encore pis. A peine font-ils trois mois les

maris de leurs femmes, après quelques mois de paſſion, & quelques ſemaines de complaiſance, un mépris marqué ſuccéde à leurs empreſſemens. Ils ſe trouvent trop aimables pour ſe réduire à ne faire que le bonheur d'une épouſe. Ils courent de conquête en conquête ; & ces petits Meſſieurs ne ſe croient de mérite, qu'à proportion de leur perfidie.

LUCELLE.

Bon Dieu, qu'ils ſont haïſſables !

ALDOBRANDIN.

Plus qu'on ne ſçauroit dire. Vous êtes trop heureuſe, Lucelle, que par le choix que je fais de vous, je vous mette à couvert de tous ces dangers. Vous méritiez un homme de ma prudence & de mon âge, qui veillât ſans relâche à votre fortune, & de qui la maturité vous répondît d'un attachement ſolide.

LUCELLE.

Quelle comparaiſon de votre converſation à celle de Zima !

ALDOBRANDIN.

Je crois qu'il t'a bien ennuyée.

LUCELLE.

Auſſi je vous jure que je fais une grande différence de vous à lui, & vous le verrez bien-tôt par ma conduite.

ALDOBRANDIN.

J'ai fait-là une bonne éducation. J'entends quelqu'un. C'eſt Horace.

SCENE III.

ALDOBRANDIN, HORACE, LUCELLE, LA GOUVERNANTE.

HORACE.

Oui, mon frere, je vous amene la Gouvernante que notre ami commun vous envoie. Il me mande que c'eſt un tréſor, & que vous pouvez vous repoſer entierement ſur ſa vigilance & ſa diſcrétion.

ALDOBRANDIN.

Elle a en effet l'air fort raiſonnable; ſa phyſionomie reſpire la vertu. Vous rougiſſez?

LA GOUVERNANTE.

C'eſt ma maniere ordinaire de répondre aux louanges; je n'ai pu encore m'en corriger. Voici, Seigneur, une lettre du Seigneur Albert de Boulogne; je vous conſeille de vous en fier plus à lui qu'à ma phyſionomie.

ALDOBRANDIN.

Voyons.

Il lit:

La perſonne que je vous adreſſe eſt admirable par ſa vigilance & ſes bons conſeils. Elle a fait ici la ſûreté de pluſieurs maris ; je ſouhaite qu'elle faſſe auſſi la vôtre. C'eſt la choſe du monde la plus rare qu'une Gouvernante incorruptible, il y a bien des avantures qui ne donnent pas bonne opinion de leur fidélité ; mais celle-ci eſt le déſeſpoir des amans : elle a gouverné trois ou quatre femmes qui ſont mortes au bout de quelques mois de mariage. Pendant tout ce tems, il n'y a pas eu le moindre ſoupçon ſur leur vertu. Quelques-uns diſoit qu'elle les avoit fait mourir de chagrin : mais en tout cas, pour un jaloux, il vaut encore mieux perdre ſa femme que d'en être la dupe.

Je connois ſon ſtyle ; il fait le plaiſant : Je crois pourtant qu'il a raiſon. Mais ſeroit-il vrai que vous euſſiez fait mourir ces femmes de chagrin ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas ! Ces mauvais plaiſans ont grand tort. Moi, faire mourir de jeunes perſonnes qu'on me confie ! moi, la douceur même ! moi, qui compte pour rien de prêcher la vertu, ſi je ne la perſuade ! que dis-je ? ſi je ne la fais aimer ! Le

Ciel, de sa grace, m'en a accordé le talent. Oui, je vous tourne si bien un jeune cœur, qu'en moins de rien j'y change le devoir en plaisir ; & que j'ôte à tout ce qui est défendu, ce goût vif qu'on prétend que la défense lui donne. Je ne le dis pas pour me vanter ; mais il faut rendre graces au Ciel de ses dons.

ALDOBRANDIN.

Voilà, vraiment, de belles maximes ! Je suis fort obligé au Seigneur Albert ; & je ne saurois remettre en de meilleures mains ce que j'ai de plus cher au monde. Voilà la personne que j'épouse, & que je remets dès ce moment sous votre conduite.

LA GOUVERNANTE.

Quoi, Seigneur, c'est-là votre future Epouse ?

ALDOBRANDIN.

Oui. Qu'en dites-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Ce que j'en dis ? Que sur son air je me tiens presque inutile auprès d'elle ; que mes conseils sont déja gravés dans le fond de son cœur, & qu'elle s'est déja dit tout ce que je pourrai lui dire.

ALDOBRANDIN.

Vous pensez bien d'elle ; & elle le mérite.

LUCELLE.

Non, Madame, vous ne vous trompez pas. Je ſais & je ſens tout ce que je devrai à un Epoux ; & celui qui veut être le mien, doit s'aſſurer que ſon amour ſeul ſera plus ſur moi que tous les ſurveillans du monde.

ALDOBRANDIN *à Horace.*

Elle m'enchante.

HORACE.

J'en ſuis bien aiſe ; & malgré l'avis dont j'étois tantôt, je commence à être très-content de tout ceci.

ALDOBRANDIN.

Je ſavois bien que j'avois raiſon.

LA GOUVERNANTE.

Non, Seigneur, il faut l'avoüer ; ce ne ſont point les grilles, ni les verroux, ni la vigilance des Gouvernantes, qui font la ſûreté d'un mari. Quand c'eſt tirannie de ſa part, une femme trouve bientôt le moyen de s'en venger : mais une femme ſage doit les ſouhaiter pour ſa propre gloire. On la ſoupçonne aiſément, quand elle a la facilité de faillir. Il faut qu'elle s'en ôte ſcrupuleuſement toutes les occaſions pour faire taire la médiſance. Tenez, Mademoiſelle, par exemple, eſt perſonne à vous conjurer au premier jour de prendre toutes les précautions de la jalouſie, non

pas pour votre tranquilité, mais pour la ſienne.

ALDOBRANDIN.

Oh ! j'aurai là-deſſus toutes les complaiſances qu'elle voudra.

LA GOUVERNANTE.

Quelle douceur pour une femme vertueuſe, de n'être point aſſiégée par ces galans de profeſſion, qui nous outragent dès le premier abord, par l'eſpérance qu'ils ont de nous ſéduire; qui ſe vantent indiſcrétement de leurs ſuccès; & qui, quand loe les rebute, ont encore la perfidie d'en aiſſer douter ! Cela eſt indigne. Quand il n'y auroit que l'ennui de leurs mauvais complimens, je fuirois au bout du monde pour les éviter. Je m'échauffe, je vous en demande pardon. Mais l'honneur des femmes eſt ſi précieux !

HORACE.

Mon frere, j'apperçois Zima dans votre Anti-chambre.

ALDOBRANDIN.

Que me veut-il? Et pourquoi l'a-t'on laiſſé entrer ?

HORACE.

Bon ! Un homme qui a toûjours l'argent à la main, trouve-t'il des portes fermées? Je gage qu'il épie le moment de parler à la Gouvernante. Il me vient une idée.

ALDOBRANDIN.

Quelle idée !

HORACE.

N'eſt-il pas plaiſant que je ſois plus ſoupçonneux que vous ?

ALDOBRANDIN.

Comment ?

HORACE.

Cette femme tient, à la vérité, les plus beaux diſcours du monde ; mais après tout ce ſont des diſcours : le fonds eſt peut-être bien différent. Voici une belle occaſion de l'éprouver : feignez de rentrer ; & laiſſez-la dans cette chambre. Zima va l'aborder, ſans doute ; nous les obſerverons, & vous verrez par vous-même, ſi elle eſt perſonne à ſe laiſſer ſéduire.

ALDOBRANDIN.

C'eſt bien aviſé, mon frere. *A la Gouvernante.* Attendez ici un moment : je vous rejoins tout à l'heure.

HORACE, *à la Gouvernante, bas.*

Songez à vous ; on vous écoute.

LA GOUVERNANTE.

Laiſſez-moi faire ; ce n'eſt pas mon coup d'eſſai.

à part. Qu'il y a de plaiſir à tromper un jaloux !

SCENE IV.

ZIMA, LA COUVERNANTE.

Aldobrandin & Horace cachés, qui écoutent.

ZIMA.

Elle est seule!

LA GOUVERNANTE.

Qu'est-ce? Un jeune homme ose entrer jusqu'ici? Oh! le bon ordre n'est pas encore dans cette maison; il faudra l'y mettre.

à Zima. Alte-là, Seigneur. Qui cherchez-vous?

bas. Prenez garde, on nous observe. Faites semblant de me vouloir corrompre, vous allez voir un dragon de vertu.

ZIMA.

Etes-vous de cette maison, ma bonne Dame?

LA GOUVERNANTE.

Oui, Monsieur. A qui en voulez-vous, vous dis-je?

bas. Avez-vous quelque chose à me dire?

ZIMA.

bas. Non. *haut.* Vous êtes nouvelle ici, ce me femble ?

LA GOUVERNANTE.

Je n'y fuis que d'aujourd'hui ; mais vous, fi l'on m'en veut croire, vous y venez pour la derniere fois.

ZIMA.

Pourquoi le prendre d'un ton fi fauvage ?

LA GOUVERNANTE.

C'eft que vous le prenez, vous, d'un ton trop doucereux. Vous avez l'air d'un amant ; & mon devoir eft d'écarter tous ceux qui vous reffemblent.

ZIMA.

bas. J'ai gagné le Notaire.

LA GOUVERNANTE.

bas. Bon.

ZIMA.

Je fuis ravi de vous favoir auprès de Lucelle. Vous me paroiffez une perfonne fort raifonnable ; & je crois que vous la ferviriez volontiers, fi elle avoit quelque inclination honnête.

LA GOUVERNANTE.

Qu'appellez-vous quelque inclination honnête ? Ne favez-vous pas qu'elle

épouſe Aldobrandin, & qu'il n'y a plus rien d'honnête pour elle que de l'aimer uniquement ?

ZIMA.

bas. Avertis-là qu'elle peut ſigner aveuglement tout ce qu'on lui préſentera : nous ſommes d'accord.

haut. Mais elle ne l'a pas encore épouſé; & peut-être qu'un jeune homme bien amoureux, bien riche, bien magnifique, feroit mieux le fait de Lucelle que ſon vieux Tuteur.

bas. Il faut réſoudre Aldobrandin à conclure dès ce ſoir. Ce ſera le moment de notre bonheur.

LA GOUVERNANTE.

Parlez tout haut, parlez tout haut, Monſieur. Ces tous-bas marquent toûjours de mauvaiſes intentions.

ZIMA.

Doucement, doucement, ma vénérable Dame. Mille piſtoles, deux mille piſtoles, s'il le faut, ne vous feroient-elles pas trouver mes intentions meilleures?

LA GOUVERNANTE.

Comment, mille piſtoles ! deux mille piſtoles ! ah ! c'eſt où je vous attendois. Vous voilà donc un amant déclaré ? Sa-

chez que quand vous m'en donneriez cent mille, je ne vous fervirois pas mieux que je fais. Je fçais pourquoi je fuis entrée dans cette maifon, & ce qu'on s'y promet de moi. Je ferai mon devoir, & j'en fortirai à mon honneur, fur ma parole.

ZIMA.

Vous êtes bien infléxible!

LA GOUVERNANTE.

C'eft une chofe affreufe que ces chercheurs d'avantures. Cela met le trouble dans toute une Ville. Y a-t-il une perfonne aimable dans une maifon? la voilà le but de cent complots criminels. Ces pauvres maris ne fçauroient dormir en repos; & la République n'y met pas ordre! Hélas! les peuples les plus barbares obfervent entr'eux le droit des gens; on le viole tous les jours entre Concitoyens; & comme fi la fidélité conjugale n'étoit qu'un jeu, on rit encore de ce qu'on devroit punir, & l'on infulte à de malheureux époux qu'on devroit venger. Oh! oh! j'en garantirai du moins cette maifon.

ZIMA.

Tenez, toutes ces invectives ne vous enrichiront pas; & je ferois homme à le faire, moi, fi vous le vouliez.

LA GOUVERNANTE.

M'enrichir! moi, m'enrichir! ah! peut-on outrager à ce point une perfonne de

mon caractere ? Non, non, détrompez-vous. Mes richesses, mes trésors, ma couronne, c'est la vertu des femmes que je gouverne, & le repos de ceux qui me les confient. Vous me connoissez ; cherchez fortune ailleurs : gardez vos présens pour qui vous servira. Vous voyez comme je m'y prends pour vous seconder : comptez que je serai toûjours la même.

ZIMA.

Il faut que je sois bien malheureux. Qui a jamais vû Gouvernante refuser deux mille pistoles ?

SCENE V.

ALDOBRANDIN, HORACE, LA GOUVERNANTE.

ALDOBRANDIN.

NON, je n'ai jamais senti plus de joie. Il faut avouer que vous êtes une femme merveilleuse.

LA GOUVERNANTE.

Quoi ! vous m'écoutiez.

ALDOBRANDIN.

Si je vous écoutois ? avec ravissement.

Je ne ſçaurois m'en tenir, il faut que je vous embraſſe.

LA GOUVERNANTE.

Diſpenſez-m'en, s'il vous plaît; la pudeur ne permet pas ces ſortes de reconnoiſſances.

ALDOBRANDIN.

Vous vous mocquez; c'eſt pouſſer la pudeur trop loin.

LA GOUVERNANTE.

Oh! dans cette matiere le ſcrupule eſt d'obligation.

ALDOBRANDIN.

Ma foi, vous m'inſpirez preſque autant de reſpect que de confiance. Vous avez traité le Seigneur Zima de maniere, que je ne penſe pas qu'il y revienne.

LA GOUVERNANTE.

Je ne lui ai pourtant dit que des choſes fort raiſonnables, & tout cela en conſcience, pour aſſûrer à Lucelle un mari qui la rende heureuſe, & la délivrer d'un perſécuteur qui n'en eſt pas digne.

ALDOBRANDIN *à Horace.*

Mon frere ce zele n'eſt-il pas admirable?

HORACE.

Vous êtes trop heureux: je ne crains plus pour vous de diſgrace conjugale. Je vois que tout concourt à vous en affran-

chir. Je n'esperois pas que les choses se tournassent si heureusement.

LA GOUVERNANTE.

Et moi, malgré cette confiance, je crains tout encore.

ALDOBRANDIN.

Comment ?

LA GOUVERNANTE.

Vous n'êtes point encore le mari de Lucelle; Zima le sçait, & il est homme à ne rien négliger pour vous l'enlever : de la façon dont il s'y prend, on vient à bout de tout. M'en croirez-vous ? je lui ôterois au plutôt toute espérance. Quand vous proposiez-vous d'épouser ?

ALDOBRANDIN.

Dans huit jours, au plus tard, après quelque arrangement d'affaires.

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc ? En avez-vous de plus importante que celle-ci ? Huit jours de délai ! vous m'effrayez. Zima peut les mettre à profit, & il n'aura point d'autre affaire, lui. Croyez-moi, vous dis-je, épousez dès ce soir ; qu'on le sache aussi-tôt par toute la Ville, que Zima perde tout espoir ; c'est le seul moyen d'arrêter ses poursuites, & même d'éteindre son amour. On connoît ces jeunes gens ; ils n'aiment qu'autant qu'ils esperent.

ALDOBRANDIN.

Je me rends de bon cœur à un avis si sage. Allez, mon frere, allez vous-même chercher le Notaire, qu'il apporte le contrat; nous le signerons tout-à-l'heure.

HORACE.

J'y vais.

SCENE VI.

ALDOBRANDIN, LA GOUVERNANTE, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

Lucelle!

LUCELLE.

Que vous plaît-il?

ALDOBRANDIN.

J'avance, ma chere enfant, l'instant de notre bonheur. On est allé chercher le Notaire, & je vous épouse dès ce soir.

LUCELLE.

Dès ce soir, Seigneur? Vous me surprennez. M'aviez-vous pas promis quelques jours, pour me préparer à ce changement d'état?

LA GOUVERNANTE.

Je vois que vous vous allarmez, Made-

moiſelle, & c'eſt bonne marque. Une fille bien élevée comme vous, ne paſſe pas à l'état de femme ſans émotion : il lui faut quelques jours pour y accoûtumer ſa pudeur : mais nous avons eu des raiſons de hâter l'affaire, & cela pour vous aſſûrer l'époux que vous ſouhaitez.

LUCELLE.

Mais quoi ? cela eſt-il ſi preſſé ?

LA GOUVERNANTE.

Oui. C'eſt moi-même qui ai conſeillé au Seigneur Aldobrandin de conclure dès ce ſoir. Il faut bien vous délivrer de la perſécution ; & c'eſt pour votre vertu même qu'on travaille.

LUCELLE.

Ce mot me ferme la bouche. Je conſens à tout.

ALDOBRANDIN.

Va, mignonne, je reconnoîtrai bien cette complaiſance. Que nous allons être heureux enſemble ! là, dis franchement, ne te ſens-tu pas un peu d'amour pour moi ?

LUCELLE.

Oh ! c'eſt ce que je ne ſçaurois vous dire. Cet amour n'eſt dû qu'à un époux ; & un pareil aveu ne m'échappera, qu'en donnant ma main.

ALDOBRANDIN.

Quelle honnêteté ! quelle bienſéance !

SCENE VII.

ALDOBRANDIN, LUCELLE, LA GOUVERNANTE, HORACE, LE NOTAIRE, ZIMA *en Clerc, avec un nez postiche*, DOMESTIQUES.

HORACE.

VOus êtes servi à point nommé, mon frere. Voici le Notaire & son Clerc.

LE NOTAIRE.

Tenez, Seigneur Aldobrandin. Le contrat étoit tout prêt; il est en bonne forme; vous pouvez le lire.

ALDOBRANDIN *après avoir lû bas.*

Fort bien, fort bien.

LUCELLE *appercevant Zima.*

Qu'elle étrange figure!

LA GOUVERNANTE *bas à Lucelle.*

C'est Zima.

LUCELLE.

Je tremble.

ALDOBRANDIN, *rendant le contrat au Notaire.*

Cela eſt fort bien : nous n'avons qu'à ſigner.

LE NOTAIRE *à un domeſtique.*

Allons, approchez cette table.

Il ſubſtitue un nouveau contrat à celui qu'Aldobrandin a lû, & montre à Aldobrandin où il doit ſigner.

Mettez-là votre nom, Seigneur.

ALDOBRANDIN.

Je n'ai jamais rien fait de ſi bon cœur.

LE NOTAIRE *à Lucelle.*

Et vous, Mademoiſelle, mettez ici le vôtre. Allons, point de timidité.

LA GOUVERNANTE.

Comptez que vous ſignez votre fortune.

LE NOTAIRE *à Zima.*

Signez auſſi, mon Clerc ; cela eſt d'uſage ici. Voilà le premier contrat qu'il ſigne ; cela lui portera bonheur.

ALDOBRANDIN.

Et vous, mon frere, vous n'étiez pas tantôt d'avis de ce mariage ; vous ſignerez pourtant ?

HORACE.

Oh ! de grand cœur, & j'en augure bien.

LE NOTAIRE *signant.*

Rien n'y manque plus.

ZIMA *jettant sa robe, son chapeau, & ôtant son nez postiche.*

Il est donc tems de me découvrir.

ALDOBRANDIN.

Que vois-je, c'est Zima!

ZIMA.

Oui, Seigneur Aldobrandin, je vous ai cédé ma maison, elle est bien employée; mais voilà le trésor que je m'y réservois, & vous venez vous-même de le mettre en ma possession, de la meilleure grace du monde.

ALDOBRANDIN.

Qu'entens-je?

LUCELLE.

Pardonnez-moi mon artifice, j'y sentois de la répugnance; mais il a bien fallu se résoudre à cette petite dissimulation, pour pouvoir être sincére toute ma vie.

ALDOBRANDIN.

Ah! perfide! j'ai bien affaire de vos excuses. Mais quel est donc le contrat que j'ai signé?

LE NOTAIRE.

Voilà celui que vous avez lû, & je lui ai substitué celui-ci: vous avez signé comme Tuteur, Monsieur & Mademoiselle comme époux.

ALDOBRANDIN.

Comment, Monsieur le Notaire? &

qui vous a pû engager à me jouer ainsi ?

LE NOTAIRE.

Monsieur votre frere m'en a prié pour l'amour de vous. D'ailleurs, Monsieur est si magnifique, qu'on ne lui sçauroit rien refuser.

ALDOBRANDIN.

Tu m'as donc trahi ?

HORACE.

Non, mon frere; tout vous a servi. Vous alliez faire une sottise : vous en êtes quitte, & vous avez encore une maison de reste.

LA GOUVERNANTE.

Que de maris voudroient se défaire de leurs femmes à pareil prix !



SCENE VIII & derniere.

Les Acteurs précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Aldobrandin.*

MOnſieur, il y a des inſtrumens qui vous demandent.

ALDOBRANDIN *lui donnant un ſoufflet.*

Tien, benêt, voilà pour tes inſtrumens.

à Zima. Quoi ? des fêtes dans ma maiſon ?

ZIMA.

Eh ! Seigneur Aldobrandin, trouvez bon qu'ils entrent. J'aime mieux vous laiſſer encore la dot de Lucellle.

ALDOBRANDIN.

Oh ! ma foi, le Notaire avoit raiſon ; on ne ſçauroit vous rien refuſer.

DIVER-

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

Un Méxiquain & une Méxiquaine apportent des petits Coffres d'or.

Un Arménien & une Arménienne apportent des Ecrins de pierreries.

Un Persan, une Persanne, un Chinois, & une Chinoise, apportent des Corbeilles remplies de riches étoffes.

Ils mettent leurs présens aux pieds de Lucelle.

LE CHEF DE LA FESTE.

Le Ciel dans nos Climats a versé ses largesses;
Et nous venons, de nos richesses
Offrir le tribut à vos yeux.
Quel emploi plus noble pour elles!
Qu'ont-elles de plus précieux,
Que de pouvoir parer les Belles?

On danse.

Fuyez, avares sentimens;
Fuyez, jalouse frénésie:
L'amour a maudit de tout tems
L'avarice & la jalousie.

Amans, pour plaire à la Beauté
Qui vous a forcés de vous rendre,
Joignez à l'amour le plus tendre,
Magnificence & liberté.

On danſe.

Air.

Qu'un Empire a d'autorité
Quand notre penchant le ſeconde !
Tel eſt celui de la beauté.
Les Belles ſont les Rois du monde.

Beaux yeux, dès que vous ordonnez,
Il faut qu'à vos loix tout réponde.
Les cœurs ſont vos eſclaves nés.
Les Belles, &c.

Vous pouvez avec un ſoûris
Troubler la paix la plus profonde.
Le plus rebele eſt bientôt pris.
Les Belles, &c.

Vos captifs aiment leur priſon.
C'eſt en vain que la raiſon gronde ;
L'amour fait taire la raiſon.
Les Belles, &c.

On danſe.

Air.

Dans une tour d'airain
Danaë, ſans amant, s'ennuïe ;

Jupiter dans ſon ſein
Verſe une riche pluïe.
Par le métal divin,
Soudain
La tour ſe briſe;
La Belle eſt priſe;
Et l'entrepriſe
Eſt à ſa fin.

On danſe.

Vaudeville.

Ne gênons ni femmes ni filles:
Les renfermer, c'eſt un abus.
L'Amour aſſoupit les Argus.
Il rompt les verroux & les grilles.
Ce qu'on garde s'échappe bien.
Sans le cœur, on n'eſt ſûr de rien.

L'amant avare, ou tirannique,
Verra rebuter ſes déſirs:
Mais ſi lA'mour a des plaiſirs,
Ils ſont pour l'amant magnifique.
Donnez, amans; mais donnez bien:
Qui donne mal, ne donne rien.

Quoique coûte un bonheur extrême,
On ſent qu'il valoit plus encor.
L'amant ne connoît de tréſor
Que l'objet de ſon amour même.
Donnez, amans, &c.

La maniere ajoute au ſervice ;
Il faut que les dons ſoient adroits :
Les préſens même quelquefois
Offenſent plus que l'avarice.
Donnez, amans, &c.

Damon, pour enrichir ſa Belle,
Ne va point offrir ſon argent ;
Il ſait, pour cacher le préſent,
Jouer de malheur avec elle.
Donnez, amans, &c.

Soyez avares de critiques,
Si vous ne ſortez pas contens.
Ce n'eſt qu'en applaudiſſemens
Qu'il vous ſied d'être magnifiques.
Applaudiſſez pour notre bien ;
Critiquez, mais ſi peu que rien.

Contre-danſe.

FIN.

MINUTOLO,

COMEDIE.

ACTEURS.

MINUTOLO.

ZERBIN.

OCTAVE.

SILVIO.

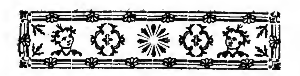
ISABELLE.

CLARICE.

FLORINE.

LAQUAIS.

La Scene est dans la maison de plaisance d'Octave.



MINUTOLO,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MINUTOLO, ZERBIN.

MINUTOLO.

QUOI, mon pauvre Zerbin ! avec tout ton zéle & toute ton induſtrie, ſera-t'il dit que tu me ſois inutile ? Ne peux-tu parer le coup qui me menace ? Iſabelle épouſe Octave. Je ſuis perdu ſi ce mariage s'acheve.

ZERBIN.

Eh bien, Seigneur Minutolo, il faut rêver à l'empêcher. Nous voici à l'écart ; mille idées me paſſent par la tête. Un peu de ſilence ; laiſſez-moi les débrouiller.

il ſe met à rêver.

MINUTOLO.

C'eſt bien dit. Rêve à ton aiſe. Eh bien, que trouves-tu ?

ZERBIN.

Quelle impatience! demeurez en repos.

Il ſe remet.

MINUTOLO.

Il faut abſolument dégoûter Iſabelle de mon Rival.

ZERBIN.

Belle nouveauté !

MINUTOLO.

Songe bien que le tems preſſe ; que nous ſommes ici à la maiſon de Campagne d'Octave, où Iſabelle eſt venue exprès avec ſa mere pour conclure cette affaire. Clarice ſa couſine l'y a ſuivie ; & moi, je ſuis venu comme amant de Clarice : c'eſt un perſonnage que j'ai bien de la peine à ſoûtenir.

ZERBIN.

Je ſais tout cela. Taiſez-vous. Vous ne faites que brouiller mes idées.

Il ſe remet à rêver.

MINUTOLO.

C'eſt par ton conſeil que j'ai feint de l'amour pour Clarice. Franchement, je crois avoir mal fait de le ſuivre. Iſabelle ne s'eſt pas émuë de mon changement ; & c'eſt peut-être ce qui la détermine à épouſer Octave.

ZERBIN.

C'eſt-à-dire, Monſieur, que je rêve inutilement. Ma foi, ſi vous n'avez pas de confiance en moi, il n'y a qu'à laiſſer aller les affaires comme elles pourront.

MINUTOLO.

Non, non, ne te décourage pas.

ZERBIN.

Ne m'interrompez donc point.

MINUTOLO.

Tu croyois......

ZERBIN.

Encore!

MINUTOLO.

Oui, tu croyois que ma fauſſe inconſtance exciteroit le dépit d'Iſabelle; qu'il lui échapperoit quelques plaintes qui me rappelleroient à elle. Les plus fieres, diſois-tu, ſont ſujettes à ces retours quand elles ſe croyent abandonnés. Rien de ce que tu prévoyois n'eſt arrivé.

ZERBIN.

Parlerez-vous toûjours?

MINUTOLO.

Ah! que je regrette le tems, où, tout rebuté que j'étois, j'avois du moins la ſatisfaction d'exprimer mes vrais ſeutimens! Je n'attendriſſois pas Iſabelle; mais je lui diſois cent fois le jour que je l'adorois. C'étoit toûjours un plaiſir; au lieu qu'à préſent je joüe avec une contrainte infinie

une passion que je n'ai pas, & qui me rend, sans doute, plus odieux à ce que j'aime. Tu ne m'écoutes pas?

ZERBIN.

Oh! je vous écoute donc, puisque vous le voulez. Mais je ne rêve plus; vous n'avez qu'à chercher vous-même des expédiens: j'en tenois un à peu près, que vos belles réflexions m'ont fait perdre.

MINULO.

Quoi, tu m'abandonnes!

ZERBIN.

Allons, allons, rêvez vous-même à votre tour; l'amour est si inventif. Bon! vous imaginerez cent fois mieux que moi, qui n'ai pas la moindre petite passion.

MINUTOLO.

Que tu es heureux! attens. J'apperçois Isabelle. Ecarte-toi; médite à loisir; arrange bien ce qui te passera par la tête; & je te rejoins dans le moment pour nous concerter & prendre un parti.

ZERBIN.

Songez toûjours à continuer votre feinte; elle est utile au projet que j'entrevois.



SCENE II.

MINUTOLO, ISABELLE, FLORINE.

ISABELLE.

EH quoi, Seigneur Minutolo, où eſt donc la galanterie? Clarice ſe promene ſur la terraſſe, & vous voilà ſeul ici?

MINUTOLO.

Que voulez-vous? On ne peut pas être toûjours avec ce qu'on aime. Vous m'avez tant appris que trop d'aſſiduité importune quelquefois. Mes ſoins empreſſés n'ont jamais fait qu'irriter votre indifférence; & je les modére pour ne pas réüſſir auſſi mal auprès de Clarice.

ISABELLE.

Hélas! j'ai oublié juſqu'aux manieres que vous avez eües avec moi. On ne ſe ſouvient guéres de ce qui n'a pas intéreſſé.

MINUTOLO.

Je n'aipas de peine à le croire. J'ai bien oublié vos mépris, moi, quoiqu'ils m'intéreſſaſſent beaucoup.

ISABELLE.

Vous vous ſouvenez du moins qu'ils vous intéreſſoient.

MINUTOLO.

Je m'en ſouviens aſſez pour craindre ceux de Clarice.

ISABELLE.

Allez donc la rejoindre, de peur d'attirer ſes reproches. Elle ſe promene avec Octave & la compagnie; & je ne doute pas qu'il n'ait la politeſſe de la quitter, quand il vous verra.

MINUTOLO.

Il la quittera, ſans doute, pour revenir à vous : & vous me renvoyez moins à Clarice, que vous ne rappellez Octave.

ISABELLE.

Vous ſavez que je n'ai pas le cœur ſi tendre. Mes ſentimens ſont plus tranquiles; & puiſque j'épouſe Octave, nous aurons tout le tems de nous voir. Mais vous, vous n'êtes pas ſi avancé avec ma Couſine; il vous reſte encore bien des choſes à lui dire.

MINUTOLO.

Oui, Mademoiſelle, je vous l'avouë franchement, il me reſte à la convaincre de l'amour le plus tendre & le plus conſtant. Depuis que je me ſuis ſauvé de vos mépris, en m'attachant à elle, je ſuis bien certain de ne plus changer.

ISABELLE.

Je n'y compterois pas trop à sa place. Qui change une fois, peut bien ne s'en pas tenir-là.

MINUTOLO.

J'ai changé, il est vrai; mais il m'a fallu des secours dans mon inconstance. Ce n'auroit pas été assez de vos mépris; heureusement, votre Cousine, outre la gayeté de son âge, vous ressemble par bien des endroits. Le son charmant de sa voix, la vivacité de ses yeux, la noblesse de son air, tout cela m'a fait changer de passion, presque sans m'en apperçevoir. J'ai été attiré, comme vous voyez, par ce qui vous ressemble.

ISABELLE.

Et vous êtes arrêté par ce qui ne me ressemble pas.

MINUTOLO.

Je serois bien malheureux que Clarice vous ressemblât encore par la fierté.

ISABELLE.

Rejoignez-la donc, vous dis-je, pour éviter un si grand malheur.

MINUTOLO.

Il est assez grand pour me résoudre à vous quitter, quelque impolitesse qu'il y ait peut-être à vous laisser seule. *à part.* Bon Dieu! que j'ai souffert.

SCENE III.

ISABELLE, FLORINE.

ISABELLE.

AH, le perfide ! comme il me quitte !

FLORINE.

Comment, Mademoiselle ? Quel nom lui donnez-vous là ?

ISABELLE.

Je ne songeois pas que tu m'écoutois ; ce mot m'est échappé malgré moi. Tu vois avec quelle froideur il me laisse. C'en est donc fait ; il ne lui reste plus rien de ses premiers sentimens.

FLORINE.

Vous m'étonnez. Voilà le premier mot que vous m'en dites. Et depuis quand cet amour, s'il vous plaît ? Que je sache une bonne fois combien une fille peut garder son secret.

ISABELLE.

Depuis que l'infidéle m'a quittée pour ma Cousine.

FLORINE.

Franchement, vous ne pouviez pas prendre plus mal votre tems.

ISABELLE.

Jusques-là ses soins ne m'avoient point touchée ; je les recevois comme un hommage qui m'étoit dû, & sans le moindre sentiment de reconnoissance. Je m'applaudissois seulement d'être belle, & presque autant d'être insensible ; il me sembloit que cela ajoutoit encore à mes charmes. Minutolo soupiroit ; je riois : Minutolo me donnoit des fêtes ; j'en jouissois sans penser qu'il me les donnoit : Minutolo me faisoit cent protestations d'amour ; je le déconcertois par mes gayetés & mes plaisanteries : Minutolo......

FLORINE.

Minutolo !..... Voilà bien du Minutolo, Mademoiselle ! Vous vous dédommagez furieusement de n'y avoir pas pensé quand il le falloit !

ISABELLE.

Enfin, désespéré de mes mépris, je lui vis offrir à Clarice ce cœur que j'avois dédaigné. Je vis passer à une Rivale ses protestations & ses soupirs. Je me sentis humiliée : Mon dépit devint bientôt amour. J'étudiai ses démarches ; il me sembloit qu'il n'étoit pas si vif pour Clarice, qu'il l'avoit été pour moi : mais c'étoit toûjours en aimer une autre ; c'étoit toûjours l'avoir perdu. Depuis ce moment, je dévore mes chagrins & mes larmes ; &

fans fonger qu'il n'a quitté qu'une cruelle ; je le regarde comme un ingrat qui m'a trahie, & à qui je ne le pardonnerai jamais.

FLORINE.

Eh ! Mademoifelle, avec ces fentimens, comment ne l'avez-vous pas regagné ? Il vous en coûte fi peu, à vous autres Belles, pour ramener les hommes.

ISABELLE.

Tu ne me connois pas. J'ai autant de fierté que d'amour ; & j'aime mieux me laiffer confumer de mes regrets, que de les laiffer appercevoir au perfide qui m'abandonne.

FLORINE.

Vraiement, vous faites bien pis ; vous époufez Octave. Je n'y comprens rien.

ISABELLE.

Oui, j'époufe Octave ; & c'eft pour me fauver de Minutolo. Octave m'adore, mon devoir me fuffira pour répondre à fes fentimens. J'habiterai éternellement cette maifon de Campagne, où Minutolo ne viendra point ; je ne retournerai de ma vie à Naples qu'il habite ; & fi je ne l'oublie, du moins ne rougirai-je jamais à fes yeux de m'en fouvenir.

FLORINE.

En vérité, Mademoifelle, vous prenez un mauvais parti. C'eft trop rifquer que

d'épouser un homme que vous n'aimez pas, avec une passion dans le cœur. On a beau se sentir de la résolution, on est femme ; & on ne répond point de soi pour l'avenir. Regardez-vous vous-même. Vous avez été insensible ; vous êtes devenuë tendre. Vous vous croyez fiére à présent ; c'est que les momens de foiblesse ne sont pas encore venus. Et s'ils ont à venir quand vous serez engagée, que deviendrez-vous ? que deviendra Octave ? Pardonnez-moi mes frayeurs ; mais je connois mon sexe.

ISABELLE.

Tu m'offenses, Florine. Mon orguëil me répond de tout.

FLORINE.

Ne vous y fiez pas ; il promet plus qu'il ne peut. Mais le voilà ce mari que vous n'aimerez point, & qui ne vous épouse peut-être que pour votre fortune. Tâtez encore votre courage ; & sentez, en le voyant, tout le danger de votre entreprise.



SCENE IV.

ISABELLE, OCTAVE, FLORINE.

OCTAVE.

JE le vois, charmante Isabelle, le tems que vous passez ici, n'est pas un tems de plaisir pour vous. Vous êtes réveuse & solitaire; & l'hymen dont vous me flattez, vous paroît une affaire plus inquiétante qu'agréable.

ISABELLE.

Vous étonnez vous, Octave, qu'à la veille d'un engagement si sérieux, on ait l'esprit un peu occupé ?

OCTAVE.

L'esprit le seroit moins, Mademoisel-le, si le cœur l'étoit d'avantage. Ces sortes d'affaires veulent plus de penchant que de réflexion. Mais enfin puisque c'est mon sort, il faut s'en tenir à votre estime, & n'attendre que de mon amour le bonheur de vous amener à des sentimens plus doux. Qu'il me soit permis du moins d'en concevoir l'espérance.

FLORINE.

Je vous félicite, Mademoiselle. Voilà des sentimens qui promettent le meilleur mari du monde.

OCTAVE.

Que je te suis obligé, Florine, de parler pour moi ! Et jusqu'où n'iroit pas ma reconnoissance, si tu pouvois l'attendrir un peu en ma faveur ?

FLORINE.

Sans intérêt, Monsieur, je conseille à Mademoiselle de vous aimer, si elle vous épouse ; l'un ne vaut rien sans l'autre. Et je vous conseille à vous-même de ne plus songer à ce mariage, si vous ne comptez pas sur son cœur : ne l'attendez pas du devoir ; il ne fait guéres de ces présens-là. C'est une pauvre ressource que le titre de mari ; il en fait haïr bien plus qu'il n'en fait aimer.

ISABELLE.

Taisez-vous, Florine ; vous perdez le respect.

FLORINE.

Je ne perds pas la raison, du moins. Profite de mes avis qui voudra.

ISABELLE.

Taisez-vous, vous dis-je.

FLORINE.

Vive la franchise pour conseiller ! Le repect n'y entend rien.

ISABELLE.

Taisez-vous, encore une fois.

A Octave. Qu'il vous suffise, Octave, que je sçais mon devoir. Si le Ciel ne m'a pas donné un cœur bien sensible, il n'en est que plus reglé: & si je me donne à vous, vous verrez que je ne me propose pas d'autres plaisirs; car je mettrai dans mon marché de ne point sortir de cette maison. Je renonce pour jamais à Naples; & je veux passer ici toute ma vie dans un loisir innocent & tranquille.

FLORINE.

Oui; nous aimons fort la campagne.

OCTAVE.

Je vous la rendrai du moins la plus agréable qu'il me sera possible. Je fais déja de mon mieux pour vous amuser. Nous avons une fête, cette nuit. Il nous est déja venu des masques des environs: & en attendant la nuit, vous aurez une fête de Bergers, qui sera peut-être plus de votre goût.

ISABELLE.

Oui, leur simplicité me plaira plus que le tumulte.

OCTAVE.

Eh! charmante Isabelle, que n'imitez-vous aussi leur tendresse? Faut-il que je tienne de votre vertu seule ce que mon amour devroit obtenir? Car enfin on

n'a jamais aimé plus tendrement. Minitulo est célébre par les soins qu'il vous a rendus. Il s'en faut bien pourtant qu'il vous ait aimé comme moi, puisqu'il s'est lassé de vous servir. Vos mépris m'auroient désespéré; mais ils ne m'auroient jamais guéri.

ISABELLE.

Laissez-là Minutulo, de grace. Ne me rappellez point des soins qui m'ont importunée, & dont le souvenir me déplaît encore. A propos, nouvel article dans notre marché; Minutolo ne viendra point ici.

FLORINE.

Vous le haïssez donc bien, Mademoiselle ?

ISABELLE.

Non ; mais il m'ennuie. Je voudrois déja qu'il eût épousé ma Cousine.

FLORINE.

A part. Comme elle ment.

OCTAVE, *se jettant aux genoux d'Isabelle.*

Et vous-même, ma chere Isabelle, hâtez mon bonheur. Pourquoi des délais ? Vous sçavez l'état de ma fortune, & celui de mon cœur. Vous trouvez bon que je me promette le vôtre. Qu'attendez-vous encore ? Pourquoi ne me pas rendre heureux dès aujourd'hui,

SCENE V.

MINUTOLO, OCTAVE, ISABELLE, CLARICE, ZERBIN, FLORINE.

MINUTOLO.

QUe vois-je? Octave à vos genoux! Vous engagez-vous, enfin? Vous remercioit-il?

ISABELLE.

Non : mais il me pressoit vivement de conclure.

MINUTOLO, *à part.*

Ah! Je respire.

ISABELLE.

Vous êtes bien émû, ce me semble?

ZERBIN, *bas à Minutulo.*

Remettez vous.

MINUTOLO.

Oui, je le suis, Mademoiselle; & je viens me plaindre à vous de votre Cousine.

CLARICE.

Je vous conseille de vous plaindre, Monsieur. On reçoit vos soins; on vous trouve aimable, il ne s'en faut presque rien

qu'on ne vous aime même ; & parce qu'on ne veut point encore entendre parler de mariage, vous faites l'emporté. Cela vous paroît un caprice ; mais je vous soûtiens, moi, que c'est raison toute pure. Il faudroit que je fusse folle pour penser autrement.

MINUTOLO *à Isabelle.*

Vous l'entendez, Mademoiselle : avez-vous jamais rien vû de si bisarre ? On m'aime, dit-on ; & on me refuse sa main.

CLARICE.

Non pas pour toûjours.

MINUTOLO.

Bon ! à quand me remettez-vous ? Sai-je quand vous deviendrez raisonnable ? Que ne suivez-vous l'exemple d'Isabelle ? Elle ne craint point de prendre un mari.

CLARICE.

Belle comparaison, en vérité ! Ma Cousine est en âge sérieux ; il lui convient de s'arranger, à elle ; mais moi, je suis sa cadette, & de plusieurs années. A peine ai-je encore joui de moi-même. Je ne veux pas me défaire si-tôt de ma liberté ; & je veux goûter long-tems le charme des sentimens, avant que de passer plus loin.

OCTAVE.

Les sentimens sont bien foibles, Made-

moiſelle, quand on craint de s'engager.

CLARICE.

Vous avez vos raiſons pour penſer ainſi ; ma Couſine vous fait attendre : mais moi, j'ai les miennes pour penſer autrement. Déja il faudra m'avoir aimée long-tems pour me convaincre qu'on m'aimera toûjours. De plus, je veux avoir aimé long-tems moi-même, pour pouvoir me répondre de ma conſtance. Nous n'en ſommes pas-là, Minutolo, ni moi ; nos amours ne ſont que commencer.

ISABELLE.

Que Clarice eſt réjouiſſante ! Je porte grande envie à ſa gaieté.

MINUTOLO.

Eh ! Mademoiſelle, au lieu de l'applaudir, exhortez-la plutôt à faire mon bonheur. Pourquoi ſéparer notre mariage du vôtre ? Pourquoi verrai-je Octave au comble de ſes déſirs, tandis qu'on me laiſſera dévoré des miens ? Parlez-lui, de grace, Iſabelle. Vous ſçavez comme j'aime. Et qui peut mieux que vous l'aſſûrer, qu'elle ne trouvera jamais un cœur comme le mien ?

ZERBIN.

Courage, on rougit.

ISABELLE.

Je crois en effet qu'elle ne peut mieux choiſir.

choisir. Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne prenne sa résolution : mais il faut bien lui passer quelque jeunesse.

A part. Quelle violence !

CLARICE.

Sans doute, ma Cousine. Il faut bien que je lui passe, à lui, ses injustices. Quoi ! vouloir épouser d'abord. Ne pas laisser aux gens le tems de respirer ! Ne se pas contenter qu'on l'aime ! Que seroit-ce donc, Monsieur, si on vous accabloit des mépris qu'on vous a fait essuyer ? Encore ne trouverois-je pas bon qu'on m'abandonnât, je vous en avertis : mais on ne vous traite pas si mal. On vous demande seulement quelques années pour se reconnoître. Est-il rien de plus juste ?

FLORINE.

Elle est charmante.

CLARICE.

Après tout, Monsieur, il y a une saison pour les Amans, & une autre pour les Maris. Me voilà dans l'âge, où l'Amant amuse, où le mari géneroit. Je vous l'avoûrai de bonne foi, tout me plaît dans l'Amant ; s'il est commode, je ne le trouve que complaisant : s'il est jaloux, je ne le sens qu'amoureux. Tout au contraire d'un mari ; s'il étoit commode, je me croirois négligée ; s'il étoit jaloux, il me paroîtroit un tiran. Vous voyez

bien qu'il faut du tems pour s'accoûtumer à toutes ces idées-là.

MINUTOLO.

Vous me desespérez.

FLORINE.

Elle me réjouit.

MINUTOLO, *bas à Zerbin.*

On ne veut point.

ZERBIN, *bas à Minutolo.*

Patience, on ne tardera point; j'ai tout concerté.

FLORINE.

Me permettez-vous de dire un mot, Mademoille ?

ISABELLE.

Que lui vas tu dire ?

CLARICE.

Oui, Florine, dis ton sentiment : j'en ai bonne opinion.

FLORINE.

Le voici, Mademoiselle. Tant que vous aurez cette vivacité, demeurez libre; la contrainte vous porteroit malheur. Et vous, Monsieur, si vous m'en croyez, vous attendrez que cette vivacité soit ralentie : elle est agréable dans une amante; mais elle allarme dans une femme. Heureux encore qui en est quitte pour la peur.

MINUTOLO.

Tu aurois aussi bien fait de te taire.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à Octave.*

ON demande à parler au Seigneur Octave, pour une affaire importante.

OCTAVE.

Voyons ce qu'on me veut. *Il s'en va.*

LE LAQUAIS *à Clarice.*

Et vous, Mademoiselle, on vous apporte vos habits de masque.

CLARICE.

J'y cours. *à Minutolo.* Adieu, Minutolo. Je vous crois bien fâché, mais je ne vous en aime que mieux. *Elle s'en va.*

MINUTOLO *à Zerbin, bas.*

M'en voilà débarassé ; songe au reste.

ZERBIN, *bas à Minutolo.*

Tout ira bien. *Il s'en va.*



SCENE VII.

MINUTOLO, ISABELLE, FLORINE.

MINUTOLO.

EN vérité, Isabelle, vous m'avez assez mal servi auprès de Clarice. Contente de travailler à votre bonheur, vous ne prenez guéres d'intérêt à celui des autres. Il falloit combattre son caprice avec plus de vivacité ; & mes anciens sentimens pour vous méritoient bien cette générosité de votre part.

ISABELLE.

Que font-là, je vous prie, vos anciens sentimens ? J'aurois exhorté Clarice avec plus de zele, si je ne l'avois cru inutile. Pouvois-je espérer de mes raisons ce que tout votre amour ne sauroit obtenir ?

MINUTOLO.

J'aurois eu du moins la consolation de reconnoître en vous une amie.

ISABELLE.

Eh, qu'importe une amie, quand on est tout plein d'une maîtresse ?

MINUTOLO.

Un ſentiment n'exclud pas l'autre.

ISABELLE.

Je crois que votre cœur n'en eſt pas un bon exemple.

MINUTOLO.

Vous avez mauvaiſe opinion de moi.

ISABELLE.

C'eſt de peur de me tromper.

SCENE VIII.

MINUTOLO, ISABELLE, FLORINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à Minutolo.*

TEnez, Monſieur, voilà un billet qu'on m'a chargé de vous rendre. On dit que la choſe preſſe, & que vous n'avez pas de tems à perdre. *Le Laquais s'en va.*

MINUTOLO *à Iſabelle.*

Permettez-moi donc de voir ce que c'eſt.

ISABELLE.

Voyez.

MINUTOLO, *après avoir lû bas.*

O Ciel ! Que m'apprend-on ? Quelle eſt ma deſtinée ? Faut-il que je ne trouve

que des insensibles ou des perfides ? Je suis au désespoir.

ISABELLE.

Peut-on vous en demander la cause ?

MINUTOLO, *lui donnant le billet.*

Tenez ; voyez comme votre Cousine me traite.

ISABELLE *lit.*

Je vous avertis qu'à l'heure du jeu Clarice & Octave ont un rendez-vous sous ce berceau. Ils s'aiment depuis long-tems en secret ; & ils veulent prendres des mesures pour l'avenir. Sous prétexte de la fête, ils doivent ne se parler que sous le masque, de peur d'être apperçus. Voyez quel usage vous pouvez faire de cet avis. *à Minutolo.* Je vous le disois bien, un sentiment exclud l'autre. Vous n'avez vu là que la perfidie de ma Cousine ; & vous n'avez pas apperçu la trahison que l'on me fait à moi.

MINUTOLO.

Je ne m'étonne pas si la Coquette reculoit si loin les idées de mariage.

ISABELLE.

Je ne reviens pas de ma surprise. Octave me presse de me déterminer en sa faveur, & il en aime une autre ?

MINUTOLO.

Quoi ! la perfide, me laisser croire qu'elle est sensible à ma passion, tandis

que tout ſon cœur eſt à mon Rival !

ISABELLE.

Quoi ! le ſcélérat, ne ſonger à s'engager avec moi que pour me trahir.

MINUTOLO.

Votre Couſine eſt d'un étrange caractere.

ISABELLE.

Octave eſt le dernier des hommes. Etois-je encore deſtinée à cette humiliation ?

MINUTOLO.

Que veut dire cet encore, Mademoiſelle ?

ISABELLE.

Bon ! Prenez-vous garde à mes paroles ? Sçait-on ce qu'on dit dans l'état oú je ſuis ?

FLORINE.

Allons, allons, Monſieur & Mademoiſelle, il faut approfondir cette affaire. On ne ſe mocque pas de gens comme vous. Quoi ! la petite Coquette en ſavoit tant à ſon âge ! Quoi ! le fourbe épouſer d'un côté pour ſa fortune, & laiſſer ſon cœur de l'autre pour ſon plaiſir ! Non, non, cela eſt puniſſable ; &, mort de ma vie, ſi vous m'en croyez, vous en ferez un exemple éclatant.

SCENE IX.

MINUTOLO, ISABELLE, FLORINE, ZERBIN.

MINUTOLO.

AH! Zerbin, fais-tu que je viens de recevoir ce billet?

ZERBIN.

C'eſt moi qui vous l'ai fait rendre, Monſieur; j'ai appris tout ce manége de mon ami Silvio le Jardinier. Il eſt le Confident de Clarice & d Octave; c'eſt lui qui doit faire le guet dans le tems du rendez-vous; & le voilà déja qui rode autour d'ici pour épier le moment favorable.

ISABELLE.

Silvio eſt leur Confident! Appelle-le, Zerbin.

ZERBIN.

Volontiers. Eh, Silvio! *à Iſabelle.* Tâchez de le mettre dans vos intérêts. Le voici.



SCENE X.

Les Acteurs precédens, SILVIO.

ZERBIN *bas à Silvio.*

Je t'ai suffisamment instruit; joüe bien ton rôle.

ISABELLE, *à Silvio, lui donnant de l'argent.*

Tiens, mon ami, prends ma bourse, & ne me déguise rien. Clarice & Octave s'aiment?

SILVIO, *prenant la bourse.*

Morgué, Mademoiselle, vous vous entendez bien à questioner.

ISABELLE.

Répons, & sois sincére.

SILVIO.

Avec ces magniéres-là, le moyen de ne pas l'être?

ISABELLE.

Ils s'aiment donc?

SILVIO.

Oui, vraiement. Il n'y a pas de jour que les billets ne trottent. C'est moi qui suis le courrier.

ISABELLE.

Mais comment Clarice souffre-t-elle qu'Octave m'épouse, si elle l'aime ?

SILVIO.

Bon, alle dit comme ça que vous êtes riche, vous ; qu'alle ne sçauroit faire sa fortune, elle ; & qu'alle ne s'embarasse pas que vous le praniez, pourvu qu'il lui demeure.

ISABELLE.

Mais comment Clarice paroît-elle sensible à l'amour de Minutolo, si elle aime Octave ?

SILVIO.

Alle dit encore comme ça que ça dépaïse les gens ; & que c'est le moyen de tenir l'autre affaire secrette.

ISABELLE.

Et ils ont un rendez-vous tout-à-l'heure ?

SILVIO.

Oui ; & c'est moi qui fais le guet, de peur qu'on ne les surprenne. Mais palsangué votre bourse me rend furieusement babillard. Mais gardez-moi le secret ; Octave me la feroit payer bien cher.

ISABELLE.

Comment faire à présent ? Comment confondre le scélérat ?

MINUTOLO.

J'en imagine un bon moyen. Prenez la place de votre Cousine.

FLORINE.

C'est bien dit. Le masque & votre voix vous y serviront. Silvio, puisqu'il vous a tout dit, fera le guet par-dessus le marché, & si votre Cousine vient, il lui dira qu'Octave n'a pu se rendre ici. Vous prendrez le scélérat sur le fait; & je m'offre à l'assommer, moi, si vous n'en avez pas la force.

MINUTOLO, *à Silvio, lui donnant de l'argent.*

Va, mon enfant, voilà pour le guet, & pour ta sincérité.

SILVIO.

Jarnigué, c'est un bon métier de dire vrai quelquefois; on ne gagne pas plus à mentir.

ISABELLE.

Je vais me masquer; & je reviens dans le moment.

MINUTOLO.

Remarquez bien, je vous prie, dans les discours d'Octave, jusqu'où va l'infidélité de Clarice.

ISABELLE.

Vous êtes insuportable: vous ne songez qu'à Clarice.

Elle s'en va.

MINUTOLO, *à Zerbin, bas.*

Et moi, je vais me préparer à faire le perfonnage d'Octave.

SCENE XI.

ZERBIN, FLORINE.

ZERBIN.

NOus voilà feuls, Florine; ceci vaut un rendez-vous. Qu'en ferons nous?

FLORINE.

Parlons de nos Maîtres; c'eft l'ufage.

ZERBIN.

Parlons de nous plutôt: cela eft plus raifonnable. Devine, par exemple, ce que je penfe à préfent.

FLORINE.

De l'air dont tu me le demandes, il eft aifé de deviner. Tu penfes que tu me trouves affez aimable.

ZERBIN.

Que tu as de pénétration!

FLORINE.

En aurois-tu autant, toi? que me dit le cœur?

ZERBIN.

Il te dit, je crois, que tu ne me haïrois pas.

FLORINE.

Tu es bien confiant.

ZERBIN.

J'ai tant entendu parler d'amour aujourd'hui, je crois le voir par tout.

FLORINE.

J'en ai bien entendu parler auſſi ; & cela y diſpoſe.

ZERBIN.

Cela étant, Mademoiſelle Florine, je ſuis fâché que le mariage de ta Maîtreſſe ſoit en train de ſe rompre. Nous nous ſerions mariés de compagnie.

FLORINE.

On pourroit ſe paſſer d'exemple, ſi tu étois bien ſincére.

ZERBIN.

Oh ! Je ne dis que ce que je penſe ; moi, je ne ſuis pas comme mon Maître & ta Maîtreſſe qui ne me paroiſſent pas ſi francs que nous.

FLORINE.

Effectivement, j'ai remarqué dans les diſcours de ton Maître, qu'il ne dit pas tout ce qu'il penſe. Il pourroit bien aimer encore Iſabelle.

ZERBIN.

J'ai remarqué dans ceux de ta maîtreſſe des fiertés qui ſignifient plus qu'elle ne veut.

FLORINE.

Minutolo s'apperçoit-il de quelque chose ?

ZERBIN.

Je l'en ai avifé.

FLORINE.

Mais s'ils s'aimoient, Zerbin ?

ZERBIN.

Il faudroit faire en forte qu'ils s'époufaffent ; cela nous mettroit plus à l'aife. Ce feroit leur faire notre cour, que de nous marier alors.

FLORINE.

Nous marier, Zerbin ! voilà un grand mot ! Et pour un amour d'un moment, il me femble que nous allons bien vîte.

ZERBIN.

C'eft pour ne pas perdre de tems. Crois-moi, Florine, rien n'eft plus fenfé que de s'époufer dès qu'on s'aime. Il eft bon que l'amour & le mariage foient de même date. Autrement, l'un a fait fon tems quand l'autre arrive ; & cela ne vaut rien dans un ménage.

FLORINE.

Tu raifonnes fi bien qu'il n'y a pas moyen de te contredire.

ZERBIN.

Songeons donc à l'exécution.

FLORINE.

Soi. Je défie le meilleur rendez-vous

du monde d'expédier plus d'affaires que notre rencontre. Mais voici Isabelle.

SCENE XII.

ISABELLE, FLORINE, ZERBIN.

ISABELLE.

Retirez-vous, mes enfans. J'attens Octave ; il ne tardera pas.

SCENE XIII.

ISABELLE *seule.*

Je ne serois pas fâchée qu'Octave fût aussi coupable qu'on le dit. Cela me débarasseroit d'un mariage que le dépit seul m'a conseillé ; & où je ne prévois que des chagrins.

SCENE XIV.

ISABELLE, *passant pour Clarice ;* MINUTOLO *pour Octave. L'un & l'autre déguisés & masqués.*

ISABELLE.

Est-ce vous, Octave ?

MINUTOLO.

Est-ce vous, Clarice ?

ISABELLE.

Oui, c'est moi. Nous voilà en pleine liberté ; tout le monde est occupé au jeu. Ne nous démasquons pourtant pas : nous pourrions être apperçus, sans le sçavoir ; & vous sçavez combien le secret nous importe.

MINUTOLO.

Que je perds à cette contrainte, charmante Clarice ! Le plaisir d'une si chere vuë m'est toûjours nécessaire ; & dans ce moment, j'en sens presque autant le besoin, que si vous aviez été long-tems absente.

ISABELLE.

Ce sentiment me fait plaisir, Octave. Vous ne sauriez trop me rassurer dans les

circonstances où nous sommes. Car enfin, je l'avouë, je suis un peu effrayée de ce que nous allons faire. C'est moi qui vous ai exhorté à rechercher la main d'Isabelle Je voulois assurer votre fortune; & je faisois la mienne de ce sentiment. Mais quand je vous vois si près de vous engager j'ai peur de m'être trahie moi-même, & qu'il ne m'en coûte ce cœur, que je ne veux pas abandonner à ma Rivale.

MINUTOLO.

Vos allarmes m'offensent, ma chere Clarice. Et ne savez-vous pas que je n'ai plus de cœur à donner ? Ce mariage que j'ai recherché par votre ordre, n'est qu'une société d'arrangement & de raison : l'amour ne s'en mêle point. Isabelle ne me donne que sa main; je ne lui rends que la mienne; & je suis ravi de son insensibilité, puisqu'elle me laisse en droit de vous garder toute ma tendresse.

ISABELLE *à part.*

Le fourbe! Vous me le promettez Octave : mais en serez-vous le maître? ma Cousine est belle.

MINUTOLO.

Votre Cousine est belle, on le dit; mais je ne le sens point : autant lui vaudroit d'être laide. Des yeux accoutumés à s'attacher sur les vôtres ne sauroient plus rien trouver qui les touche.

ISABELLE.

Ce n'eſt peut-être là que de la galanterie.

MINUTOLO.

De bonne foi, qu'eſt-ce qu'une beauté ſans ame, comme celle de votre Couſine? Elle a toûjours été inſenſible. Son indifférence ſe répand ſur tous ſes traits; & elle la communique. On eſt auſſi glacé qu'elle en la voyant.

ISABELLE, *à part.*

Comme il me traite!

MINUTOLO.

Bon Dieu! quelle comparaiſon d'elle à vous! Votre vivacité naturelle ranime, & varie ſans ceſſe vos agrémens. Tout ce que vous penſés, tout ce que vous dites, tout ce que vous faites vous embellit; & ſurtout depuis que vous avés partagé ma tendreſſe, combien l'amour a-t'il ajoûté à vos charmes! Quels tons enchanteurs il prête à votre voix! Quelle expreſſion il met dans vos yeux! Tous vos traits me parlent. Toutes vos actions demandent votre cœur; & je crois toûjours vous le donner pour la premiere fois.

ISABELLE.

Je veux croire tout ce que vous me dites. Il me reſte pourtant beaucoup à craindre. Je vois qu'il ne manque à Iſabelle que de l'amour. Vous êtes aimable.

ne vivra pas long-temps avec vous, le sentir. Alors que deviendrai-je? s lui trouverés les mêmes charmes dont s m'applaudissés; & par leur nouveau-ı moins, ils effaceront ceux de la malreuse Clarice.

MINUTOLO.

Non, non, rassurés-vous. Ce changement n'est pas possible. Isabelle y perdroit ı amour. Le Ciel la préserve d'en sentir ur un homme qui n'aime que vous, qui ımera jamais que vous, & qui est tout êt de renoncer à ce mariage, si vous le ›ulez. Que m'importe toute la fortune ı monde, si vous n'êtes contente?

ISABELLE.

Vous n'aimez donc que Clarice?

MINUTOLO.

Non, je n'aime que la charmante personne à qui je le jure.

ISABELLE.

Vous n'aimerez jamais Isabelle?

MINUTOLO.

Je le repéte encore; je n'aimerai jamais que vous.

ISABELLE, *se démasquant.*

Monstre, pourquoi donc m'épouser avec de pareils sentimens?

MINUTOLO.

Que vois-je? C'est Isabelle!

ISABELLE.

Oui, traître. Meurs de honte, en voyant qui tu outrages. A-t'on jamais poussé la perfidie si loin ? Je ne te demandois pas de l'amour : mais m'éritois-je tes mépris ?

MINUTOLO.

Je n'ai rien à répondre. Vengez-vous d'Octave par toute votre haine.

ISABELLE.

Tu n'es digne que d'horreur O Ciel ; que tu me punis bien de ma fierté ! Un malheureux orguëil m'a fait rejetter le plus tendre des cœurs. Minutolo m'aimoit ; il étoit seul digne de moi ; je l'ai perdu par ma faute ; & j'allois tomber entre les mains du dernier des hommes.

MINUTOLO.

Quoi ! Vous regretés Minutolo.

ISABELLE.

Si je le regrette ! Eh ! ne me fais-tu pas sentir tout ce qu'il valoit ! Ah ! Cher Amant, pourquoi t'es-tu lassé sitôt de mes mépris ? Un peu plus de constance, je t'allois aimer. Mes yeux se sont ouverts enfin ; & je t'aime, quand il n'est plus tems.

MINUTOLO.

Il vous échappe des larmes ?

ISABELLE.

Je ne puis les retenir. Voilà donc où aboutit toute ma fierté !

MINUTOLO, *se démasquant.*

Ah! c'en est trop, charmante Isabelle; revoyez-le cet Amant à vos genoux, avec plus d'amour qu'il n'en eut jamais.

ISABELLE.

Ciel! que vois-je?

MINUTOLO.

Le plus fidéle, le plus passionné des hommes. Non, jamais vos mépris n'ont affoibli mon amour. J'ai feint d'aimer Clarice, dans l'espérance que le dépit pourroit me rappeller. Aujourd'hui par ce faux rendez-vous j'ai voulu vous dégoûter de mon Rival. Pardonnés-moi une feinte qui prévient vos malheurs, & qui va me rendre heureux, si j'ose en croire vos larmes.

ISABELLE.

Hélas! Minutolo, qu'allois-je faire? J'entens du bruit; la fête vient à nous. Ecartez-vous un moment, & revenez. Votre sort est en bonnes mains. J'instruirai ma mere de ma résolution. Nous partirons demain. Je me donne à vous; mais Octave mérite bien que je ne le rende pas témoin de mon choix. Pour Clarice, elle est d'âge & d'humeur à rire de l'avanture.



DIVERTISSEMENT.

On danse.

CHANSON.

AMans de Ville, croyez-vous
Aimer comme on aime au Village ?
Non. L'amour n'eſt fait que pour nous ;
Et vous n'en avez que l'image.
Notre cœur eſt dans nos diſcours
Les vôtres ne ſont que fleurettes.
Nos amourettes ſont amours ;
Vos amours ne ſont qu'amourettes.

La vanité, l'amuſement,
Forment preſque toutes vos chaînes.
Vos plus doux plaiſirs en aimant,
Ne valent pas même nos peines.
Notre cœur eſt dans nos &c.

On danse.

Vaudeville.

O vous, que la puiſſance
Place au-deſſus de nous,
Et qui nous rangés tous
Sous votre obéïſſance,
Nos amours ſont tout notre bien ;
Et nous ne vous envions rien.

Vous, Grands, qui dans l'yvreſſe
Des rangs & des honneurs,
Du haut de vos grandeurs
Plaignez notre baſſeſſe,
Nos amours, &c.

Le Ciel a fait aux hommes
Des deſtins différens :
Vous paroiſſez contens ;
Mais c'eſt nous qui le ſommes.
Nos amours, &c.

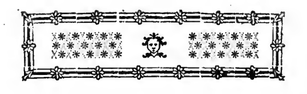
Vous, de qui la richeſſe
Flate en vain les déſirs,
Vous cherchez les plaiſirs,
Et les manquez ſans ceſſe.
Nos amours, &c.

Au Parterre.

Si nos ſoins, pour vous plaire,
N'avoient pas été vains,
Vous avez dans vos mains
Notre plus doux ſalaire.
Vos plaiſirs ſont tout notre bien :
Hors de là nous n'envions rien.

Contre-danſe.

FIN.



LE CALENDRIER
DES
VIEILLARDS.
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

PAGAMIN, SBRIGANI.

PAGAMIN.

OUI, mon cher Sbrigani, tu vois le plus fortuné des hommes.

SBRIGANI.

Quel est donc ce grand bonheur, Seigneur Pagamin ?

PAGAMIN.

Je suis aimé; & je puis faire la fortune de ce que j'aime.

SBRIGANI.

Voilà en effet deux bonnes affaires. Que vous soyez aimé, je n'en suis pas surpris; cela va tout seul: mais comment pouvez-vous faire la fortune de quelqu'un ? Vous n'avez rien; vous ne montez qu'un Vaisseau d'emprunt.

PAGAMIN.

Je viens de prendre un Vaisseau Turc. La prise est considérable, & m'enrichit à jamais. J'ai laissé le Vaisseau à l'Isle voisine; & je suis venu au plus vîte dans la Chaloupe, pour obtenir de la belle Galandi la permission de la démander à mon oncle de qui elle dépend. Elle approuve mon amour; elle est sensible à ma recherche; & le Seigneur Quinzica mon oncle, à qui je vais me déclarer, ne s'opposera pas sans doute à mon bonheur.

SBRIGANI.

Voilà bien de la nouveauté. Vous ne m'aviez rien dit de cet amour.

PAGAMIN.

Hélas! Je n'osois y songer moi-même, tant que je n'avois rien à offrir à Galandi. Je ne cherchois qu'à mourir, ou à m'enrichir pour elle: il n'y avoit pas de milieu pour moi. Heureusement j'ai rencontré ce Vaisseau Turc; je l'ai attaqué avec fureur. Le Capitaine n'a combattu qu'en homme qui défendoit ses richesses.

Ne t'étonne pas si j'ai vaincu; je combattois pour mon amour.

SBRIGANI.

En verité, Seigneur, ce n'est guéres là la langue du métier. Pour un Marin, vous traitez l'amour bien sérieusement; & vous voilà bien pressé de vous engager. Que des Citadins ennuyés s'embarrassent d'un ménage, cela est dans l'ordre; il faut bien s'amuser à quelque chose : mais qu'un Coureur de Mers, qui ne vit que de guerre & d'enlevemens, qui roule toûjours dans sa tête quelque entreprise, & qui ne connoît l'amour que par les contributions qu'il leve sur de pauvres maris, devienne lui-même un époux en régle, & s'expose aux représailles, c'est ce que je n'entens pas.

PAGAMIN.

Mes courses sont finies, te dis-je. Ma fortune est faite, je me retire; & je n'ai plus d'autre ambition que de passer ma vie auprès de ce que j'aime.

SBRIGANI.

Ma foi, vous avez beau dire. Je tremble pour l'épouse au premier bon vent.

PAGAMIN.

Laisse-là tes plaisanteries. J'ai ménagé une surprise agréable pour mon Oncle. J'ai recommandé à mes gens de prendre les habits des Turcs que j'ai fait prisonniers. Le Vaisseau va aborder tout-à-

l'heure aux pieds de cette maison ; & j'annoncerai ma bonne fortune à mon Oncle. Mais le voici, ne perdons point de tems. Ecarte-toi ; il faut lui déclarer mes intentions.

SCENE II.

QUINZICA, PAGAMIN.

PAGAMIN.

Que je vous embrasse mille fois, mon cher oncle ; j'ai à m'ouvrir à vous d'une affaire où je me flate de toute votre bonté.

QUINZICA.

On m'a dit, mon cher neveu, que vous étiés arrivé ; & je vous cherchois aussi pour vous communiquer certaine vûe qui fera sans doute de votre goût.

PAGAMIN.

Vous êtes le meilleur oncle du monde ; vous m'avez toûjours donné mille preuves d'amitié ; & j'espere que vous y allez mettre le comble.

QUINZICA.

Je vous ai toûjours connu pour un bon neveu ; & je ne saurois mieux placer ma confiance.

PAGAMIN.

Je vais vous étonner peut-être ; rien ne vous a préparé à ma démarche. J'attendois le tems favorable ; & il eſt enfin arrivé.

QUINZICA.

Vous ne vous attendez pas à l'ouverture que je vais vous faire. J'ai laiſſé meurir mon deſſein ; mais il eſt tems de vous en avertir.

PAGAMIN.

C'eſt de la belle Galandi que j'ai à vous entretenir.

QUINZICA.

Ceci eſt ſingulier : c'eſt d'elle auſſi que je vais vous parler.

PAGAMIN.

Elle dépend de vous, mon cher oncle ; & je viens vous ſupplier de me l'accorder pour épouſe.

QUINZICA.

Qu'entens-je, mon neveu! Vous l'aimez !

PAGAMIN.

On ne ſçauroit aimer davantage.

QUINZICA.

Tout de bon !

PAGAMIN.

On n'a jamais rien dit de plus ſincere.

QUINZICA.

Vous vous moquez peut-être. Elle eſt encore ſi jeune.

PAGAMIN.

Que dites-vous ! ſa beauté eſt parfaite ; ſon eſprit eſt accompli, & votre amitié pour elle ne vous permet plus de différer à la pourvoir.

QUINZICA.

Eh bien donc, Monſieur mon neveu, ſçachez que je n'ai pas attendu votre avis là-deſſus.

PAGAMIN.

Vous me charmez, mon cher oncle.

QUINZICA.

Il me paroît ſi raiſonnable de la pourvoir, que je la choiſis pour moi-même : Et c'eſt de quoi je venois vous avertir.

PAGAMIN.

Qu'entens-je ! Vous l'aimez !

QUINZICA.

On ne ſçauroit aimer davantage.

PAGAMIN.

Tout de bon ?

QUINZICA.

On n'a jamais rien dit de plus ſincere.

PAGAMIN.

Vous me rendez mes diſcours : cela ſent bien la plaiſanterie.

QUINZICA.

Non, non, vous dis-je, rien n'eſt plus ſérieux.

PAGAMIN.

Quoi de bonne foi, Seigneur Quinzi-

ca, vous voudriez épouser Galandi ?

QUINZICA.

Oui, Seigneur Pagamin. Je suis ravi de sçavoir vos petites intentions. Vous voyez les miennes ; & vous jugez bien que cela décide.

PAGAMIN.

Non, non, vous avez beau dire : je ne croirai pas que l'âge ait déja affoibli votre esprit au point de commettre une pareille extravagance.

QUINZICA.

Vous ne ménagez pas les termes, ce me semble ; mais on vous apprendra, Monsieur l'étourdi, que je suis le maître.

PAGAMIN.

Oui de vouloir ; & c'est tout. Je vous déclare, moi, que tant que je respire, Galandi ne sera pas à vous.

QUINZICA.

Je me mocque de vos menaces. Les Loix m'ont nommé l'arbitre de son sort : elle n'avoit point de parens quand je me suis chargé d'elle : je lui tiens lieu de pere depuis son enfance ; & il ne se fera pas dit que je l'aurai élevée pour un autre.

PAGAMIN.

Et moi, je me mocque de vos Loix. Je l'aime : je lui conviens mieux que vous : voilà des droits plus naturels & plus inviolables que les vôtres : je sçaurai les soûte-

nir ; & tout grand docteur que vous êtes, comptez que toute votre ſcience échouëra contre moi.

QUINZICA.

Je ne diſpute plus contre un inſenſé. Il ſuffit qu'elle ne ſçauroit ſortir de mes mains ſans mon conſentement.

PAGAMIN.

Eh bien donc ! vous y conſentirez, malgré vous, puiſqu'il le faut.

QUINZICA.

La tête vous tourne : cela ſe contredit.

PAGAMIN.

Et cela ne laiſſera pas d'être.

QUINZICA.

Nous verrons. Cependant ne mettez plus le pied dans ma maiſon. Je vous renonce pour mon neveu : vous êtes un dénaturé, dont j'ai toûjours connu le mauvais cœur.

PAGAMIN.

Et moi, je ne vous reconnois plus pour mon oncle ; vous ne l'avez jamais été : je n'ai éprouvé que vos injuſtices.

QUINZICA.

Adieu encore une fois. Je vais prendre mes meſures contre vos beaux projets. On vous apprendra le pouvoir des Loix.

PAGAMIN.

On vous apprendra les reſſources de l'amour.

SCENE III.

PAGAMIN, SBRIGANI.

SBRIGANI.

VIENS. Sbrigani. Nous as-tu entendus ?

SBRIGANI.

Oui. J'ai appris que le Seigneur Quinzica eſt tout à la fois le meilleur & le plus méchant oncle du monde.

PAGAMIN.

Viens. Son entêtement & ſon injuſtice m'inſpirent un nouveau deſſein. Mon vaiſſeau va aborder ici tout à l'heure ; & tu vas voir quel uſage j'en vais faire. Mon oncle eſt timide ; il ne t'a jamais vû. Je m'arrange là-deſſus.



SCENE IV.

GALANDI, ROSETTE.

GALANDI.

ROSETTE, c'eſt Pagamin qui ſort.

ROSETTE.

Oui c'eſt lui. Voulez-vous que je l'appelle ?

GALANDI.

Non, laiſſe-le. Il cherche apparemment le Seigneur Quinzica, pour m'obtenir de lui ; ou peut être lui a-t'il déja parlé. Que je ſuis heureuſe Roſette ! Il m'aime.

ROSETTE.

Il vous aime !

GALANDI.

Depuis qu'il me l'a déclaré & que j'eſpere d'être à lui, je ſens avec tranſport combien je l'aimois ſans le ſçavoir.

ROSETTE.

Quoi ! Mademoiſelle, un Marin ne vous épouvante pas ! Vous êtes menacée de fréquentes abſences. Ne vous accommoderiez-vous pas mieux d'un époux de terre ferme, avec qui vous ne feriez pas veuve les trois quarts du tems ?

GALANDI.

Il renonce à la mer, il me l'a dit; & quand il ne le feroit pas, que m'importeroient ses courses, pourvû que je l'y suivisse ! Je trouverois par tout ma Patrie auprès de lui. Je ne craindrois ni les combats, ni les tempêtes; ou du moins ne les craindrois-je pas pour moi.

ROSETTE.

Quelle vivacité ! Et vous dites que vous l'aimiez sans le sçavoir.

GALANDI.

Ah ! ma chere Rosette, on n'ose s'avoüer tout ce qu'on sent, quand le devoir n'en est pas d'accord.

ROSETTE.

Vous êtes bien sage & bien sçavante pour votre âge. Pour moi, je n'ai point encore révé à tout cela. J'ai honte d'être si ignorante.

GALANDI.

Console-toi. Il ne faut qu'un moment pour t'ouvrir l'esprit là-dessus.

ROSETTE.

J'apperçois le Seigneur Quinzica. C'est à vous qu'il en veut sans doute.

SCENE V.

QUINZICA, GALANDI, ROSETTE.

QUINZICA.

JE vous cherchois partout, ma chere enfant. J'ai la meilleure nouvelle du monde à vous apprendre.

GALANDI, *à Rosette.*

Tu le vois : il m'accorde Pagamin.

ROSETTE.

Il y a apparence.

QUINZICA.

Oui, ma chere fille, il est temps d'achever ce que j'ai fait pour vous. Graces aux soins que j'ai pris de votre éducation, vous voilà la plus aimable personne du monde ; mais tant de charmes ne vous ont pas été donnés pout vous seule. Rosette rit ; & vous rougissez. Vous m'entendez toutes deux. Je veux vous marier, ma chere Galandi. Q'uen dites-vous ?

GALANDI.

Je suis sure que c'est mon bien, puisque vous y songez.

QUINZICA.

Vous recevrez donc volontiers de ma main l'époux que je vous ai choisi ?

GALANDI.

Vous sçavez mieux ce qu'il me faut que moi-même.

ROSETTE.

Mieux. C'est beaucoup dire.

QUINZICA.

Livrez-vous, ma chere fille, à une joie vive, mais raisonnable : je dis raisonnable ; car le mariage est un état sérieux : c'est un engagement de prudence & de retenuë, & qui n'admet plus les vivacités ni les dispositions de la jeunesse.

ROSETTE.

Voyez ce que c'est : j'en avois toute une autre idée.

QUINZICA.

Jusqu'ici vous pouviez laisser égarer votre imagination sur tous les objets qui se présentoient ; vos goûts étoient libres ; & vous n'aviez que vous à consulter sur vos inclinations & vos répugnances : mais vous allez devenir femme ; tout change à votre égard. C'est sur un seul homme qu'il faut réunir vos désirs : il faut épouser ses goûts & ses volontés, ne vous plaire, & ne vous déplaire à rien que de son aveu : en un mot il faut vous distinguer par cette honêteté conjugale qui fait tout

à la fois le bonheur & la gloire d'une femme.

GALANDI.

Vous peignez le fond de mon ame ; mon cher tuteur. Je me ſuis déja dit tout cela.

ROSETTE.

Je ne ſçais. Tout ceci à l'air bien triſte.

QUINZICA.

Une femme ſage ne doit plus voir que ce qu'elle doit aimer. Voilà déja l'obligation d'une retraite exacte ; mais qu'un mari tendre ſçait toûjours rendre agréable.

ROSETTE.

Ma foi, Mademoiſelle, à ce ſermon ; je doute fort qu'il s'agiſſe de Pagamin.

GALANDI.

Tu me fais trembler.

QUINZICA.

Ne m'interromps pas, Roſette. Ce que je dis te regarde toi-même : je veux te marier auſſi.

ROSETTE.

Cela ne preſſe pas, Monſieur : vous ne m'en donnez pas d'envie.

QUINZICA.

Une femme ſage, vous dis-je, ne doit plus vivre que pour ſon mari : elle doit partager toutes ſes journées en occupations utiles, & qui répondent à la dignité

de son état. Jours de lectures solides qui la pénétrent de plus en plus de l'amour de ses devoirs. Jours d'un travail assidu qui pourvoie d'avance aux petits besoins de la famille qu'elle attend. Jours de conversation honnête avec des femmes vertueuses qui soient tout à la fois ses amusemens & ses modéles. Jours de promenades écartées avec son époux. Jours de parure : mais pour lui seul. Jours .....

ROSETTE.

Eh, Seigneur, quel misérable Calendrier nous faites-vous-là ! Je n'y vois point les jours de plaisir.

QUINZICA.

Comment ! N'en sont-ce pas là pour un cœur bienfait ? Ce n'est pas pourtant qu'il n'y en ait d'autres : mais c'est le secret de l'état. Il ne faut pas tout dire.

ROSETTE.

Vous êtes trop mystérieux. Cela est suspect.

à Galandi. Encore une fois renoncez à Pagamin. Ce n'est pas pour lui qu'on vous prêche ainsi.

GALANDI.

Que je serois malheureuse !

QUINZICA.

Que vous dit elle ?

ROSETTE.

Je lui dis que ce n'est pas la peine d'ê-

tre jeune & jolie, pour vivre comme vous l'entendez. Sur ce pied-là on ne ſçauroit marier les filles trop tard.

QUINZICA.

Que tu es folle!

ROSETTE.

Le Ciel me préſerve d'être ſage à votre façon!

On entend un canonade.

QUINZICA.

O Ciel! Quel bruit entens-je!

GALANDI.

Des Canons, bon Dieu!

ROSETTE.

Quel tonnerre!

QUINZICA.

C'eſt ſans doute quelque Corſaire.

GALANDI.

Qu'allons-nous devenir!

ROSETTE.

Le bruit redouble; je meurs de peur.



SCENE VI.

QUINZICA, PAGAMIN, GALANDI, ROSETTE.

PAGAMIN.

AH, mon cher oncle, nous fommes perdus ! Les Turcs defcendent aux pieds de cette maifon : ils l'inveftiffent. Tous vos gens fe cachent, au lieu de courir aux armes. Nous fommes fans reffource.

QUINZICA.

Hélas ! Que ferons-nous ?

PAGAMIN.

Que je vous plains ! que je plains Galandi !

GALANDI.

Nous allons donc tomber aux mains de ces Barbares !

ROSETTE.

Nous allons être efclaves !

PAGAMIN.

Je cours du moins vous défendre au péril de ma vie.

GALANDI.

Ah ! ne vous expofez pas inutilement.

PAGAMIN.

Mon oncle, oubliez notre querelle. Votre infortune me réconcilie avec vous. Vous vouliez Galandi, je la voulois : elle ne sera ni à vous, ni à moi ; ces maudits Turcs vont nous l'enlever : mais j'aurai au moins la consolation de me sacrifier pour retarder votre esclavage.

GALANDI.

Où courez-vous ? Vous allez vous faire tuer !

SCENE VII.

QUINZICA, GALANDI, ROSETTE.

QUINZICA.

Helas ! de quel secours nous peut-il être ! Mes gens sont des lâches qui ne le seconderont pas.

GALANDI.

Que de malheurs j'envisage !

ROSETTE.

Pourquoi aussi nous faire habiter cette maison de Campagne ? N'étions-nous pas en sûreté à Tarente ? Ces maudits soupçonneux cherchent toûjours malheur.

QUINZICA.

Eh ! qui pouvoit prévoir un accident si rare !

GALANDI.

Hélas ! nous nous plaignons ; & Pagamin combat ! Sortez donc ; allez du moins animer vos gens à le secourir.

QUINZICA.

Je n'ai pas la force de faire un pas.

SCENE VIII.

PAGAMIN *en Turc*, QUINZICA, GALANDI, ROSETTE, SBRIGANI *en Turc*.

PAGAMIN *à Sbrigani.*

Il est pris, Ali. Qu'on méne ce jeune homme dans mon Vaisseau, & qu'on ne lui fasse pas de mal : je respecte encore son courage. A quoi songeoit le téméraire de vouloir se défendre seul contre toute ma troupe ?

GALANDI.

N'est-il point blessé ?

PAGAMIN.

Non : mais il n'a pas tenu à lu. Il est bienheureux que j'aime les braves gens.

à Quinzica. Bon homme, vous êtes apparemment le maître de cette maiſon? Ne perdons point de tems : il faut m'en remettre les richeſſes; nous embarquer tous, & voguer à Conſtantinople.

QUINZICA.

Quoi, Seigneur, n'y a-t'il point de compoſition avec vous?

PAGAMIN.

Mais, que vois-je! Quelle eſt cette charmante perſonne? Reprenez vos ſens, bon homme. Qui eſt-elle?

QUINZICA.

Hélas! C'eſt ma pupille.

PAGAMIN.

Beni ſoit cent fois le Prophete qui m'a procuré cette avanture! Je n'ai jamais rien vu de ſi beau. Elle eſt ſans doute de la race des Houris.

ROSETTE.

Des Houris! Bon Dieu! Quels animaux ſont ce là?

PAGAMIN.

Ce ſont des femmes céleſtes, faites exprès pour la récompenſe des bons Muſulmans.

QUINZICA.

Un peu d'humanité, Seigneur. N'y a-t'il pas moyen de ſe racheter par une bonne rançon?

PAGAMIN.

Vous moquez-vous ? Il s'agit bien de rançon. Cela feroit bon pour une beauté commune : mais tant de charmes me donnent bien d'autres idées. Je la deftine au Grand Seigneur ; & j'en ferai pour le moins Bacha de la mer.

GALANDI.

Au Grand Seigneur !

ROSETTE.

Regardez-le bien, Mademoifelle. Je croirois prefque que c'eft Pagamin.

GALANDI.

Je le croirois auffi, s'il ne venoit pas de fortir.

QUINZICA.

Je n'ai encore ofé lever les yeux fur lui.

PAGAMIN.

Que dites-vous là ? Je ne vous confeille pas de plaindre votre malheur. La fortune qui vous attend, flateroit une Princeffe.

QUINZICA.

Quel preftige eft-ce ceci ! Je jurerois que c'eft mon neveu, s'il ne venoit pas de nous quitter.

PAGAMIN.

Confolez-vous, mes bonnes gens. Notre fortune eft faite à tous : Mademoifelle en fix mois eft Sultane favorite fans difficulté. Je donne celle-ci à mon Lieutenant.

ROSETTE.

A un Turc !

PAGAMIN.

Et vous qui avez élevé cette charmante personne, vous ferez le maître de choisir votre récompense.

QUINZICA.

Vous ne vous laisserez point fléchir ?

PAGAMIN.

C'est trop de discours. Partons. Je serois coupable de trahison, si je privois mon maître du trésor que le Ciel m'adresse pour lui. Il y a long temps que ce pauvre Sultan s'ennuie dans son serrail : j'ai pitié de son état. Toûjours des Circassiennes, des Géorgiennes, beautés uniformes : toûjours le même air de visage ; c'est pour en mourir. Trois cens personnes en font à peine une pour des yeux si accoûtumés : mais cette belle va repeupler elle seule cette solitude.

GALANDI.

Hélas ! vos loüanges m'assassinent.

PAGAMIN.

Oui, Mademoiselle, je vois déja toute votre grandeur, comme si elle étoit consommée. Nous mettons à la voile ; nous arrivons à Constantinople ; je vous présente au Sultan, sa surprise est un ravissement ; il vous conduit en triomphe au milieu de ses femmes ; elles palissent de

terreur ; leur jalousie acheve bientôt de les enlaidir ; vous brillez seule aux yeux de sa Hautesse ; il vous déclare Sultane ; vous voilà mere ; vous êtes ma Souveraine ; l'Empire & l'Empereur sont entre vos mains : de grace, donnez-lui de bons conseils ; & songez bien au milieu de votre gloire que j'en ai été le Ministre, & que je vous l'ai présagée.

QUINZICA.

Tenez, toute cette fortune est incertaine & éloignée ; & la rançon que je vous offre est sûre & présente.

PAGAMIN.

Paroles perdues, vous dis-je ; il faut songer à partir.

GALANDI.

Il a bien l'air de Pagamin. Je ne sçais qu'en croire.

ROSETTE.

Je m'y perds aussi.

PAGAMIN.

Qu'est-ce ! Vous me considérez tous bien attentivement.

QUINZICA.

Je vous avouë, Seigneur, que je suis frappé....

PAGAMIN.

De quo ?

QUINZICA.

Il me fait trembler, tout mon neveu que je le soupçonne.

SCENE IX.

PAGAMIN, SBRIGANI *en Turcs*, QUINZICA, GALANDI, ROSETTE.

PAGAMIN.

QU'y a-t'il, Ali ? De quoi ris-tu ?

SBRIGANI.

Je ris, Seigneur Achmet, de la singularité de l'aventure. Ce jeune homme que vous avez envoyé à votre vaisseau, y cause la surprise du monde la plus plaisante : ils le trouvent tous si semblable à vous qu'ils jureroient que c'est votre frere, & que c'est l'envie de le retrouver ici qui vous a attiré sur ces côtes.

PAGAMIN.

Ah ! Voilà donc pourquoi vous me regardiez tous avec tant d'attention : je n'y comprenois rien. Mais toi, Ali, que me viens-tu conter ? la ressemblance est-elle si grande ?

SBRIGANI

SBRIGANI.

Si grande, Seigneur Achmet, qu'actuellement je vous prens pour-lui-même, à votre moustache près.

PAGAMIN.

Les jeux de la nature sont merveilleux. N'est-ce pas que mon pere a rodé autrefois sur cette côte ?

à Quinzica. Votre femme habitoit-elle cette maison de campagne?

QUINZICA.

Vous vous moquez, Seigneur; il n'est que mon neveu.

PAGAMIN.

Votre fils ou votre neveu, il pourroit bien être mon frere: je le croirois volontiers à son courage. Je l'emmene à Constantinople : mon pere m'éclaircira peut-être sur cette avanture.

à Sbrigani. Toi, va le chercher: qu'il vienne : je suis impatient de le voir.

SBRIGANI.

J'y vais, Seigneur : mais permettez-moi de vous féliciter de votre prise. Comment ! Voilà la personne la plus admirable qu'on ait jamais vûe ! Et cette autre a encore son mérite: je voudrois bien qu'elle tombât dans mon lot.

PAGAMIN.

Je te la destine, pourvû que tu ne lui déplaises pas.

à Rosette. Qu'en dis-tu, mon enfant?

ROSETTE.

Pour quoi est-il Turc ?

PAGAMIN.

Il faudra bien lui pardonner son pays. *à Sbrigani.* Va, fais-le venir tout à l'heure.

SBRIGANI.

J'y cours.

SCENE X.

PAGAMIN, QUINZICA, GALANDI, ROSETTE.

PAGAMIN.

Tout de bon, vieillard, trouvez-vous tant de rapport entre nous ?

QUINZICA.

En vérité c'est la même chose. Je crois pourtant que vous avez les yeux plus grands.

ROSETTE.

Et moi je trouve que Pagamin n'a pas le front si élevé.

GALANDI.

Pour moi, je n'y sens aucune différence.

ROSETTE.

L'amour s'y connoît le mieux apparemment.

PAGAMIN.

Par Mahomet, vous m'intéreſſez à ce jeune homme : je ſuis ravi de le mener à Conſtantinople : il y profitera de votre élévation : ſa valeur doit le mener loin.

GALANDI.

Hélas ! Vous ne parlez que de nous enlever !

PAGAMIN.

Je n'ai point d'autre affaire : mais il ne paroît point. Voyons donc nous-mêmes ce qui l'arrête.

SCENE XI.

QUINZICA, GALANDI, ROSETTE.

QUINZICA.

J'Ai de violens ſoupçons : mais je tremble. Qu'on eſt ſot, quand on eſt timide ! Je meurs d'envie de les voir enſemble ! cette reſſemblance eſt incroyable.

GALANDI.

Eh ! que nous importe leur reſſemblan-

ce? A quoi nous amusons-nous? Nous n'imaginons point de ressource.

QUINZICA.

La plus forte rançon ne me coûteroit rien pour vous, ma chere enfant : mais ce malheureux Corsaire est infléxible.

GALANDI.

Je vais donc gémir dans une captivité éternelle ! Encore est-ce le moindre de mes maux? Je n'ose penser au reste.

ROSETTE.

Ah! ma chere maîtresse, que nous sommes malheureuses!

SCENE XII.

PAGAMIN, QUINZICA, GALANDI, ROSETTE.

PAGAMIN.

O Ciel ! Mon oncle, que viens-je d'apprendre du Corsaire.

QUINZICA.

Ne vient-il pas avec vous?

PAGAMIN.

Il s'arrête à donner des ordres à son monde, pour assûrer notre enlevement : il

dit qu'il veut abſolument nous emmener à Conſtantinople.

QUINZICA.

Il n'eſt que trop vrai, mon neveu : il ne veut entendre à aucune rançon : la beauté de Galandi l'a ſurpris : il veut la préſenter au grand Seigneur ; & il n'y a point de dignités qu'il n'en eſpere pour récompenſe.

PAGAMIN.

Il veut, dites-vous, la préſenter au grand Seigneur !

QUINZICA.

Il y eſt réſolu.

PAGAMIN.

Et lui avez-vous dit que Galandi étoit fille ?

QUINZICA.

Non.

PAGAMIN.

J'y vois donc du remede.

GALANDI.

Vous y voyez du remede !

PAGAMIN.

Oui, belle Galandi, vous n'avez qu'à vous y prêter.

GALANDI *à Roſette.*

Ses regards me raſſûrent. Roſette, Pagamin eſt Achmet.

QUINZICA.

Expliquez-vous donc, mon neveu.

PAGAMIN.

Faites attention, mon oncle, qu'il n'entre que des filles dans le Sérail, & filles jusqu'au scrupule : la plus grande beauté n'excepte point de la régle. Il faut dire au Corsaire que Galandi est femme : elle devient par-là une esclave ordinaire ; & nous en serons quittes pour une rançon raisonnable.

QUINZICA.

C'est bien dit : je ne m'en avisois pas.

PAGAMIN.

Je vais donc lui déclarer qu'elle est ma femme.

QUINZICA.

Attendez, attendez. Pourquoi ne lui pas dire qu'elle est la mienne ?

ROSETTE.

Vous moquez-vous ! Ils la croiroient encore fille.

PAGAMIN.

Oui, mon oncle, il faut donner de l'apparence aux choses. Je vais lui protester que je suis son epoux. Eh que ne le suis-je en effet, belle Galandi ! Pourquoi mon oncle n'y a-t'il point déja consenti ! Que ne ferois-je pas pour vous plaire ! Je ne voudrois de vie que pour vous la sacrifier ; de fortune que pous vos plaisirs ; d'attention que pour prévenir vos goûts ; & je ne compterois parmi mes jours que ceux où vous seriez heureuse.

ROSETTE.

Voici un calendrier bien différent de l'autre.

QUINZICA.

A quoi bon tous ces transports ?

PAGAMIN.

C'est trop perdre de tems. Je cours l'assûrer que vous êtes ma femme.

QUINZICA.

Et moi je lui soutiendrai qu'elle est la mienne.

PAGAMIN.

Il faut donc vous prévenir. Galandi désavouera qui elle voudra.

SCENE XIII.

QUINZICA, GALANDI, ROSETTE.

QUINZICA.

Quoi ! Vous balancez à vous dire ma femme ! Ah ! je vois trop la répugnance que vous auriez à le devenir ! Est-il possible que vous ayez oublié à ce point les obligations que vous m'avez ?

GALANDI.

Vous m'avez toûjours tenu lieu de

pere ; & vous pouvez attendre de moi tous les ſentimens d'une fille : mais je n'en ſuis que plus éloignée de vous regarder comme un mari : l'un ne prépare point à l'autre.

QUINZICA.

Achevez, cruelle : dites, pour comble d'ingratitude, que vous me préférez Pagamin.

GALANDI.

Je vous l'avouë ſans rougir. Nous avons été élevés enſemble ; & je me ſuis accoûtumée à penſer que vous pourriez un jour nous unir.

ROSETTE.

Eh, Seigneur, rendez-vous juſtice ! Etes-vous fait pour une jeune fille ? Vous nous avez régalées tantôt d'un régime de mariage qui fait pitié : Pagamin en donne une idée toute charmante. Nous nous rangeons du côté des plaiſirs. Y a-t'il rien de plus naturel ?



SCENE XIV.

PAGAMIN *en Corsaire*; QUINZICA, GALANDI, ROSETTE.

PAGAMIN.

JE ne me sens pas de colere. Votre neveu est un imposteur qui ne cherche qu'à déconcerter mes projets. Je l'ai fait charger de chaînes, & je le punirai sévérement.

à Galandi. Il ose me dire que vous êtes sa femme. S'il étoit vrai, plus de Sultan pour vous, plus de dignité pour moi.

GALANDI.

Il ne vous ment pas, Seigneur. Nous nous sommes engagés notre foi ; & je me résoudrois plutôt à mille morts, que de m'en séparer.

QUINZICA.

Elle vous impose, Seigneur : c'est moi qui suis son époux.

PAGAMIN.

Bon ! En serois-je plus avancé ! Mari pour mari, que m'importe qui le soit ?

GALANDI.

Je ne vous trompe pas, vous dis-je ; & c'eſt Pagamin qui vous payera ma rançon.

PAGAMIN.

Que me conte donc ce rêveur ?

GALANDI.

Il s'eſt mis dans la tête que nous ne pouvions nous marier ſans ſon conſentement : il s'obſtine à nous le refuſer ; mais nous n'en ſommes pas moins l'un à l'autre. Croyez-en mes ſoupirs & mes larmes.

PAGAMIN.

Vous m'attendriſſez, tout Corſaire que je ſuis. Mais ce viſionnaire ne m'aura pas menti impunément. Ali, qu'on le mette tout à l'heure à fond de cale, en attendant que je le mette à la porte de mon ſerrail.

ALI.

L'âge lui mérite bien ce poſte. On pourroit lui faire grace du reſte. Marchons mon ami.

QUINZICA.

Ah ! miſéricorde !

ALI.

Marchons.

QUINZICA.

Attendez. Je conviendrai plûtôt de tout ce qu'on voudra.

PAGAMIN.

Il n'eſt plus tems.

GALANDI.

Pardonnez-lui, je vous en conjure.

PAGAMIN.

Impoſer à un Muſulman !

GALANDI.

Un peu de clémence.

PAGAMIN.

Qu'il répare donc ſon menſonge, pour l'honneur du Prophéte outragé en ma perſonne. Ça, que voulez-vous ? Ordonnez ; & qu'il l'exécute.

GALANDI.

Qu'il ſigne que Pagamin eſt mon époux, & qu'il y conſente, puiſque c'eſt ſa chimére.

PAGAMIN.

Tu entens, Ali. Conduis-le dans ce cabinet. Qu'il obéiſſe ; ou ſur le champ à fond de cale.

ALI.

Marchons.

QUINZICA.

Perfide.



SCENE XV.

GALANDI, PAGAMIN, ROSETTE.

PAGAMIN.

EH bien, belle Galandi !

GALANDI.

Eh bien, cher Pagamin !

PAGAMIN.

De quel nom m'appellez-vous ? Ne craignez-vous pas de vous méprendre ?

GALANDI.

Vos regards & mon cœur m'ont tout dit. La frayeur aveugloit votre oncle, & l'amour m'a éclairée.

PAGAMIN.

Quel bonheur qu'il nous ait inspirés l'un & l'autre ! Nous allons voir le consentement de mon oncle. Je vous offre les richesses que j'ai conquises ; & je suis trop heureux que vous vouliez bien être le prix de mon adresse & de mon courage.

GALANDI.

Réussissez, Pagamin ; & je n'aurai plus à souhaiter que votre constance.

PAGAMIN.

Ah ! J'aime mieux que vous : je ne doute pas de la vôtre.

ROSETTE.

Ma foi, j'avois grand besoin que cet éclaircissement me mît à mon aise. Vous avez pensé me faire mourir de peur.

SCENE XVI.

PAGAMIN, SBRIGANI, QUINZICA, GALANDI, ROSETTE.

SBRIGANI.

Tenez, Seigneur, il a mieux aimé dire la vérité que d'aller garder votre serrail. Voilà l'aveu & le consentement que vous demandez.

PAGAMIN, *donnant la main à Galandi*

C'est donc de votre aveu que je vais recevoir la foi de Galandi. Je vous le disois bien, que vous y consentiriez malgré vous.

QUINZICA.

Qu'entens-je ! C'est donc Pagamin !

PAGAMIN.

Consolez-vous, mon oncle ; vous ne payerez point de rançon.

QUINZICA.

Je me console, puisque je ne perds qu'une ingrate.

GALANDI.

Cette ingrate donneroit encore sa vie pour vous : mais l'amour & la reconnoissance n'ont rien de commun.

PAGAMIN.

A présent, Rosette, tu recevras bien Ali de ma main. Il n'est plus Turc.

ROSETTE.

Qu'il le mérite ! Nous verrons. Je veux sçavoir ce que c'est qu'un amant, avant de prendre un mari.

SBRIGANI.

Tu es fille d'ordre. Il faudra prendre patience.

PAGAMIN.

Fais entrer nos Matelots. Il faut que tout prenne part à ma joie.



ENTRE'E DE MATELOTTES.

UNE MATELOTTE.

Embarquons-nous tous pour Cithére.
Dans la belle saison, c'est un voyage à faire.
Qui ne l'a point fait, n'a rien vû.

LE CHOEUR.

Laissons donc voguer la Galere.

LA MATELOTTE.

C'est vainement qu'on le différe :
Puisqu'il y faut passer, le sage en cette affaire,
Fait de nécessité, vertu.

LE CHOEUR.

Laissons donc voguer la Galere.

LA MATELOTTE.

Ne craignons écueil, ni Corsaire.
On avance toûjours, malgré le vent contraire;
Et l'amour à tout a pourvu.

LE CHOEUR.

Laissons donc voguer la Galere.

LA MATELOTTE.

La route a toûjours de quoi plaire.
Quand le voyage est fait, qui ne peut le refaire;
Peut dire qu'il a trop vêcu.

LE CHOEUR.

Laissons donc voguer la Galere.

On amene un Matelot & une Matelotte piqués de la Tarentule, & on les guérit en les faisant danser.

CHANSON.

Depuis qu'Hylas voit Angélique;
On ne sait plus quelle mouche le pique:
Le pauvre amant en perd l'esprit.
Qu'il tâte un peu de mariage;
Qu'il danse à sa nôce; & je gage
Que cette danse le guérit.

Cette fillette dissimule;
Et Cupidon, mieux que la Tarentule;
La pique jusqu'au fond du cœur:
Il n'est pour cette infortunée,
Que la danse de l'himenée
Qui puisse guérir sa langueur.

Maris piqués de jalousie,
Qui ne rêvez dans votre frénésie
Que femme prête à vous trahir:
Pour chasser votre inquiétude,
Dansez jusqu'à la lassitude;
Le reméde est de s'étourdir.

Danse.

CHANSON.

Jeunes cœurs, prenez garde à vous.
Je crains pour tous :
L'amour vous guéte.
Il ne connoît point de traité,
Il lui faut votre liberté,
Point de rançon qui vous rachete.

Telle beauté qui craint le moins,
Malgré ses soins,
Se trouve prise.
L'amour, ce Corsaire fripon ;
Changeant toûjours de pavillon,
Pour vous surprendre se déguise.

Mais rendez-vous sans résister.
Pourquoi tenter
De se défendre ?
Pour vous soumettre à son désir,
Il vous somme par le plaisir :
Le bon parti, c'est de se rendre.

Un cœur peut-il être content,
En évitant
Son esclavage ?
Hors de ses fers il n'est qu'ennui
Le calme est orage sans lui :
On rit avec lui dans l'orage.

Fuyez, grondeurs ; fuyez, jaloux ;
Il n'a pour vous

Que des miferes.
Si vous ne vous en fauvez pas,
Il va vous traiter en forçats;
Vous ramerez fur fes Galeres.
Daignez être nos défenfeurs,
Si les Cenfeurs
Nous font la guerre;
Nous allons les défefpérer,
S'il nous eft permis d'arborer
L'heureux pavillon du Parterre.

FIN.

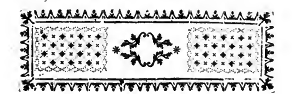


L'AMANTE
DIFFICILE.
EN PROSE ET EN VERS.

ACTEURS.

LELIO, Amant de Silvia,
SILVIA, Amante de Lelio.
CHRISANTE, pere de Silvia.
MARIO, Amant d'Isabelle.
ISABELLE, Amante de Mario.
ARLEQUIN, Valet de Lelio.
TRIVELIN, Valet de Mario.
VIOLETTE, Suivante de Silvia.
MUSICIEN.
UN CHANTEUR.
DANSEUR.

La Scene est à



L'AMANTE DIFFICILE.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

TU as donc rendu ma lettre à Violette ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur : à telles enseignes que je lui ai donné un bouquet pour sa fête.

LELIO.

Et elle t'a promis de la rendre à Silvia.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur : à telles enſeignes que je l'ai priée de ſe parer toute la journée de mon bouquet.

LELIO.

Et tu lui as recommandé de m'obtenir une réponſe de ſa maîtreſſe ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur ; & je lui ai bien recommandé de ne plus revoir Trivelin.

LELIO.

Eh ! faquin, qu'ont affaire Violette & Trivelin dans tout ce que je te dis ? Tu ne me parles que d'elle & de ton amour.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, Monſieur, que je vous reſſemble terriblement. J'aime cette Violette comme un fou.

LELIO.

Eh, mon pauvre garçon, de quoi t'aviſes-tu d'avoir de l'amour ? Entens-tu rien à toutes ces délicateſſes-là ?

ARLEQUIN.

Vraiment, Monſieur, depuis deux ans que je vous ſers, j'ai eu tout le tems d'apprendre cela par cœur. En un mot, j'ai gagné votre mal. Que me manque-t'il donc pour aimer ? Je vous imite ſi bien !

Vous vous plaignez toûjours : je suis votre écho. Vous soupirez toute la nuit : je soupire dès que je me réveille. A force de songer à Silvia, vous ne mangez ni ne buvez : moi à force de penser à Violette, je me crêve, parce que je ne sais ce que je fais. Vous maigrissez tous les jours : ce que je mange ne me profite pas la moitié de ce qu'il devroit. Sans ce maudit appétit, que je ne saurois perdre comme vous, je crois que je deviendrois à rien.

LELIO.

Tais-toi, tu m'ennuies. Frappe à cette porte ; & demande la réponse à ma lettre.

ARLEQUIN.

On ouvre, Monsieur ; & voilà Violette elle-même.

LELIO.

Que va-t'elle m'annoncer ?

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, VIOLETTE.

VIOLETTE.

TEnez, Monsieur. Ma maîtresse vous a apperçu de sa chambre ; & voilà la let-

tre qu'elle m'a chargée de vous rendre.

LELIO.

Elle t'a chargée de me rendre cette lettre!

VIOLLETTE.

Oui, Monsieur.

LELIO.

Ah, je suis le plus heureux des hommes! Tiens, mon enfant. Il est juste que tu te ressentes de mon bonheur.

VIOLETTE, *prenant l'argent.*

Je souhaiterois qu'il fût plus grand.

LELIO.

Voyons. Je vais mourir de joie au premier mot de bonté que je vais lire. *Il lit.* Ciel! qu'est-ce ceci! Tu t'es trompée, Violette. C'est ma lettre que tu me rapportes!

VIOLETTE.

Il est vrai, Monsieur. Je vous souhaiterois plus heureux. Mais je n'ai pû tirer autre chose de Silvia.

ARLEQUIN.

Rens donc l'argent.

VIOLETTE.

Bon! C'est pour la bonne volonté.

LELIO.

La voilà donc, cette lettre rebutée! Elle est encore trempée de mes larmes! Ciel quels sentimens je perds pour une ingrate! *Après avoir un peu lû.* Hélas! je n'exprime

encore

encore que la moindre partie de ce que je ſens. *Il déchire la lettre.* Va, malheureuſe lertte, tu m'as trompé ! Tu me flatois de toucher une ingrate ; & tu n'as ſervi qu'à faire éclater ſon ingratitude ! Va, n'aigris plus mon déſeſpoir. Ah, Silvia, Silvia, que ne puis-je arracher auſſi facilement de mon cœur des ſentimens qui vous irritent ! Mais pourquoi vous irritent-ils ? Parlez, cruelle. N'êtes-vous plus maîtreſſe de votre cœur ? Quelque heureux Rival... Ah ! ſi je le croyois, ſi je le découvrois, il me payeroit bientôt ſon bonheur de tout ſon ſang. Oui, je lui arracherois la vie. Vous ſeriez malheureuſe ! affreuſe idée ! Pardon à votre tour. Vons ſeriez malheureuſe Silvia. Je ſuis un furieux digne de votre haine. Pardon. Je ne me connois plus. *Il céde à ſon abatement & s'appuie ſur une couliſſe.*

ARLEQUIN.

N'as-tu pas grand pitié de l'état ou tu as mis mon maître ?

VIOLETTE.

Je le plains beaucoup.

ARLEQUIN.

Mais qu'apperçois-je moi-même ! Ce n'eſt point là le bouquet que je t'ai donné.

VIOLETTE.

Non vraiment ce ne l'eſt pas. Plaiſant bouquet que le tien ! Ce n'étoit que des

fleurs à mourir de rire. C'eſt le bouquet de Trivelin, qui s'entend mieux que toi en galanterie.

ARLEQUIN.

Comment, ſcélérate ! C'eſt le bouquet de Trivelin ! & penſes-tu que je le ſouffre ? Oh oh, nous allons voir beau jeu.

VIOLETTE.

Et que feras-tu ?

ARLEQUIN.

Ce que je ferai ! Tien. *Il arrache le bouquet.* Le voilà donc ce bouquet préféré ! Voilà donc le cas qu'on a fait du mien ! Il étoit tout trempé de mes ſueurs. Ciel ! que de pas je perds pour une ingrate ! Non je ne ſens que la moindre partie de ce que j'exprime. *Il met en pièces le bouquet.* Va, malheureux bouquet, tu m'as trompé ! Tu me flatois d'endurcir l'inhumaine : mais tu n'as ſervi qu'à faire éclater l'ingratitude de l'ingrate ! Ah, Violette, Violette que ne puis-je arracher auſſi facilement de mon cœur des ſentimens qui m'irritent ou qui s'irritent ! Parle, ſcélérae. Quelque heureux Rival .... Ah, ſi je le croyois, ſi je découvrois Trivelin, il me payeroit bientôt ſon bonheur de tout mon ſang ! Je crois que tu ris Félonne.

VIOLETTE.

Eh vraiment oui, je ris. Qui ne riroit pas de ton galimatias ! Qu'entens-je ? *Il*

pleure. Eh de quoi pleures - tu, toi?

ARLEQUIN.

Je pleure de ce que je ne ſçais pas comment on répond à cela. Je m'en vais le demander à mon maître.

LELIO, *revenant de ſon abatement.*

C'en eſt fait, Violette. Mon trouble ſe diſſipe ; & j'ai pris mon parti. Dis à ta maîtreſſe que je ne puis me venger d'elle qu'en l'aimant plus que jamais ; que ſes mépris, que ſes rigueurs ne triompheront jamais de mon amour ; & quoiqu'elle puiſſe faire, j'entreprens de vaincre ſon inſenſibilité par ma conſtance.

ARLEQUIN.

C'en eſt fait, Violette. Je ne ſuis plus en colere. Dis à Violette ; oui, dis-lui bien, que mon amour ſe mocque d'elle & de tous les Trivelins du monde ; que je ne puis l'aimer mieux qu'en m'en vengeant plus que jamais, & quoiqu'elle faſſe, que ſon inſenſibilité aura affaire à ma conſtance.



SCENE III.

CHRISANTE, SILVIA, VIOLETTE.

CHRISANTE.

QUoi, ma fille, m'échapperas-tu toûjours, dès que je te veux parler de mariage ? D'où te vient donc cet éloignement pour ce qui fait l'impatience de toutes les autres ?

SILVIA.

De l'amour de la liberté, mon pere. Je ne dépens jusques ici que de vous. Vous ne me faites sentir que douceur & que complaisance. Pourquoi passerois-je sous un empire où l'on voit tant de malheureuses & d'esclaves.

CHRISANTE.

Tu ne serois ni malheureuse, ni esclave avec Lelio. C'est l'homme du monde qui t'aime le plus, & le plus digne que tu l'aimes. Par où peux-tu donc le rebuter ?

SILVIA.

Il est aimable. Soit: mais ce seroit toûjours un mari. Qu'attendre de bon de ces Messieurs-là. S'ils nous aiment, que d'im-

portunités ! Si nous les aimons, que d'inquiétudes ! Si l'on ne s'aime point, quelle désolation !

VIOLETTE.

Bon, Mademoiselle. Il n'y a que façon d'envisager les choses. S'ils nous aiment, nous sommes les maîtresses. Si nous les aimons, nous sommes trop heureuses de les avoir. Si l'on ne s'aime point, pleine liberté de part & d'autre. Il n'y a rien de désagréable à tout cela.

CHRISANTE.

Elle a raison, ma fille.

SILVIA.

Elle a tort, mon pere ; & puisqu'enfin je suis heureuse & tranquille comme je suis, que chercherois-je de mieux dans le mariage ?

VIOLETTE.

En vérité, Mademoiselle, sur cette matiere-là nous sommes de franches ignorantes ; & nous n'avons idée ni du pis ni du mieux.

CHRISANTE.

En effet, je t'admire. Tu es la plus curieuse personne du monde : tu ne cesses de lire du matin au soir : tu me ruines en livres. Le mariage te regarde de bien plus près, & mériteroit mieux ta curiosité.

VIOLETTE.

Oui vraiment, nous ſommes en âge de nous inſtruire.

SILVIA.

Eh, mon pere, c'eſt juſtement cette envie de ſçavoir qui me fait craindre le mariage. Eſt-ce que ces Meſſieurs les maris trouvent bon que nous ſongions à nous orner l'eſprit? Ils veulent que nous nous en tenions à leur plaire, ſous peine de ridicule, ſi nous en voulons ſçavoir davantage; & leur vanité pourroit bien avoir raiſon. Peut-être irions-nous plus loin qu'eux, s'ils nous laiſſoient faire. C'eſt de peur d'être humiliés qu'ils nous aviliſſent. Ils nous condamnent à l'ignorance, pour conſerver leur aſcendant ſur nous; & comme s'ils ſentoient leur foible, il leur ſemble qu'on cherche à les mépriſer, dès qu'on ſonge à s'éclaircir

CHRISTANTE.

Mais, ma fille, tout ce beau raiſonnement à part, car il me paſſe, comptes-tu pour rien, ſi mon intérêt te touche, de me donner une poſtérité qui ſeroit la joie de ma vieilleſſe.

SILVIA.

Laiſſons les raiſonnemens, mon pere. Vous m'avez promis de ne me point contraindre; & je vous conjure de me tenir parole.

CHRISANTE.

Je te le promets encore. Songe ſeulement que Lelio eſt aimable, qu'il t'aime, & que je te le recommande.

SCENE IV.

SILVIA, VIOLETTE.

VIOLETTE.

ENtre nous, Mademoiſelle, je vous le recommande auſſi. Ce pauvre Lelio me fait grand pitié. Il réſiſte depuis longtems à tous vos mépris. Que de larmes qui ne vous ont ſeulement pas coûté un ſoupir! J'en ſuis pénétrée, moi, comme ſi c'étoit ſur mon compte.

SILVIA.

Tu me crois donc bien cruelle?

VIOLETTE.

Plus qu'un Turc, Mademoiſelle.

SILVIA.

Et ſi je te diſois que je ſuis la perſonne du monde la plus ſenſible.

VIOLETTE.

Je n'en croirois rien.

SILVIA.

Rien n'eſt pourtant plus vrai. J'aime

Lelio, & peut-être plus ardemment que je n'en suis aimée.

VIOLETTE.

Vous me comptez des fables. Vous l'aimez, & vous ne le voulez pas voir. Votre pere vous le propose, & vous le refusez. Expliquez-moi donc cette énigme-là.

SILVIA.

C'est que je suis encore plus délicate que sensible.

VIOLETTE.

Oh voici du grand!

SILVIA.

Du romanesque, si tu le veux : je sens combien cette délicatesse est bisarre : mais enfin cette délicatesse me tiranise. Il faut que je me contente. Je veux aimer toute ma vie ; & je veux trouver la même sûreté dans mon amant. Le monde est plein de passions vives qui n'en finissent que plutôt. Le malheur est que sur ces amours passagers, on prend des engagemens inviolables ; & bientôt de courts plaisirs font place à de longs chagrins.

VIOLETTE.

Que concluez-vous de là ?

SILVIA.

Qu'avant que d'écouter assez mon amour pour l'avouer à Lelio, je veux l'éprouver de tant de façons, que je ne puisse plus douter de sa constance. S'il se

dément, je le pleurerai avec la consolation de lui avoir caché ma foiblesse. S'il demeure le même après tout ce que je veux tenter, je l'épouse sans crainte; & ma tendresse saura bien le payer de toutes ses larmes.

VIOLETTE.

Voilà un beau projet.

SILVIA.

Passons à l'exécution. Frappe à la porte d'Isabelle. J'ai une priere à lui faire.

VIOLETTE.

La voilà tout à propos qui rentroit chez elle.

SCÈNE V.

SILVIA, VIOLETTE ISABELLE.

SILVIA.

ECoutez-moi, ma chere Isabelle. Songez bien que nous nous aimons dès l'enfance, & que j'ai droit d'attendre tout d'une si bonne amie. Vous savez que j'aime Lelio; je ne l'ai encore confié qu'à vous.

ISABELLE.

Eh bien, vous plaignez-vous de ma discrétion ?

SILVIA.

Non. Je m'en louë, & j'y compte : mais aujourd'hui j'exige encore plus de votre amitié.

ISABELLE.

Cela sera-t'il plus difficile qu'un secret à garder ?

SILVIA.

Ne plaisantez pas. Ceci est fort sérieux, & vous sera bien aisé.

ISABELLE.

Voyons donc.

SILVIA.

Je ne connois pas de fille plus aimable que vous. Vous joignez à toutes les graces naturelles un art presqu'aussi naturel pour les faire valoir. Je ne crois pas qu'un cœur que vous entreprendriez de réduire pût vous résister longtems.

ISABELLE.

Est-ce pour entendre mes louanges que vous m'arrêtez ? Cela est bien aisé comme vous le disiez.

SILVIA.

Non. C'est pour vous prier de vouloir bien devenir ma Rivale.

ISABELLE.

Que dites-vous là ?

SILVIA.

Oui, d'employer toutes vos graces, de faire tous vos efforts pour vous faire aimer de Lelio.

ISABELLE.

Vous voulez rire.

SILVIA.

Non. Je parle très-sérieusement

ISABELLE.

Oh ! je rirai donc moi d'une proposition si plaisante. Vous sçavez que j'aime Mario. Que voudriez-vous que je fisse de Lelio, si j'allois lui plaire ?

SILVIA.

Ce que vous voudrez. Ce seroit toûjours une conquête de plus ; & le nombre des conquêtes ne vous déplaît pas.

ISABELLE.

Vous avez raison : je suis un peu coquête : mais sçavez-vous bien ce que vous risqueriez ? Je ne me pique pas d'être aussi belle que vous : mais j'aurai le charme de la nouveauté; & pour peu que j'y joignisse de dessein, franchement je ne vous répondrois pas de Lelio.

SILVIA.

Vous n'y en sçauriez trop mettre; & je jugerai par-là de votre amitié.

ISABELLE.

Non. Je n'en ferai rien.

SILVIA.

Quoi! vous me refuseriez!

ISABELLE.

Oui vraiment; cela n'eſt pas juſte. J'ai ma petite gloire à ménager. On ne triomphe pas d'un cœur que vous avez touché; & ſi j'avois vos mêmes délicateſſes, ſur mon amant, ce ne feroit pas vous que je choiſirois pour m'éclaircir.

SILVIA.

Moins de complimens, je vous en conjure, & plus de complaiſance.

ISABELLE.

Non. Je n'en ferai rien, vous dis-je. Lelio m'échapperoit ſans doute; & je n'aurois gagné à vous ſervir que de ſçavoir qu'on peut me mépriſer. Voyez un peu la belle connoiſſance! Qu'en arriveroit-il? J'en deviendrois plus timide pour d'autres entrepriſes; & nous avons beſoin de confiance pour réuſſir, nous autres coquettes.

SILVIA.

Ne raillez plus de grace. Gardez cette humeur enjouée, pour m'en ſervir mieux Songez qu'il y va du repos de ma vie Quelque ſuccès que puiſſent avoir vos ſoins, vous me rendez la liberté, ou vous me donnez un époux.

ISABELLE.

Quoi! vous le voulez abſolument!

ISABELLE.

Oui, je l'exige.

ISABELLE.

Prenez-y garde.

SILVIA.

Je me ſuis bien conſultée.

ISABELLE.

Eh bien je deviens tout auſſi folle que vous. Je ne négligerai rien pour vous enlever Lelio : mais pour mon honneur, & par reconnoiſſance, gardez-moi le ſecret, ſi je le manque.

SILVIA.

Vous êtes adorable, ma chere Iſabelle. Que je vous embraſſe. Adieu. La nuit s'avance. Je me retire en comptant ſur votre parole.

SCENE VI.

ISABELLE.

OUi, je la ſervirai ſans doute ; & peut-être plus qu'elle ne penſe. Il y a long-temps que je lui envie ſa conquête,

SCENE VII.

Le Théatre représente l'appartement de Lelio.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

On a servi, Monsieur.

LELIO.

Allons. Dépêche. Avance un siége.

Il se met à table & soupire au lieu de manger.

ARLEQUIN.

Courage, Monsieur. Le rôt a si bonne mine.

LELIO.

Quelle heure est-il ?

ARLEQUIN.

L'heure de souper.

LELIO.

Regarde à la pendule.

ARLEQUIN.

Il n'est guéres que dix heures.

LELIO.

A-t'on averti ces Musiciens pour minuit.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur. Vous avez tout le tems de manger.

LELIO.

A-t'on bien assigné le lieu du rendez-vous ?

ARLEQUIN.

Ne vous mettez en peine de rien, ils sont bien avertis. Mangez donc, Monsieur. Voulez-vous donc que je vous serve ?

Il lui sert une aîle de Poularde.

LELIO.

Laisse-moi.

ARLEQUIN.

Ah, vous n'aimez pas l'aîle.

Il la mange.

Tâtez de ce ragoût.

LELIO.

Je n'ai point d'appétit.

ARLEQUIN.

Buvez un coup : cela vous en donnera. Votre tirebouchon.

Lelio tire le portrait de Silvia.

ARLEQUIN.

Bon. Vous tirez le portrait de Silvia : On ne debouche pas une bouteile avec cela.

LELIO, *admirant le portrait.*

Les voilà donc ces traits charmans qui

m'ont donné tant d'amour Que de graces ! Que de douceur ! Quels yeux ! Et qui sur cet air auroit imaginé tant de cruauté ?

ARLEQUIN.

Vous n'y songez pas, Monsieur. Il est heure induë de se plaindre. Il faut manger. Songez que votre sérénade va vous tenir debout toute la nuit.

LELIO.

Mon écritoire ?

ARLEQUIN.

Une écritoire pour souper !

LELIO.

Mon écritoire, te dis-je.

ARLEQUIN.

Il n'y a point de place.

LELIO.

Ote cette perdrix. *Arlequin la met dans son chapeau.*

Lelio écrit, & secouë toûjours sa plume dans le plat.

ARLEQUIN.

Prenez garde. Songez que je mange après vous. Vous gâtez tout mon ragoût.

LELIO.

Mais que sert de vous écrire, inhumaine ! Vous renvoyez mes lettres ! Vous craignez de sçavoir tout ce que je sens pour vous.

ARLEQUIN.

Du train donc vous y allez, Monfieur; je crains une indigeftion.

LELIO, *fe levant.*

C'eft affez, Arlequin. Je ne puis plus manger.

ARLEQUIN.

Vous n'avez pas commencé.

LELIO.

N'importe. L'heure approche; je pars. Mange un morceau; & viens me trouver.

SCENE VIII.

ARLEQUIN.

BOn. Me voilà le maître. Hola, eh un fauteuil! *Il fe donne un fauteuil.* Je ne fçais pas comment mon maître l'entend: mais l'amour me donne un appétit de diable à moi. *Il mange.* Tout me fait fonger à Violette. Voilà une tourte qui lui reffemble comme deux goutes d'eau. Croûte appétiffante, mille bagatelles qui amufent, mille bonnes chofes qui rempliffent. Buvons un coup à fa fanté. A la fanté de Violette. Je me la porte. *Il boit.* Allons, faifons-nous raifon. *Il boit.* Il faut avouer que c'eft une jolie fille. N'eft-il pas vrai

qu'elle a les yeux bien fripons! à ses yeux. *Il boit.* Je n'ai point veu de nez plus friand. A lui. *Il boit.* Que sa bouche est riante ! à elle. *Il boit.* Ah, pour la gorge rien n'est plus tentant. A eux. *Il boit.* Je ne sçaurois me lasser d'admirer toutes les perfections de Violette. A tout le reste. *Il boit.* D'où vient donc que je m'assoupis, en songeant à Violette ! Cela n'est pas naturel. *Il s'endort & rêve.* Que vois-je ! C'est Violette. Approche mon enfant. Je t'attens avec tout l'amour du monde. Donne-moi ta menote que je la baise. Quel plaisir ! Ote-toi de là, Trivelin, ôte-toi de là, te dis-je. Bon. Voilà qu'il sort. Va fermer la porte. Doucement. Doucement. Le voilà qui rentre. Oh, il m'enleve ma maîtresse. Attens, attens, scélérat ! *Il se leve pour courir après Trivelin, renverse la table & sort.*

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Lelio & des Musiciens qui donnent une sérénade.

Après quelques airs, le chanteur chante ces vers.

Sommeil sur l'objet que j'adore,
Versez vos paisibles pavots:
Mais permettez aux songes que j'implore
De l'intéresser à mes maux.
Amour, elle t'oppose un cœur inaccessible,
Vole, va la blesser dans les bras du sommeil,
Et que l'ingrate à son reveil
S'étone, en soupirant, de se trouver sensible,

LELIO.

Silvia ne paroît point ! Malheureux ! toutes mes fêtes sont autant d'importunités pour elle ! Tout ce que je fais ne sert qu'à redoubler ses mépris ! Mais que vois-je ! Isabellle entre à son Balcon ! Quel contretems. Elle va m'interrompre.

SCENE II.

ISABELLE, LELIO, *& les Musiciens.*

ISABELLE.

VOtre musique est charmante, Lelio. On n'a point de regret au sommeil qu'elle fait perdre. Quoique vous ne l'adressiez qu'à Silvia, vous voulez bien que d'autres en profitent.

LELIO.

Je suis bien aise qu'elle soit de votre goût, Mademoiselle. Je m'en appercevrai un peu moins que d'autres la dédaignent. *A part.* Si la musique cesse, je perds toute espérance d'attirer Silvia. *Aux Musiciens.* Allons, mes enfans, continuez; & du plus tendre. *A Isabelle.* Puissent-ils vous divertir! *On jouë une sarabande.* Elle ne vient point! Je ne la verrai de la nuit.

ISABELLE.

Cela m'étonne, Lelio.

LELIO.

Vous voyez comme on me méprise.

ISABELLE.

On vous méprise! Ah ne le pensez pas!

Cela n'eſt pas poſſible. Croyez plûtôt toute autre choſe. Croyez que Silvia diſſimule, qu'elle s'applaudit en ſecret de ſon triomphe, & que toute cette fierté apparente n'eſt que pour irriter un amour qui ſert tant à ſa gloire. Je connois mon ſexe: nous ſommes quelquefois bien cachées nous autres filles.

LELIO.

Eh, Mademoiſelle, Silvia n'a rien à cacher. J'ai l'aveu de ſon pere; & puiſqu'elle me refuſe, je ne puis pas même me flater de ſon indifférence. Tout me prouve du mépris & de la haine.

ISABELLE.

De la haine! Qu'oſez-vous dire! Ah ne faites pas cette injure à Silvia. Ce ſeroit la plus injuſte & la plus aveugle de toutes les femmes. Elle eſt mon amie: mais ſi elle ne ſentoit pas votre mérite, je ne ferois pas grand cas de ſon amitié.

LELIO.

J'entens du bruit. C'eſt peut-être Silvia. Non. Rien ne paroît. *A Iſabelle.* Excuſez, Mademoiſelle, excuſez un amant trop occupé de ce qu'il aime.

ISABELLE.

Je vous pardonne tout: mais je ne pardonne pas à Silvia les maux qu'elle vous cauſe. Se pourroit-il que la plus délicate

& la plus vive des passions n'eût trouvé qu'un ingrate!

LELIO.

Je crois qu'on ouvre sa fenêtre. Non. Je me trompe encore. *A Isabelle.* Ah, Mademoiselle, je rougis de ....

ISABELLE.

C'est trop vous contraindre, Lelio. Je vois que vous ne m'écoutez pas. Mon entretien vous est plus à charge que votre musique ne l'est à votre cruelle.

LELIO.

Vous m'offensez, Mademoiselle. Tout occupé que je suis de Silvia, je sens tout le prix de vos bontés.

ISABELLE.

Non, vous dis-je, ne vous contraignez plus. Que je suis imprudente de m'être mise à mon balcon ! Me voilà malheureuse pour toute ma vie.

LELIO.

Que dites-vous ?

ISABELLE.

Oui, Lelio, j'étois contente jusques ici de Mario : mais depuis que je vous parle, je vois bien que je n'ai point encore eu d'amant. On m'a donné de la galanterie pour de l'amour. Vous me détrompez. Je vois ce que c'est qu'aimer. Ah que je vais quereller Mario !

LELIO.

Vous vous divertiſſez.

ISABELLE.

A dieu. Je me retire. Peut être paroîtra-t'on quand je n'y ferai plus. Je ne ſçaurois douter que vous ne ſoyez heureux. Plus je vous vois, plus je vous parle, plus je ſuis ſûre que Silvia vous aime.

SCENE III.

LELIO, *les Muſiciens*, MARIO.

MARIO, *à part.*

Que vois-je ! Lelio en converſation avec Iſabelle ! Ah la perfide me trahit ! Ce ne ſera pas du moins impunément. *A Lelio.* Lelio, ſongez à vous défendre. *Il met l'epée à la main.*

LELIO.

Qu'elle eſt cette fureur ? Et de quoi vous plaignez-vous ?

MARIO.

Point d'éclairciſſement. J'ai des yeux. Songez, vous dis-je, à vous défendre. *Ils ſe battent ; les Muſiciens s'enfuyent ; & Iſabelle deſcend avec Trivelin.*

SCENE IV.

MARIO, LELIO, ISABELLE, TRIVELIN.

ISABELLE.

ARrêtez, Mario.

MARIO.

Non, non. Vous ne jouirez pas de votre perfidie!

ISABELLE.

Cessez, vous dis-je, ou renoncez pour jamais à moi.

MARIO.

Eh bien; que direz-vous pour vous justifier?

ISABELLE.

Que la sérénade étoit pour Silvia; que je me suis mise à mon balcon pour en partager le plaisir, & que Lelio ne m'a parlé que de la cruauté de sa maîtresse.

MARIO.

Aurai-je la foiblesse de vous en croire!

ISABELLE.

Je vous conseille d'en douter.

MARIO.

J'aurois bien de quoi. Vos manieres sont

ſont bien refroidies depuis quelque tems.

ISABELLE.

Vous conſervez encore des ſoupçons ?

MARIO.

Je vous avouë qu'ils ne ſont pas tout à fait diſſipez.

ISABELLE.

Eh bien ſoupçonnez, Monſieur, ſoupçonnez : c'eſt très-bien fait : mais ce n'eſt pas aſſez : ne doutez plus : croyez-moi bien perfide. Oui je vous trahis. J'aime Lelio ; & je ſerois trop heureuſe de pouvoir l'enlever à Silvia.

MARIO.

J'ai bien mérité ce dépit, ma chere Iſabelle : mais faites-moi grace. Pardonnez un emportement qui ne vient que d'un excès d'amour. Cet excès juſtifie tout.

ISABELLE.

Vous avez tort de vous calmer, je vous le dis encore une fois. J'aime Lelio ; & je m'applaudirois fort d'attacher un cœur comme le ſien. Vous m'avez pû croire inconſtante. Vous méritez bien que je le ſois ; & je vous déclare que je le ſuis.

MARIO.

Vous avez beau faire ; vous ne ferez pas renaître mon trouble ; & pour vous prouver ma pleine confiance, je vous laiſſe

avec Lelio. Adieu ma chere Isabelle. Je compte toûjours sur votre cœur ; & je m'abandonne à votre sincérité.

SCENE V.

LELIO, ISABELLE, TRIVELIN.

ISABELLE.

IL m'a forcée de lui dire, ce qui, s'il y prenoit garde, n'a que trop de vraisemblance. Je m'étonne qu'il soit si tranquille. Mais quoi ! Vous vous enveloppez de votre mouchoir ! votre sang coule ! Ah vous êtes blessé !

LELIO.

Ce n'est rien, Mademoiselle. Ce n'est qu'une légere égratignure.

ISABELLE.

Vous êtes blessé, vous dis-je ! Et j'en suis la cause. O Ciel ! vous pâlissez ! soutiens-moi, Trivelin. *Elle tombe entre les bras de Lelio. Elle s'évanouit.*

LELIO.

Entrons vîte chez elle pour la secourir. Ah que je serois heureux si Silvia prenoit autant d'intérêt à ma vie !

SCENE VI.

SILVIA, VIOLETTE.

SILVIA.

AH que je ferois heureux fi Silvia prenoit autant d'intérêt à ma vie ! Ah Violette, quel feroit donc fon bonheur, s'il avoit été témoin de mon trouble. Je ne me connois plus. Je fortois pour me jetter au milieu des épées, fi Ifabelle ne m'eût prévenuë ! Oui, Lelio, je fouffre plus que toi des peines que je te fais : mais pardonne : ma délicateffe le veut ainfi. Je me ménage de grands plaifirs, fi tu m'es fidéle.

VIOLETTE.

Vous êtes une étrange perfonne. Les plaifirs font tout prêts: que ne les prenez-vous ? Pourquoi les éloigner follement dans.l'efpérance de les rendre plus vifs ? Croyez-moi : vous feriez mieux d'abreger tout cela par un bon mariage.

SILVIA.

Mais cependant, Violette, Lelio eft avec Ifabelle. La coquette s'eft évanouie exprès pour fe faire porter chez elle. Que ne va-t'elle pas tenter pour l'engager.

VIOLETTE.

C'eſt vous qui l'avez voulu.

SILVIA.

Oui, mais Iſabelle va plus loin que je ne voulois. Elle l'aime ; & je voulois ſeulement qu'elle le feignît. Tu l'as entenduë comme moi : ſes mouvemens ſont trop vrais. La feinte ne va pas juſques-là. Elle trahit Mario, elle me trahit ; elle aime Lelio, & ils ſont enſemble !

VIOLETTE.

S'il vous arrive malheur, ne vous en prenez qu'à vous.

SILVIA.

Crois-tu que Lelio réſiſte à ſes charmes ? Elle eſt belle ; & elle ſçait faire tout ce qu'elle veut de ſa beauté. Il va la trouver tendre ; il va comparer mes mépris à ſes bontés. Je vais lui devenir odieuſe, Ah ! ſi je m'en croyois . . . . .

VIOLETTE.

Que feriez-vous.

SILVIA.

Allons les troubler.

VIOLETTE.

Vous ne feriez pas mal.

SILVIA.

Mais non. Ma fierté reprend le deſſus. S'il ſe laiſſe ſéduire, il eſt indigne de moi. Je n'aurai rien perdu.

VIOLETTE

Rentrons donc, Mademoiselle.

SILVIA.

Non, je le veux voir sortir.

VIOLETTE.

Votre parti n'est pas si bien pris que vous le dites.

SILVIA.

Il y a déja long-temps qu'ils sont ensemble.

VIOLETTE.

Le tems vous ennuie.

SILVIA.

Il ne les ennuie pas. Je ne sçais ce que je dois faire.

VIOLETTE.

On sort.

SILVIA.

Ecartons-nous.

SCENE VII.

LELIO, ISABELLE, SILVIA, VIOLETTE *éloignées*.

ISABELLE.

ENfin, Lelio, je suis rassûrée. La blessure n'est presque rien. L'avanture ne sera funeste qu'à moi.

LELIO.

Eh, Mademoiselle, penſez-vous que je me flatte de . . .

ISABELLE.

Ne feignez point d'ignorer mes ſentimens. Mon évanouiſſement vous en a convaincu malgré vous & malgré moi. Heureuſement je n'ai point à me les reprocher, puiſque vous n'y répondez pas, & qu'ils ne ſont point de tort à mon amie.

LELIO.

Je devrois faire mon bonheur d'un pareil aveu. Silvia même en ſeroit ravie: mais ma deſtinée ne me laiſſe plus maître de mon cœur. Mon ſort eſt de mourir des cruautés de Silvia.

ISABELLE.

Eh bien ſuivez donc votre deſtinée; & m'abandonnez à la mienne. Aimez toûjours la plus injuſte de toutes les femmes: mais plaignez du moins la plus tendre.

SCENE VIII.

LELIO.

Quelle bizarrerie! J'attendris ce que je n'a me point; & je ne ſçaurois fléchir ce que j'aime.

SCENE IX.

LELIO, SILVIA, VIOLETTE.

LELIO, *à part.*

J'Apperçois Silvia. Eh, Mademoiselle, qui vous fait sortir à cette heure ?

SILVIA.

Le bruit de votre combat m'avoit un peu effrayée : mais je vois que l'issuë n'en est pas désagréable : il se termine en bonne fortune.

LELIO.

Pouvez-vous me reprocher, cruelle ...

SILVIA.

Ah vous prenez mal votre tems pour vous plaindre ! Quand on est reçu chez les Dames à des heures si favorables, on peut bien supporter la cruauté de quelqu'une.

LELIO.

Isabelle, plus pitoyable que vous, s'est évanouie dans mes bras à la vûë de mon sang. Il a bien fallu entrer chez elle pour la secourir. Voilà toute l'aventure.

SILVIA.

Vous faites bien de ménager la gloire d'une perſonne ſi pitoyable. Adieu, Lelio. Je crois qu'on peut ſe diſpenſer de vous ſouhaiter une bonne nuit.

LELIO.

Vous me permettrez du moins .....

SILVIA.

Laiſſez-moi. Je ne veux rien entendre.

LELIO.

Elle me fuit, en ſoupçonnant ma fidélité. Amour, déſabuſe-la! prête-moi ton flambeau.

Arlequin qui tient un flambeau pour éclairer la ſérénade qu'il veut donner à Violette.

Le voilà, Monſieur.

LELIO.

Laiſſe-moi, inſenſé; je ſuis déſeſpéré de tout ce qui m'arrive.

ARLEQUIN.

Vous ſuivrai-je?

LELIO.

Je n'ai que faire de toi.



SCENE X.

ARLEQUIN.

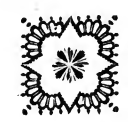
Il dit qu'il veut donner aussi à Violette une sérénade proportionnée a ses moyens. Il va chercher une Guitare avec laquelle il revient. Il se trouve fort embarassé de son flambeau qui lui sert à faire plusieurs lazzis. Enfin il le passe entre ses jambes, la lumiere derriere lui; & après qu'il a chanté.

VIolette est la beauté même.
O le bon, le friand morceau!
Mais qu'a-t'elle donc de si beau?
Je l'aime, je l'aime.
Qu'ils sont plaisans
Ces bonnes gens
Qui demandent pourquoi l'on s'aime!
Ne Voit-on pas bien pourquoi c'est.
Nous aimons, parce qu'on nous plaît,
Nous plaisons, parce qu'on nous aime.



Scapin arrive, & éteint le flambeau. Arlequin est fort surpris de se trouver dans l'obscurité. Cependant Scapin contrefait la voix de Violette. Arlequin va à lui pour l'embrasser. Il lui prend la main : mais alors il le connoît pour Scapin. Il se prépare à lui donner une pistolezade, dans le même tems que Scapin lui donne un souflet. Ainsi ils tombent tous deux du coup qu'ils reçoivent Ils se relevent, ils s'enfuient ; & l'Acte finit.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, TRIVELIN.

ISABELLE.

OUi, Trivelin, je compte sur ta discrétion & sur ton zele à me servir. Je t'avoüe que j'aime Lelio, & je ne sçais ce que je ne donnerois pas pour lui plaire. Ma gloire y est intéressée. J'en ai trop fait, j'en ai trop dit pour ne pas poursuivre. Il faut absolument qu'il m'aime; & je suis humiliée pour jamais si je ne le gagne.

TRIVELIN.

Mais, Mademoiselle, ne vous feriez-vous pas quelque scrupule de l'enlever à votre amie ?

ISABELLE.

Bon ? C'est elle-même qui m'a priée de l'entreprendre.

TRIVELIN.

Oui : mais bien entendu que vous n'y mettriez pas tant d'envie de réüssir. Vous

avez dû l'entendre : elle cherche le plaisir de trouver son amant fidéle, & non pas le désespoir de le perdre.

ISABELLE.

Et moi, je ne veux pas avoir l'affront de le manquer.

TRIVELIN.

En effet une amie de moins & un amant de plus, il n'y a pas à balancer pour une femme.

ISABELLE.

Tu as rendu ma lettre à Lelio ? Que t'a-t-il dit.

TRIVELIN.

Qu'il alloit se rendre tout à l'heure.

ISABELLE.

Je lui mande que je l'attens pour une affaire importante, & qui nous intéresse l'un & l'autre.

TRIVELIN.

Mais, Mademoiselle, comment l'entendez-vous? Mario est votre amant préféré depuis long-tems : il compte sur votre cœur, & incessament sur votre main. Pourquoi vous embarquer dans une nouvelle intrigue ?

ISABELLE.

Que veus-tu que je te dise ? Mario ne me plaît plus. Nous nous aimions sans obstacle : notre mariage étoit à peu près résolu : cela est bien languissant, il me

paroiſſoit preſque un mari. Dans cet état d'indolence le mérite de Lelio m'a touchée. Sa conſtance pour Silvia me pique; & je ne veux pas manquer l'occaſion d'eſſayer toutes mes forces.

TRIVELIN.

Oui, je conçois qu'à vous autres Conquérantes il vous faut des difficultés: mais encore ne faudroit-il pas être téméraire! Vous entreprenez beaucoup. Lelio me paroît une place imprenable.

ISABELLE.

Nous verrons. Comment me trouves-tu aujourd'hui?

TRIVELIN.

Charmante, comme à votre ordinaire.

ISABELLE.

Quoi! rien de plus?

TRIVELIN.

On ne peut pas embellir tous les jours.

ISABELLE.

Suis-je bien coëffée?

TRIVELIN.

A merveille.

ISABELLE.

Ai-je pris l'habit qui me ſied le mieux?

TRIVELIN.

Franchement, je vous trouvois auſſi bien hier.

ISABELLE.

Bon ! il n'y a point de comparaiſon. *Elle ſe regarde dans ſon miroir.* Tien, tu ne m'avertiſſois pas que cette mouche n'eſt pas bien là ! Elle ſera mieux ici. Qu'en dis-tu ?

TRIVELIN.

Ma foi, cela me ſeroit bien égal.

ISABELLE.

Tu n'y entens rien, mon pauvre Trivelin. On frappe. Vas ouvrir. C'eſt Lelio ſans doute. J'augure bien de ſa diligence.

TRIVELIN.

Non, Mademoiſelle. C'eſt Mario.

ISABELLE.

Ah ! l'importun vient bien mal à propos !



SCENE II.

ISABLLE, MARIO, TRIVELIN.

MARIO.

Vous voilà bien brillante, ma chere Isabelle! Vous ne m'attendiez pourtant pas. Vous m'allarmez par cet air de conquête.

ISABELLE.

C'est aparemment votre présence qui me pare.

MARIO.

Vous n'êtes pas toûjours si obligeante. Ce discours flateur m'allarme encore. Il pourroit bien couvrir quelque-dessein.

ISABELLE.

Vous êtes bien fait pour vous allarmer! mais je vous avertis que cela lasse. Quand on fait tant que d'aimer comme moi, on est bien aise d'en être cruë; & je ne prétends pas perdre toûjours mon tems à vous rassurer.

MARIO.

Il est vrai que je suis un peu inquiet;

mais peut-être n'êtes-vous pas aſſez délicate.

ISABELLE.

Vous avez bonne grace de vous plaindre. Je devrois vous gronder des vivacités de cette nuit : je vous les pardonne : je fais plus, je les oublie ; je parois même vous revoir avec plus de plaiſir, & vous n'êtes pas content ! prenez-y garde. Vous me feriez peur d'un engagement avec vous.

MARIO.

Oh ne prenez pas le ton menaçant ! Je ſerai tout auſſi content que vous le voudrez.

SCENE III.

MARIO, ISABELLE, TRIVELIN, LELIO.

MARIO *à part.*

C'Eſt Lelio ! Que penſer ! Cette nuit ſous ſa fenêtre ! aujourd'hui chez elle !

ISABELLE.

Oui, c'eſt Lelio. Vous voilà encore tout prêt à ſoupçonner ; mais je veux

bien vous épargner des mouvemens qui me déplairoient. Silvia inquiéte de votre combat, m'a chargée d'en prévenir les suites; & c'est pour cela que j'ai mandé Lelio.

MARIO.

Vous avez très-bien fait; mais cependant vous ne m'avez point fait avertir, moi.

ISABELLE.

Que ne vous répondez-vous vous-même, sans m'en donner la peine! Etoit-il raisonnable de vous joindre, sans savoir les sentimens de Lelio? Ne devois-je pas songer à le calmer, en cas qu'il fût aigri? Et Mario peut-il se plaindre de ce que j'ai assez compté sur lui, pour ne pas craindre d'être désavouée de ce que je ferois?

MARIO.

Rien n'est plus prudent que votre conduite, ma chere Isabelle; & notre racommodement n'est pas bien difficile. Lelio ne sauroit croire que j'aie prétendu l'offenser; c'étoit à vous de vous plaindre de mes soupçons, puisqu'ils regardoient votre fidélité: mais rien n'étoit plus obligeant pour Lelio dont le mérite m'allarmoit, & que je ne croyois que trop capable de l'emporter sur moi.

LELIO.

Je vous rends graces d'un emportement qui m'attire une excuse si gracieuse. Notre combat n'aura d'autre suite de ma part que de me faire désirer votre amitié, & de vous prier d'agréer la mienne.

MARIO *embrassant* LELIO.

Je n'ai jamais contracté d'engagement de si bon cœur.

ISABELLE.

Je n'ai pas douté du succès. Deux hommes comme vous sont faits pour être rivaux ou bons amis. Vous, Mario, montez dans mon cabinet, écrivez vous-même à Silvia comme les choses se sont passées. Songez sur-tout à parler de Lelio comme il le mérite, & de maniere à attendrir Silvia, s'il est possible. Allez; rapportez-moi la lettre, je la rendrai moi-même.



SCENE IV.

ISABELLE LELIO.

ISABELLE.

M'En voilà débaraſſée. Il me tenoit en contrainte.

LELIO.

Quoi! Iſabelle, l'ai-je bien entendu? Eſt-il poſſible que Silvia ait pris quelque intérêt à ma vie.

ISABELLE.

Ne m'intérogez pas là-deſſus. Goutez la ſatisfaction de le croire; & ne m'en demandez pas davantage.

LELIO.

Ah! vous ne me faites que trop entendre qu'elle n'y a pas ſongé.

ISABELLE.

Je voulois vous donner quelque plaiſir. Pourquoi me forcez-vous d'être ſincere?

LELIO.

Il n'y a donc rien de ce que vous avez dit?

ISABELLE.

Je ne doute pas de l'inquiétude de Sil-

via; mais je vous avouë, puiſque vous le voulez, qu'elle ne m'en a rien témoigné. C'eſt moi qui me ſuis allarmée pour vous. J'ai remarqué cette nuit, quand j'ai fait ceſſer votre combat, que vous n'avez pas dit un mot à Mario. J'ai craint que vous n'en conſervaſſiez quelque reſſentiment qui vous expoſeroit encore l'un & l'autre.

LELIO.

Que vos craintes ſont flateuſes ! mais que l'indifférence de Silvia eſt outrageante !

ISABELLE.

Eh ! cependant tout votre amour eſt pour elle !

LELIO.

Eh ! puis-je commander à mes ſentimens, ſi la raiſon les régloit, l'oubli me vengeroit ſans doute d'une ingrate ; mais.....

ISABELLE.

Trouvez bon que je vous parle un moment en amie. Je mets à part les ſentimens que vous m'inſpirez. J'en triompherai, je l'ai bien réſolu, puiſqu'il faut épouſer Mario : mais laiſſez-moi enviſager vos intérêts ſans aucun retour ſur moi-même. Vous aimez Silvia ? elle n'en eſt que trop digne par les charmes de ſa perſonne : mais elle eſt fiere &

cruelle. Par ce qu'elle eſt aimable, voulez-vous être malheureux? Et perdrez-vous toute votre vie à vaincre une fierté qui, entre nous, la dépare beaucoup, & que ſes ennemis traitent plus de mauvaiſe humeur que de vertu.

LELIO.

Bon Dieu, qu'ils ſont injuſtes! Elle eſt fiere & cruelle, il eſt vrai; mais qui peut s'en plaindre qu'un Amant! Tout le reſte ſe louë de ſa douceur & de ſa modeſtie. Elle craint d'engager ſon cœur; voilà tout ce qu'elle craint. Ce n'eſt pas qu'elle ſe mette à trop haut prix; mais elle ne veut pas ſe donner; & c'eſt ſans s'eſtimer plus qu'une autre qu'elle veut être maitreſſe d'elle-même.

ISABELLE.

Vous êtes bien éloquent, pour la juſtifier, & ſi éloquent, que j'entre moi-même dans vos raiſons. J'avouërai plus. La beauté n'eſt pas tout le mérite de Silvia: elle y joint tous les dons de l'eſprit, elle cultive tous les talens, toutes les ſciences; les graces de ſa poëſie ſont déjà célébres: elle poſſéde l'hiſtoire, elle entend la Philoſophie; que ſçais-je encore, d'autres ſciences dont les noms m'effraient. Tout cela eſt bon pour elle; mais les amans n'y trouvent pas leur compte: ils veulent de nous des ſenti-

mens & non pas des raisonnemens: Croyez-moi, le cœur d'une femme est bien sec avec tant de connoissances. Nous sommes faites pour plaire & pour aimer; & de bonne foi, il ne sied pas à notre sexe de tant sçavoir.

LELIO.

Y songez-vous, Isabelle? ah! connoissez mieux tous les droits & tout le mérite de votre sexe. La nature a-t'elle donné aux femmes tant de délicatesse & tant de pénétration pour n'en rien faire? Et parce qu'elles sçavent donner des graces aux moindres bagatelles, estce une raison de les borner là, & de leur interdire le sérieux? Non, non. La bienséance du sexe n'est pas d'ignorer, mais de ne pas faire parade de sçavoir; & c'est ce que Silvia entend si bien. Elle sçait beaucoup; mais elle le cache; & pour être solide, elle n'en est ni moins riante, ni moins legere.

ISABELLE.

Convenez que vous m'avez quelque obligation. Je vous ai donné lieu de bien louer votre Maîtresse: mais enfin j'y reviens. Malgré tout cela, elle ne vous aime pas, dites-vous; & ce seul défaut m'empêche de porter envie à tout son mérite.

LELIO.

Ah ! Mademoiſelle, ne me répondez pas. Vous m'humilieriez.....

ISABELLE.

Songez ſeulement à ne pas riſquer par une conſtance imprudente tout le bonheur de votre vie.

SCENE V.

ISABELLE, MARIO, LELIO, TRIVELIN.

MARIO.

TEnez, Iſabelle. Voilà la lettre que vous me demandez. Voyez ſi elle vous plaît.

ISABELLE.

Nous le verrons : mais quel bruit entens-je !

TRIVELIN.

Ce ſont des Bohémiennes qui ont trouvé la porte du jardin ouverte. Elles entrent.

ISABELLE.

Ayons-en le plaiſir.

SCENE VI.

ISABELLE, LELIO, MARIO, TRIVELIN, ARLEQUIN, SILVIA, VIOLETTE, & *le Chanteur en Bohémiens. Un danseur en Bohémien.*

LE CHANTEUR.

Tendres Amans séchez vos larmes :
Les plaisirs suivront vos allarmes,
Notre art vient vous en avertir ;
Nous vous en avançons les charmes ;
Ils sont souvent plus doux à prévoir qu'à sentir.

SILVIA, *à Isabelle.*

Hé bien, ma belle Dame, que ferons-nous ? Voilà des yeux bien fripons. Qu'ils disent de choses, ma belle Dame !

ISABELLE.

Que disent-ils donc tant ?

SILVIA.

Que vous serez heureuse, ma belle Dame : mais que vous ferez bien des malheureux.

ISABELLE.

ISABELLE.

Parlons férieufement. Voilà ma main. Dites-moi la vérité, fi vous la fçavez.

SILVIA.

Je vois bien quelque chofe : mais faut-il tout dire ?

ISABELLE.

Oui, tout bas.

SILVIA.

Plus Coquette que fenfible, ma belle Dame. Vous négligeriez vingt amans tout faits pour un amant à faire.

ISABELLE.

C'eft le caractere de bien de femmes.

SILVIA.

Vous épouferez un amant que vous n'aimez guéres ; & vous en pourfuivez un que vous n'aurez pas.

ISABELLE.

Hé qui l'aura donc ?

SILVIA.

Cette folle d'amie qui veut que vous foyez fa rivale.

ISABELLE.

Vous me furprenez. D'où en fçavez-vous tant ?

SILVIA.

On n'eft pas Bohémienne pour rien.

ISABELLE.

C'en eft affez.

MARIO.

Que vous a-t'elle dit ?

ISABELLE.

Que vous êtes trop curieux,

SILVIA, *à Mario.*

Et vous, mon beau Monſieur, ne me donnez-vous pas votre main ?

MARIO.

Volontiers : mais dites auſſi tout bas, puiſque Madame eſt ſi myſtérieuſe.

SILVIA, *regardant ſa main.*

Un peu jaloux, mon beau Monſieur, un peu jaloux.

MARIO.

Il eſt vrai.

SILVIA.

Et cependant trompé ni plus ni moins, mon beau Monſieur.

MARIO.

Tout de bon ?

SILVIA.

Vous avez beau ſoupçonner, autant vous vaudroit d'être crédule ; on ne vous jouëroit pas de meilleurs tours. Votre Maîtreſſe eſt bien adroite, mon beau Monſieur.

ISABELLE.

Que vous dit-elle ?

MARIO.

Elle vous connoît bien.

ISABELLE.

Elle eſt plaiſante, n'eſt-ce pas ?

SILVIA *à Lelio.*

Et vous, mon Cavalier, ne vous dirons-nous rien ?

LELIO.

Oh pour moi, je vous en quitte. Je n'ai point de foi à votre art.

ISABELLE.

Vous ferez, s'il vous plaît, comme les autres.

LELIO *donnant ſa main.*

Tenez donc ; mais dites tout haut. Je n'ai point de ſecret, moi.

SILVIA.

Vous êtes amoureux, mon Cavalier.

LELIO.

Grande divination ! Belle merveille que je ſois amoureux à mon âge !

SILVIA.

Depuis deux ans, mon Cavalier.

LELIO.

Perſonne ne l'ignore.

SILVIA.

Une Belle qui vous accable de rigueurs.

LELIO.

Sa cruauté eſt auſſi célébre que mon amour.

SILVIA.

Oh ceci eſt plus ſecret. Je vois-là

diſtinctement que, malgré l'apparence, elle eſt auſſi tendre que vous. Elle aime de tout ſon cœur.

LELIO.

Qui?

SILVIA.

Le plus amoureux de tous les hommes.

LELIO.

Cela me regarderoit.

SILVIA.

Et ſans contredit le plus aimable.

LELIO.

Vous me déſeſperez.

SILVIA.

Conſolez-vous, mon Cavalier. Votre amour finira.

LELIO.

Vous voilà dans les chimeres.

SILVIA.

Oui, vous dis-je, il finira ; & il vous importe qu'il finiſſe. Votre bonheur en dépend. Dès aujourd'hui vous devez être à même de la fortune & des dignités. Il ne vous en coûtera que d'oublier Silvia.

LELIO.

Il m'en coûteroit plutôt la vie. Je ne vous écoute plus. C'eſt aſſez mentir.

VIOLETTE.

Je veux faire auſſi quelque choſe;

moi. Difons la bonne avanture à ce Brunet.

ARLEQUIN.

Je ne demande pas mieux. Voilà ma main.

VIOLETTE.

Bon Dieu, que de fourberies! Que de menfonges! mais que de gourmades & de coups de bâton.

ARLEQUIN.

Et vous appellez cela la bonne avanture!

VIOLETTE.

Je te dis ce que je vois. Ce n'eft pas ma faute.

ARLEQUIN.

C'eft peut-être la faute de ma main. Tenez. Regardez dans l'autre.

VIOLETTE.

Tu as raifon. Ceci eft plus riant. Un Maître qui ne mange point! tout le refte.

ARLEQUIN.

Voilà du vrai, cela.

VIOLETTE.

Bouteilles de vin détournées; macarons volez. On ne s'apperçoit de rien, ou l'on te pardonne tout. Tu es trop heureux.

ARLEQUIN.

Ma main gauche dit tout cela?

VIOLETTE.

A la lettre.

ARLEQUIN.

Allons, l'autre eſt une impertinente. Je la dégrade. J'établis celle-ci dorénavant pour ma main droite.

ISABELLE.

C'eſt aſſez de babil, mes enfans. Chantez, danſez, pour nous réjouir un moment.

On danſe.

JEunes cœurs, voulez-vous apprendre
Le ſort que vous devez attendre ;
Conſultez notre art merveilleux :
D'un mot nous faiſons des heureux.
Nous diſons la bonne fortune :
Si vous nous croyez, ç'en eſt une.

Nous vous prédirons que vos belles
Vont ſe laſſer d'être cruelles :
Que, pour prix d'un amour conſtant,
Vous touchez à l'heureux inſtant.
Nous diſons, &c.

Nous prédiſons à la coquette
Le triomphe qu'elle projette ;
Et malgré les ſoupçons jaloux,
Nous calmons l'amant & l'époux.
Nous diſons, &c.

A tous les cœurs notre art dispense
Ou les plaisirs ou l'espérance.
Nous ne vous garantissons rien :
Mais l'espoir est toûjours un bien.
Nous disons, &c.

L'Acte finit par un branle que Silvia conduit, en emmenant les Acteurs.

Un traitant veut-il qu'on lui dise
S'il doit se promettre un gros gain
Dans une certaine entreprise ?
Nous le lisons dans sa main.

Une fille demande-t'elle
Si l'amant qu'elle aime le mieux
Lui doit être long-temps fidele ?
Nous le lisons dans ses yeux.

Mais un époux veut-il apprendre
S'il doit craindre certain affront
Que dans l'hymen on peut attendre ?
Nous le lisons sur son front.

Au tuteur habile en affaire
Nous prédisons que l'orphelin
N'héritera pas de son pere :
Nous le lisons dans sa main.

Lisette veut qu'on lui présage
Ce qu'elle choisira des deux,
Ou du cloître ou du mariage :
Nous le lisons dans ses yeux.

Nous disons au sexagénaire
Que des enfans qui lui viendront
Il rende graces à leur mere :
Nous le lisons sur son front.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MOnfieur, voilà un billet qu'on m'a chargé de vous rendre.

LELIO.

Voyons. *Il lit le billet.*

J'apprens tout à l'heure que Chrifante vient d'effuyer une banqueroute qui le ruine de fond en comble. Il pourroit bien profiter du tems qu'on l'ignore encore, pour vous donner Silvia. Il eft bon que vous en foyez averti, afin qu'en croyant époufer une fille riche, vous n'alliez pas vous charger mal à propos d'une famille ruinée. Comptez que cet avis eft fûr, & qu'il part de la perfonne la plus attachée à vos intérêts.

Que je fuis défolé de cette aventure ! quel coup pour Silvia ! Faut-il donc que

le mérite & la vertu soient toûjours maltraités de la fortune! Mais voici une belle occasion de lui prouver mon attachement. Peut-être mon amour ne lui a-t'il pas paru jusques ici tout à fait désintéressé. Ses richesses pouvoient avoir part à ma poursuite. Aujourd'hui qu'elle n'a rien, du moins sera-t'elle convaincuë que je n'aime qu'elle; &, malgré son malheur, je suis trop heureux si elle consent que je le répare. Frappe chez Chrisante. J'ai un mot à lui dire. *Arlequin frappe.*

Chrisante sort.

SCENE II.

CHRISANTE, LELIO, ARLEQUIN.

CHRISANTE *à part.*

JE sais de quoi il s'agit. Ma fille m'a prévenu sur le tour qu'elle lui jouë Il faut que je sois bien bon de me prêter à toutes ses fantaisies. Que vous plaît-il, Lelio?

LELIO.

Plût au Ciel qu'on m'eût trompé,

Chrisante ! on me fait entendre que vous venez d'essuyer une disgrace.

CHRISANTE.

Je pourrois vous le nier. Presque personne ne le sçait encore ; mais je ne sçaurois feindre avec vous. Ma ruine n'est que trop certaine. Vous n'abuserez pas de ma confiance.

LELIO.

L'usage que j'en veux faire, Chrisante, c'est de vous supplier de m'agréer pour ressource. Ma fortune est assez considérable : je vous l'abandonne sans reserve, pour rétablir vos affaires ; & je vous demande Silvia pour récompense.

CHRISANTE.

Hélas ! je ne vous l'ai pas refusée au milieu de mon abondance ; je l'accordois de tout mon cœur à votre mérite. A présent que vous vous offrez pour notre unique secours, c'est à moi de vous rendre graces, & je souhaite que ma fille soit aussi reconnoissante de vos bontés. Qu'elle descende, Arlequin. *à Lelio.* Je veux qu'elle vous reponde elle-même. Vous sçavez que je suis le plus doux des peres. Je me suis fait une loi de la laisser maîtresse de son sort ; & malgré l'extrémité où je me trouve réduit, je vous avouë que j'aurois de la peine encore à la contraindre.

SCENE III.

SILVIA, CHRISANTE, LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

VEnez, adorable Silvia. Votre pere me permet d'embraffer vos genoux, & de vous demander avec plus d'inftance que jamais votre main & votre cœur. J'apprens l'infortune qui vous arrive: je fçais que vous n'en avez pas à craindre pour vous de fâcheufes fuites. Quand vous voudrez vous donner, vous ne manquerez pas de riches établiffemens. Chacun fe difputera l'honneur de vous prouver que la beauté & la vertu tiennent lieu de tous les tréfors: mais fongez que je fuis le premier qui vous demande cet honneur; & que mes foins & mes foûpirs me donnent quelque droit à la préférence.

SILVIA.

N'alléguez point de droits, Lelio. Tout l'amour poffible n'en donne aucun fur les cœurs. Ce n'eft pas pour me faire plaifir, que vous m'avez aimée: vous fuiviez votre penchant. Penferiez-vous par-là

m'avoir imposé l'obligation de forcer le mien! Car c'eſt votre erreur à vous autres hommes : vous nous traitez d'ingrates, quand nous ne répondons pas à vos tranſports. Détrompez vous. Nous ne vous devons rien, quand vous nous aimez. Ce ſeroit un grand malheur que de plaire, ſi nous contractions autant d'engagemens que nous inſpirons de deſirs. Je ne parle pas pour moi; je parle pour les Belles qui ſont quelquefois aſſez duppes pour aimer par reconnoiſſance.

LELIO.

Ah! je ſuis bien loin de faire valoir des droits. Je ſens trop que je ne ſuis pas maître de vous aimer moins; & je ne vous demande votre main que comme une grace.

SILVIA.

Connoiſſez toute mon ame. Moins j'ai répondu à votre amour, plus je ſuis réſoluë de ne vous pas charger de ma miſere. Si je vous avois laiſſé voir quelque ſenſibilité dans le tems de ma fortune, je ne ſerois pas ſuſpecte aujourd'hui; & je pourrois ſans riſque céder à votre généroſité. Mais vous n'avez éprouvé que mes rigueurs; & je prendrois mal mon tems pour être ſenſible. Vous croiriez toûjours ne me devoir qu'à mon malheur. Je ne vous aborderois qu'avec

un air de reconnoiſſance qui gêneroit ma tendreſſe. L'empire d'un mari eſt déja aſſez abſolu ; ce ſeroit trop d'y joindre celui de bienfaiteur. Je ſuis fiere ; je ne ſoûtiendrois pas cette idée ; & j'aime mieux ſouffrir ſeule toute la miſere qui me menace, que d'avoir à craindre qu'on me reprochât de m'en avoir tirée.

LELIO.

Quoi ! pouvez-vous penſer.... ?

SILVIA.

Les diſcours ſont inutiles. Ma réſolution eſt inébranlable. Je ne ſuis pourtant pas injuſte, Lelio. Comptez ſur toute l'eſtime que mérite votre démarche ; & ſoyez aſſez généreux pour n'en pas exiger davantage.

LELIO.

O Ciel ! elle me laiſſe !



SCENE IV.

CHRISANTE, LELIO, ARLEQUIN.

CHRISANTE.

JE fuis au défefpoir de fon opiniâtreté. Elle eft trop déraifonnabe ; & fi vous voulez que j'emploie l'autorité de pere...

LELIO.

Non, non. Gardez-vous bien de la contraindre. Ce ne feroit pas la pofféder que de ne la pas tenir d'elle-même.

CHRISANTE *en entrant.*

Il me fend le cœur !

LELIO *fortant.*

Je ne fçais que devenir.

SCENE V.

ARLEQUIN, VIOLETTE.

ARLEQUIN.

UN mot, Violette.

VIOLETTE.

Que me veux-tu?

ARLEQUIN.

Laissons aller les affaires de mon Maître comme elles pourront. Songeons aux miennes. Quand veux-tu conclure avec moi? Mon amour est pressé, je t'en avertis. Je suis seul de mon nom; & je te le recommande.

VIOLETTE.

Ce seroit vraiment grand dommage de laisser périr un si beau nom! il fait presque autant de bruit que celui d'Alexandre le Grand.

ARLEQUIN.

Ne pense pas rire. Le monde se passeroit moins aisément d'Arlequin, que de ces Breteux-là.

SCENE VI.

ARLEQUIN, VIOLETTE, TRIVELIN.

TRIVELIN *va prendre civilement Violette & la tire à part.*

IL eſt tems de te déterminer, Violette. Je ſuis las d'être mis en parallele avec Arlequin. S'il ne te faut qu'un ſot, épouſe-le : mais ſi un homme d'eſprit ne t'épouvante pas, je ſuis ton affaire. Un mot déciſif, je t'en conjure. Pourquoi perdre le tems quand on ſe convient.

VIOLETTE.

Vous êtes bien preſſant, Monſieur Trivelin. Tout le monde ne va pas ſi vîte.

ARLEQUIN *va reprendre civilement violette & la ramene de l'autre côté.*

Pourquoi t'amuſer à ce Belitre-là? y a-t'il de la comparaiſon entre nous deux? Il te fera de beaux diſcours, lui : moi, je te ferai de jolies mines, & je t'accablerai de careſſes. Il fait le capable ; & moi, je le ſuis. C'eſt un brutal qui vou-

dra que tu vives à sa mode; moi, je te laisserai vivre à la tienne.

VIOLETTE.

Oh! tu es aussi trop commode, Arlequin. Il n'y auroit pas de plaisir à te tromper.

Trivelin veut encore reprendre Violette.

ARLEQUIN.

C'est trop de badinage. Pourquoi veux-tu m'enlever Violette?

TRIVELIN.

Parce que je l'aime.

ARLEQUIN.

Est-ce que je ne l'aime pas, moi?

TRIVELIN.

Je veux l'épouser.

ARLEQUIN.

Moi, je veux qu'elle m'épouse.

TRIVELIN.

Elle m'a promis sa main.

ARLEQUIN.

Moi, je lui ai promis la mienne.

TRIVELIN.

Hé bien, puisque nos droits sont égaux, il faut donc qu'un combat en décide.

VIOLETTE.

Un combat. C'est bien dit. J'aime les braves gens.

ARLEQUIN.

N'y auroit-il pas un moyen de terminer les choses à l'amiable?

TRIVELIN.

Non, non. Il faut mériter Violette.

Il lui présente deux épées.

Tien, choisis.

Arlequin après avoir bien comparé les deux épées.

Que diable veux-tu que je choisisse? elles sont égales.

TRIVELIN.

Voilà comme il les faut dans la régle. Allons.

ARLEQUIN.

Attens, attens. Réglons un peu les conditions de notre combat. A qui doit demeurer Violette? Est-ce au vivant ou au mort?

TRIVELIN.

Belle demande!

ARLEQUIN.

Mais si nous nous tuons tous deux, que lui restera-t'il?

TRIVELIN.

Ne te mets pas en peine. Je suis bien sûr de lui rester, moi. Allons, allons.

ARLEQUIN.

Doucement, doucement. Est-ce que ton courage est venu?

TRIVELIN.

Il y a une heure.

ARLEQUIN.

Moi, j'attens le mien. Donne-toi un moment de patience.

TRIVELIN.

Oh défends-toi, te dis-je ; Violette s'ennuie.

VIOLETTE.

Assûrément.

ARLEQUIN.

Qui portera le premier coup ?

TRIVELIN.

Le plus adroit, le plus brave, en un mot, qui le pourra.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas là le jeu. On auroit trop davantage sur moi. *Il va chercher deux pailles.* Tien. Tirons la primauté à la courte-paille.

TRIVELIN.

Oh ! oh ! c'est trop badiner. Je sens que je me lasse à la fin.

ARLEQUIN.

Moi, je sens que je m'échauffe. Je crois, Dieu me pardonne, que mon courage est arrivé.

TRIVELIN.

Tout de bon ?

ARLEQUIN, *en avançant* ;

Tu vas voir.

TRIVELIN.

Et moi, je crois que le mien s'en va.

VIOLETTE.

Attendez mes enfans. Avez vous fait une réfléxion ?

TRIVELIN.

Qu'elle réfléxion ?

VIOLETTE.

Vous ſçavez que Chriſante eſt ruiné.

ARLEQUIN.

Eh bien ?

VIOLETTE.

Par conſéquent mes gages ſont perdus.

TRIVELIN.

Hé bien ?

VIOLETTE.

Vous voyez que je ne ſuis pas un trop bon parti. Je n'ai rien.

TRIVELIN.

Tu n'as rien ?

VIOLETTE.

Pas le ſou.

TRIVELIN.

Attendez, Monſieur Arlequin. Cela mérite attention. Nous allions donc nous battre pour rien ? On ſe mocqueroit bien de nous au moins ! rien ne ſeroit plus ridicule.

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon, Monſieur Trivelin; ſe battre pour peu de choſe, encore paſſe;

mais pour rien, je crois que cela ne s'eſt jamais vû.

TRIVELIN.

Séparons-nous donc bons amis.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre très-humble ſerviteur, Monſieur Trivelin.

TRIVELIN.

Je demeure le vôtre de tout mon cœur, Monſieur Arlequin. Adieu, Violette.

ARLEQUIN.

Adieu, Mademoiſelle. Nous allions faire une belle ſotiſe! *à Trivelin.* Tu l'as échappé belle! Vien me payer bouteille.

VIOLETTE.

Ah les coquins! les lâches! je m'en vengerai.

SCENE VII.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

J'Ai beau faire, l'amour me ramene toûjours ici. Je ne devrois ſonger qu'à m'éloigner de l'inhumaine ; & malgré moi, tout m'y rappelle. Que je ſuis foible & déraiſonnable! Car enfin je perds

toute eſpérance. Puiſque Silvia me refuſe dans l'extrémité où elle eſt, rien ne poura jamais la fléchir! C'eſt trop tenter l'impoſſible! j'ai peur qu'elle ne m'en mépriſe encore davantage. Qu'en dis-tu? Arlequin?

ARLEQUIN.

Ma foi, Monſieur, je ne ſçais pas trop ce que vous dites; peut-être ne le ſçavez-vous pas trop vous-même. Mais puiſqu'il s'agit de Silvia, je vous dirai qu'elle me paroît auſſi folle que vous. Je l'ai trouvé bien laide tantôt, quand vous étiez à ſes genoux, & qu'elle faiſoit encore la fiere. Croyez-moi, je la laiſſerois là, puiſqu'elle le veut. Je chercherois fortune ailleurs: car enfin il y a d'autres filles. Vous en trouverez peut-être quelqu'une de raiſonnable.

LELIO.

Tais toi. Il n'y en a pas comme Silvia. Je veux pourtant me faire effort. Je veux eſſayer de rendre des ſoins à quelqu'autre; & ſi javois le bonheur de plaire, (que ſçait-on?) je pourrois me laiſſer toucher moi-même. Mais qui eſt-ce qui vient à nous?

ARLEQUIN.

C'eſt apparemment une Dame de grande conſéquence. Comment diable! voici un page, des femmes & des eſtafiers?

SCENE VIII.

LELIO, ARLEQUIN, SILVIA *voilée.*

SILVIA *à son monde.*

QU'on s'éloigne. *à Lelio.* Faites retirer votre valet.

LELIO.

Sors, Arlequin.

SILVIA.

Ce n'est qu'après bien des combats que je me suis résoluë à la démarche que je fais; & malgré le voile qui me couvre, j'ai peine encore à vous parler. C'est un étrange tiran que la bienséance de mon sexe.

LELIO.

J'écoute avec respect, Madame, ce qu'il vous plaira de me confier.

SILVIA.

Ce qu'il y a de plus aisé à vous dire; c'est mon état. Je suis une jeune veuve de la condition la plus distinguée. Je jouis d'une grande richesse; & je tiens d'assez près aux Puissances, pour obtenir à mon époux, si le Ciel m'en redonnoit un, les

les rangs & les dignités les plus confidérables.

LELIO *à part.*

Voici la prédiction de la Bohémienne.

SILVIA.

Pour ma perfonne, fi on peut en être crû quand on parle de foi, je puis dire que je fuis d'une beauté peu commune; on a toûjours été affez content de mon efprit; & pour le caractere, figurez-vous une grande égalité d'humeur, beaucoup d'enjouëment & de difcrétion.

LELIO *à part.*

Où cela nous menera-t'il?

SILVIA.

Vous pouvez penfer que j'exagere: mais quand il s'agira de le prouver, vous ne trouverez pas beaucoup à rabattre.

LELIO.

Je ne doute point, Madame, que je ne parle à la perfonne du monde la plus digne d'eftime & de refpect.

SILVIA.

Vous me foulageriez beaucoup, Lelio; fi vous vouliez entrevoir ce qui me refte à vous dire.

LELIO.

Je ne me hafarderai pas à prévenir vos fentimens.

SILVIA.

Il faut donc franchir le mot d'abord,

& me mettre à mon aise. Mon voile m'enhardit. Je vous aime. Ne croyez pas que ce soit l'effet d'une premiere vuë. Je vous ai trouvé aimable, long-tems avant de consentir à vous aimer. Je ne me suis pas même fiée aux apparences. J'ai voulu sçavoir si un mérite essentiel répondoit à à vos agrémens. Tout ce que j'ai appris, tout le tems que je me suis donné pour délibérer, n'a fait qu'augmenter mon penchant ; & enfin après bien des délais, tout me réduit à vous l'avouer.

LELIO *à part.*

Faisons tous nos efforts pour me prêter à ma bonne fortune.

SILVIA.

Je pouvois vous écrire : mais comme je ne voulois confier mon secret à personne, je n'ai pas dû non plus vous rendre maître d'une lettre de ma main. Le parti que j'ai pris, est le plus sûr. Si vous dédaignez le offres que je vous fais de ma fortune & de ma personne, vous ne m'avez point vuë, vous ne sauriez abuser de ma démarche ; & si vous les acceptez, je me félicterai toute ma vie de ne m'en être fiée qu'à moi-même.

LELIO *à part.*

Sa voix ressemble un peu à celle de Silvia. Cette ressemblance m'attendrit.

SILVIA:

Que dites-vous, Lelio?

LELIO,

Que je n'ose me flater d'un bonheur si grand & si imprévû ; mais si vous voulez absolument que je le croie, vous me voyez pénétré de la plus vive reconnoissance.

SILVIA *à part.*

Il est prêt à se rendre! que je serois malheureuse? *à Lelio.* Votre reconnoissance est assez pour le présent. Je ne puis vous demander de l'amour, puisque vous ne m'avez pas vuë. Peut-être m'en promettriez-vous, si je levois mon voile. En attendant, je veux bien que l'ambition vous tente : c'est le caractere d'une belle ame : & le rang où je vous éleverois, ne me rendroit que plus chere à vos yeux.

LELIO.

Quelle ambition ne seroit satisfaite par l'honneur de vous plaire! *à part.* Que les moindres paroles me coûtent!

SILVIA *à part.*

O Ciel! que devient sa constance. *à Lelio.* Je puis donc compter que mes offres vous touchent.

LELIO.

Eh que penseriez-vous de moi, si je n'en sentois pas tout le prix? *à part.* Quelle violence!

SILVIA *à part.*

Ah l'infidéle ! il me trahit !

LELIO.

Mais quoi, Madame ! quel chagrin vous saisit ? Votre voix s'altére ! je pense que vous versez des larmes !

SILVIA.

Oui, j'en verse, Lelio ; & je les donne malgré moi, à une réfléxion qui me désespére. Je sçais que vous aimez Silvia. Vous résistez depuis long-tems à ses rigueurs ; & peut-être n'est-ce que par dépit contre elle que vous m'écoutez. Si elle vous laissoit voir le moindre retour...

LELIO.

Ah ! que je serois heureux !

SILVIA.

Qu'entens-je ! que vous seriez heureux ! Vous me trompiez donc par tout ce que vous venez de me dire ?

LELIO.

Hélas ! Madame, je me trompois moi-même. Je croyois pouvoir vaincre une passion malheureuse : mais je vois bien que l'entreprise est au-dessus de mes forces, & que je ne puis jamais aimer que Silvia. Ne vous en offensez pas, Madame, Je ne vous ai point vuë. Ce n'est pas une préférence de beauté ; c'est la force d'un sentiment qui me maîtrise, & que rien ne auroit affoiblir,

SILVIA.

Vous me déſeſpérez par un pareil aveu; mais je ne ſaurois vous en eſtimer moins. Je ſens, malgré vos refus, que je conſerverai toûjours de vous le ſouvenir le plus tendre: & je vous demande en grace de vouloir bien en recevoir ce témoignage.

Elle lui donne un diamant.

LELIO.

Non, non, Madame. Vous me diſpenſerez, s'il vous plaît....

SILVIA.

Ne me faites point cette injure, Lelio. Je vous pardonne les chagrins que vous me cauſez, malgré vous: mais ce ſeroit trop d'y ajoûter un affront volontaire.

LELIO.

Y ſongez-vous, Madame? Un préſent de cette importance!

SILVIA.

Tout conſidérable qu'il eſt, ce n'eſt rien pour ma fortune. En un mot recevez-le pour me conſoler. Songez que je n'ai pas mérité tant de refus.

LELIO.

Vous m'y forcez; j'obéis.

SILVIA.

Adieu, Lelio. Songez quelquefois à l'Inconnuë qui vous aimera toûjours.

LELIO.

Plaignez un malheureux qui n'en eſt pas digne.

SCENE IX.

LELIO, VIOLETTE, ARLEQUIN..

LELIO.

FRappe chez Silvia. *Violette paroît.* Tien, Violette. Donne ce diamant à ta maîtreſſe. Fais-le lui prendre abſolument : dis-lui qu'il renferme un myſtére qui lui importe, & qu'elle apprendra bientôt.

VIOLETTE.

J'exécuterai vos ordres.

LELIO.

Rentrons.



SCENE X.

VIOLETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

QUe je te donne un bon conseil, Violette. Ne donne point ce diamant à ta maîtresse : garde-le pour nous ; c'est de quoi nous mettre en ménage.

VIOLETTE *en rentrant.*

Retire-toi, fripon. Je ne veux pas d'un valet qui vole son maître.

ARLEQUIN.

Bon, voler ! Le diamant ne lui a pas coûté plus qu'à moi.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN.

J'Ai peur que cette friponne de Violette n'aime mon rival Trivelin. Je veux m'en assûrer. J'ai imaginé pour cela un bon stratagême. Me voilà déguisé tout à fait en Trivelin, au visage près : mais c'est une bagatelle ; elle n'y prendra pas garde. La fourberie est bonne. Vive l'invention. Un autre n'auroit sçû comment s'y prendre. Bon, la voici.



SCENE II.

VIOLETTE, ARLEQUIN *en Trivelin.*

ARLEQUIN.

BOn jour, Violette. Tu vois ton fidéle Trivelin qui ne ſçauroit ſe paſſer de toi.

VIOLETTE, *à part.*

Ah ! le Balourd qui croît que je ne le reconnoîtrai pas. Je m'en vais le traiter comme il le mérite. Tu es donc Trivelin, mon garçon.

ARLEQUIN.

Tu peux m'en croire, puiſque je te le dis. Je ſuis hommme d'honneur.

VIOLETTE.

Tu ne lui reſſembles pourtant pas trop.

ARLEQUIN.

C'eſt que je ſuis journalier. J'ai des jours où je ne me reſſemble guéres.

VIOLETTE.

Hé bien, que veux-tu donc, Trivelin ?

ARLEQUIN.

Je veux te dire que je t'aime : je veux que tu me diſes que tu m'aimes : je veux que nous nous épouſions, & que tu donnes congé à ce benêt d'Arlequin qui s'aviſe de t'en conter.

VIOLETTE.

C'eſt fort bien aviſé à lui, Monſieur Trivelin. Il me plaît cent fois plus que toi.

ARLEQUIN *à part.*

Bon. Cela va bien.

VIOLETTE.

Pour toi, tu n'es qu'un faquin, qu'un lâche, juſqu'à avoir eu peur d'Arlequin. Retire-toi. Je ne te ſaurois ſouffrir.

ARLEQUIN *à part.*

Vivat. *à Violette.* Je ſuis Trivelin au-moins ; & tu ne me ſaurois ſouffrir !

VIOLETTE.

Non. J'aime mieux des injures d'Arlequin que des fleurettes de ta part.

ARLEQUIN *à part.*

A merveilles. *à Violette.* Ah perfide ! ah volage ! Eſt-ce donc là ce que tu m'as fait eſpérer, quand tu as reçu mon bouquet ?

VIOLETTE.

Je me moquois de toi ; & je m'en moque encore.

ARLEQUIN.

Comment, ſcélérate ! & ne crains-tu pas que je m'en venge ?

VIOLETTE.

Je te crains ſi peu, que ſi tu ne te retires, je vais t'aſſommer de coups.

ARLEQUIN.

Oh! je voudrois bien voir celui-là.

VIOLETTE.

Si tu en es curieux, tu n'as qu'à rester.

ARLEQUIN.

Hé bien, je demeure. Frappe donc, déloyale, frappe donc, si tu l'oses.

VIOLETTE *lui donnant des coups de bâton.*

Tien.

ARLEQUIN *à part.*

Ah quel délice! quelle consolation! *à Violette.* Songe-tu bien que je suis Trivelin?

VIOLETTE *le battant encore.*

Tu vois bien que j'y songe.

ARLEQUIN *tombant par terre.*

Je n'ai jamais eu tant de plaisir.

VIOLETTE *à part.*

J'ai pourtant peur de l'avoir blessé.

ARLEQUIN *à part.*

Je crois qu'elle s'attendrit.

VIOLETTE.

Ne t'ai-je pas fait trop de mal, mon enfant?

ARLEQUIN.

Que t'importe, puisque je suis Trivelin?

VIOLETTE.

Je ferois bien fâchée de t'avoir bleſſé.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que ce n'étoit pas ton deſſein ?

VIOLETTE.

Non, mon pauvre Trivelin. Ce n'eſt que par dépit que je t'ai traité comme j'ai fait.

ARLEQUIN.

Ah ! je ſuis au déſeſpoir. *Il pleure.*

VIOLETTE.

De quoi pleures-tu ?

ARLEQUIN.

De quoi je pleure ! Ah, perfide ! reconnois-moi !

VIOLETTE.

Comment ! C'eſt Arlequin !

ARLEQUIN.

Eh qui donc, ſcélérate ! Voilà une belle fourberie ! je ſuis roué de coups ; & je ne ſuis point aimé !

Il s'en va en pleurant.

VIOLETTE.

Adieu, mon enfant ! Déguiſe-toi mieux une autrefois.

ARLEQUIN.

Je crois que mon viſage m'a fait reconnoître.



SCENE III.

VIOLETTE, SILVIA *en homme.*

Le Théatre repréſente un veſtibule de l'appartement d'Iſabelle.

VIOLETTE.

EH quoi, Mademoiſelle ! encore un projet ? Quand cela finira-t'il donc ? Lelio n'a-t'il pas été aſſez lutiné ?

SILVIA.

Il me reſte encore une délicateſſe à contenter. Après quoi, ſi elle eſt heureuſe, je m'abandonne ſans ſcrupule à tout mon amour.

VIOLETTE.

Croyez-moi. Faites-lui grace de celle-ci. Juſqu'apréſent vous avez été plus heureuſe que ſage de vous en être tirée. Vous méritiez bien de perdre votre amant : mais demeurez-en là. Il n'eſt pas ſûr de trop tenter les hommes ; ils ſuccombent à la fin.

SILVIA.

Je veux encore éprouver quelle estime il a conçu de moi, & si elle pourroit tenir contre les soupçons & même contre les plus fortes apparences. J'ai autant besoin de son estime que de son amour. Ce dernier coup va décider de son sort & du mien. Me trouves-tu bien déguisée, Violette ?

VIOLETTE.

On ne peut pas mieux. J'ai peine à vous reconnoître moi même: Je ne sçais comment vous vous êtes rembruni le teint. Cette perruque, cette moustache vous déguisent tout à fait. Il n'y a que la voix.

SILVIA.

Laisse-moi faire. Un peu d'accent va la changer tout autant qu'il faudra. Isabelle donne un bal exprès pour attirer Lelio: il y viendra sans doute dans l'espérance de m'y voir. Si je pouvois le rencontrer dans ce vestibule qui n'est presque pas éclairé; rien ne seroit plus favorable à mon dessein.

VIOLETTE.

Vous avez raison. En attendant, voici toûjours Isabelle. C'est de quoi essayer votre déguisement.

SILVIA.

Je voudrois bien tirer une petite vengeance de sa coquéterie.

VIOLETTE.

Je me retire.

SCENE IV.

ISABELLE, SILVIA *en homme.*

SILVIA.

Me pardonnerez-vous, Mademoiselle, de saisir une occasion de vous être utile ? Vous êtes seule ; il fait obscur ici. Je vous supplie d'agréer la main que je vous présente avec tout le respect qui vous est dû.

ISABELLE.

Je vous rends graces de votre politesse. Tout annonce en vous un cavalier d'un rare mérite ; & l'on ne peut que s'applaudir d'une occasion de le connoître.

SILVIA.

Cet honneur devoit être acheté par de longs services. Je suis confus de ne le devoir qu'à cet hazard.

ISABELLE.

Vous n'êtes point apparemment de cette ville. On vous auroit remarqué plûtôt.

SILVIA.

Non, Mademoiselle. Je n'y suis que depuis quelque tems; & j'y méne même une vie assez retirée.

ISABELLE.

Vous n'avez point encore été voir les Dames, puisqu'on ne vous a vû nulle part. C'est trop les négliger.

SILVIA.

Eh, Mademoiselle, qu'aller chercher chez les Dames? Faites comme elles sont ici, il n'y a que de l'amour à gagner avec elles; & c'est une mauvaise acquisition, si on n'en inspire.

ISABELLE.

Un cavalier aussi parfait que vous, se flate aisément du retour.

SILVIA.

Je me connois, Mademoiselle. Il n'y a point de cavalier moins parfait que moi. Je doute que les moins difficiles s'en accomodassent.

ISABELLE.

Vous me surprenez. Cet accent & de pareils discours ne se sont jamais trouvés ensemble.

SILVIA.

Croyez donc que mon accent est emprunté, car mes discours sont fort naturels.

ISABELLE.

Tant de modeſtie devroit augmenter vos eſpérances. Nos jeunes gens ſont ſi vains & deviendroient ſi ridicules auprès de vous, qu'on ne balanceroit pas ſur la préférence.

SILVIA.

L'expérience n'eſt pourtant pas pour moi. Je vous jure que les belles n'ont jamais été avec moi plus loin que l'amitié. Je plaindrois fort la premiere à qui j'en inſpirerois davantage.

ISABELLE.

Elle ne ſeroit à plaindre qu'autant que vous ſeriez ingrat.

SILVIA.

Non, vous dis-je, j'aurois beau être ſenſible, elle n'y trouveroit pas ſon compte.

ISABELLE.

Je gagerois que vous n'avez pas encore aimé.

SILVIA.

Avant de rendre des ſoins aux dames de cette ville, j'ai voulu m'informer de leur caractere & de leurs intrigues. Je vous avouë que ce que j'en apprens, ne m'encourage guéres. Elles ſont plus coquettes que tendres, & il y auroit bien à ſouffrir avec elles.

ISABELLE.

Je ne suis pas entrée sans doute dans votre curiosité ?

SILVIA.

Tout au contraire; & si vous me permettez de le dire, vous êtes celle que je connois le mieux.

ISABELLE.

Eh que vous a-t'on dit ?

SILVIA.

En voici le résultat. Plus jalouse du nombre que du choix : embûches tenduës de toutes parts aux pauvres libertés : geste flateur à l'un, regard tendre à l'autre, soûrire caressant à un troisiéme : conduite variée selon le caractere & la date des amans : délicatesse pour encourager une passion naissante : caprice pour réveiller celle qui s'endort : plus flattée de la honte d'une rivale, que touchée de l'amant qu'on lui enleve : en un mot, fort aimable & fort peu digne d'amour. Hé bien ! qu'en dites vous ? je crois que je ne vous attrappe pas mal.

ISABELLE.

Tout cela bien entendu veut dire que je n'ai point encore trouvé à fixer mon cœur.

SILVIA.

Et Mario !

ISABELLE.

Bon! Mario! j'allois l'époufer ; mais cela ne dit mot. Le connoiffez-vous.

SILVIA.

Non.

ISABELLE.

Le voici trait pour trait. De l'imprudence, des jaloufies, de l'emportement, peu d'efprit, & beaucoup de vanité; exigeant tout, & ne méritant rien. Comment voudriez-vous que je l'aimaffe.

SILVIA.

On m'a dit en effet que vous en étiez défabufée : mais vous voudriez, dit-on, le remplacer de Lelio que vous ne feriez pas fâchée d'enlever à Silvia.

ISABELLE.

Admirez ma franchife. Je fuis fûre que vous n'en parlez qu'au hazard ; je veux bien avouer cependant qu'il en étoit quelque chofe. Lelio me paroiffoit aimable : mais, je ne fçais pourquoi mes idées fe changent tout à fait à fon égard. Son amour refpectueux & confiant a d'abord quelque chofe de flateur : mais il n'a pas cette vivacité qui excite & qui nourrit les fentimens. Une langueur perpétuelle & pas un moment de joie ; une tendreffe qui dégénére en fadeur. Oh! avec un homme de ce caractére, il n'y a pas loin de l'amour à l'ennui.

LELIO *qui a écouté son portrait.*

Le portrait est flateur. C'est-à-dire que vous en êtes déja à l'ennui. *Il rit.*

ISABELLE.

C'est à moi de rire, Lelio. Je vous ai apperçu là ; & vous avez donné dans ma petite malice. *à part.* Que je suis confuse ! allons cacher ma honte.

SCENE V.

LELIO, SILVIA *en homme.*

SILVIA.

EH donc ! j'ai l'honneur de parler à ce Lelio si célébre par sa constance, à cet illustre malheureux, la merveille des amans. Quiconque se mêle d'aimer, vous doit son hommage. Je me range volontiers à mon devoir. Je ne voudrois pourtant pas de votre réputation au prix qu'elle vous coûte : un peu plus de bonheur & moins d'éclat, seroit beaucoup mieux mon affaire.

LELIO.

Je ne m'accommode pas mieux qu'un autre des rigueurs d'une Belle, & cette réputation d'une constance malheureuse

eſt ſi peu de mon goût, que je n'ai rien négligé pour fléchir ce que j'aime.

SILVIA.

Vous dirai-je librement ce que jenſe? aparemment vous n'en ſçavez pas aſſez : car je n'ai pas de foi aux prodiges; & c'en feroit un qu'une fille qui tiendroit deux ans contre un amant qui ſauroit l'attaquer.

LELIO.

Y ſavez-vous autre choſe que de l'aimer, & de lui en donner chaque jour de nouvelles preuves?

SILVIA.

Bon. L'aimer & lui en donner des preuves! belle bagatelle! Le cœur le plus novice en feroit autant. Ce ſont les façons qui décident; & vous verrez que c'eſt ce qui vous manque.

LELIO.

Vous vous donnez donc pour un grand maître en cette matiere?

SILVIA.

Sans contredit : Tel que vous me voyez, j'aurois peine à compter mes conquêtes. Je viens, je vois, je triomphe, c'eſt ma deviſe.

LELIO.

J'aurois grand regret à des conquêtes ſi faciles. Elles coûtent encore plus qu'elles ne valent.

SILVIA.

Faciles pour moi, ne conclu rien pour un autre. Vous les auriez manquées, vous par exemple, avec votre air langoureux; car je vois d'ici comme vous vous y êtes pris. Je gagerois que vous aimez très-long-tems sans oser le dire. Soûpirs étouffés, regards timides; ensuite, après bien des délais, déclaration à peine intelligible & faite en tremblant: on s'en est offensé, vous vous êtes cru bonnement coupable, & vous n'avez plus parlé que par vos soins. Fêtes multipliées, malgré le peu de cas qu'on en faisoit. Toûjours des soûpirs & des larmes; tendresse uniforme, protestation de persévérance. Tout cela est gothique. Vous avez fait l'amour comme un Chevalier errant. Qu'en arrive-t'il? vous enhardissez la fierté d'une Belle; elle fait à son tour l'Héroïne de Roman; & elle vous maltraite pour sa gloire, tandis qu'elle en écoute peut-être un autre pour son plaisir.

LELIO.

Vous me peignez, j'en conviens. Je n'ai jamais cru qu'on pût aimer, sans respecter beaucoup; & des cœurs délicats ne s'accommoderoient pas d'une autre espece d'amour.

SILVIA.

Ma méthode est infiniment plus sûre. Je

ne ſonge d'abord qu'à amuſer. Je plais ; c'eſt bientôt fait. Quelques ſoûpirs, quelques regards tendres aſſaiſonnés toûjours de beaucoup d'enjoûment. Vient après la déclaration moitié ſérieuſe, moitié badine : une Belle ne craint pas d'y répondre, & ne penſe auſſi que badiner : on s'en autoriſe à quelque petite l berté : elle s'en offenſe ; on la répare par une nouvelle. On s'oublie exprès, pour en accuſer ſes charmes : en un mot, on l'égaye, on l'attendrit, on la flatte, on la preſſe, on ne lui donne pas le tems de ſe reconnoître. S'il le faut, on pique encore ſon amour propre par quelque jalouſie bien ménagée. Les reproches viennent. Oh ! quand on en eſt là, on ſe juſtifie par des tranſports ſi vifs qu'ils engagent la Belle pour jamais. Après quoi, on eſt maître, ſi on le veut, de penſer à d'autres conquêtes.

LELIO.

Pur amuſement de petit Maître. Vous ne ſavez ce que c'eſt qu'amour.

SILVIA.

Amour bien ſenſé que le vôtre ! s'attacher à une femme ſans récompenſe ! Hé fi, c'eſt gâter le métier. En connoiſſez-vous quelqu'une qui le mérite ?

LELIO.

Du moins celle que j'adore en eſt bien digne.

SILVIA.

Vous voulez dire Silvia, je gage: mais vous eſt-elle bien connuë?

LELIO.

Jugez-en par ma conſtance.

SILVIA.

Vous la croyez donc bien inſenſible!

LELIO.

Je n'en ſuis que trop ſûr pour mon malheur.

SILVIA.

Et ſi je vous diſois, moi, que je l'aime; & que j'en ſuis aimé!

LELIO.

Je dirois que vous cherchez à vous divertir: mais je vous avertis en même tems que la plaiſanterie ſeroit dangereuſe.

SILVIA.

Il faut pourtant que vous ſachiez la vérité: peut-être vous ſera-t'elle utile. Je vous déclare que je ſuis le mieux du monde avec Silvia. C'eſt moi qui diſpoſe de ſes ſentimens, qui arrange toutes ſes démarches, qui lui dicte juſqu'à ſes paroles.

LELIO.

Prenez garde....

SILVIA.

A la preuve. J'étois avec elle, lorſqu'elle a reçu votre derniere lettre; c'eſt moi qui vous l'ai fait renvoyer. J'étois avec elle cette nuit, lorſque vous lui avez donné

donné votre sérénade; je ne lui ai pas permis de se mettre à sa fenêtre, quelqu'envie qu'elle en eût. C'est moi qui lui ai fait feindre la ruine de son pere, pour se débarrasser de vous. En un mot elle n'agit que par moi. Je suis le maître absolu de son cœur. Il faut tout vous dire. Elle avoit quelque penchant pour vous; & je crois, Dieu me pardon-ne, qu'elle vous auroit aimé, si je ne m'étois mis entre vous deux. Vous voilà bien surpris!

LELIO.

Je ne le suis que de votre insolence & de vos mensonges.

SILVIA.

Sans colere, s'il vous plaît. Connoissez-vous ce diamant?

LELIO.

Oui. C'est celui que je lui ai fait rendre tout à l'heure.

SILVIA.

Eh bien, vous lui en avez fait une galanterie? Elle m'en a fait un sacrifice.

LELIO.

Non. Il n'en est rien. C'est la plus insigne des calomnies. Vous êtes un menteur, & de plus un voleur. Défendez-vous, scélérat. Il faut vous dédire ou mourir.

SILVIA *ôtant sa moustache.*

Non, Lelio, je n'ai point à me dédire; mais j'ai une vérité à vous avouer. Je vous ai toûjours aimé, & je vous aime plus que jamais. Pardonnez-moi tant d'épreuves: elles m'assûrent de votre cœur, & vous rendent le maître du mien.

LELIO.

Quoi! c'est vous adorable Silvia! c'est de vous que j'entens un pareil aveu. Ah! je vais expirer à vos pieds de l'excès de mon bonheur!

SCENE VI.

LELIO, SILVIA, CHRISANTE, ISABELLE, MARIO, VIOLETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

CHRISANTE.

QUe vois-je! Lelio aux pieds de ma fille!

SILVIA.

Oui, mon pere. Le voilà tel que je le voulois; & je suis prête à vous obéir.

CHRISANTE.

Tu n'as que trop différé. Que j'embrasse mille fois mon gendre!

ARLEQUIN.

Il n'y a plus à reculer, Violette. Il faut opter entre nous.

VIOLETTE.

J'ai à me venger de tous deux. Je choisis d'abord Arlequin, pour me venger de toi; & je me vengerai de lui à loisir.

MARIO *à Isabelle.*

L'exemple ne vous détermine-t'il pas, ma chere Isabelle?

ISABELLE.

Il le faut bien.



Le Veſtibule s'éclaire tout d'un coup, les Portiques s'ouvrent & laiſſent voir l'Apartement & les jardins d'Iſabelle tout éclairés.

Silvia danſe en Cavalier avec Iſabelle, & Arlequin avec Violette. Le Chanteur chante quelques airs, & la Comédie finit par une Contredanſe.

CEtte Cloris qu'on montre au doigt,
Etale les lis & les roſes:
Mais, malgré de ſi belles choſes;
Ce n'eſt qu'un maſque que l'on voit,
Avant qu'elle ait pu faire uſage
De l'art qui rend le teint vermeil,
Allez la ſurprendre au réveil,
Vous verrez un viſage.

Ce faux ami ne vous reçoit
Qu'avec l'offre d'un cœur ſincere;
Il promet tout, & ne tient guère.
Ce n'eſt qu'un maſque que l'on voit:
Mais quand, malgré ce témoignage,
Vous le verrez bientôt après
Vous trahir pour ſes intérêts,
Vous verrez un viſage.

Quand avec un manége adroit,
La Coquette, pour vous ſurprendre,
Affecte un air ſenſible & tendre,
Ce n'eſt qu'un maſque que l'on voit :
Mais pour obtenir maint hommage :
Voyez-là des yeux, de la voix
Flater vingt amans à la fois,
Vous verrez un viſage.

Ce jeune époux, ſi l'on l'en croit ;
Eſt encor l'amant de ſa femme,
Le tems n'affoiblit point ſa flâme ;
Ce n'eſt qu'un maſque que l'on voit :
Mais voyez-le dans ſon ménage,
Toûjours chagrin, ſombre & grondant,
S'accuſer d'un choix imprudent,
Vous verrez un viſage.

Lorſque le Parterre reçoit
Une Piéce avec indulgence,
Qu'il ne dit pas tout ce qu'il penſe ;
Ce n'eſt qu'un maſque que l'on voit :
Quand, pour aplaudir à l'ouvrage,
Le Spectateur, ſelon nos vœux,
Devient chaque jour plus nombreux,
Nous voyons un viſage.

Jadis le ſérieux amour
Danſoit avec un air de Cour
La tendre Sarabande & la grave Courante.
Bientôt devenu plus coquet,
Il aima mieux du joli Menuet

La mesure riante.
Mais aujourd'hui, plus vif & plus fripon
Cupidon
ne danse
Que Contredanse
Et Cotillon.
S'il ne court, il sort de cadence.

Auprès des jeunes Cœurs l'amour sçait se cacher.
Pour ne les pas effaroucher
Il rit, chante, badine, & saute comme un Basque.
A l'aide des ris & des jeux,
Dès qu'il a fait naître ses feux,
L'amour leve le masque.

VAUDEVILLE.

Amans ne vous rebutez pas;
Conservez toûjours l'espèrance:
Votre bonheur vient pas à pas:
Toûjours va qui danse.

En vain on veut vous résister,
Vous vaincrez tout par la constance.
Rien n'est pis que de s'arrêter:
Toûjours va qui danse.

Qui presse & demande toûjours
Obtiendra plutôt qu'il ne pense.
Dans le Bal charmant des amours.
Toûjours, &c.

Le Cœur ſçait toûjours l'art d'aimer
Il ne lui faut point d'expérience :
Le moins habile peut charmer,
Toûjours, &c.

Si nous vous divertiſſons mal,
Du moins ce n'eſt pas négligence :
Nos ſoins marchent d'un pas égal ;
Toûjours, &c.

Il n'eſt plus de fidéle amant ;
D'aimer toûjours tel fait ſerment,
Qui médite une perfidie.
Tout eſt maſque & déguiſement :
Tout ment :
Ce monde n'eſt que tromperie.

Craignez la Coquette, en l'aimant :
Regard tendre & ſoûris charmant ;
Mais malheur au Cœur qui s'y fie.
Tout, &c.
N'allez pas croire que l'on eſt
Tout ce qu'en public on paroît :
Chacun a ſes mœurs de parade.
Tout eſt maſque & déguiſement :
Tout ment :
Ce monde n'eſt qu'un Maſcarade.
Cloris n'ètale que douceur,
Que ſageſſe & riante humeur.
En ſecret c'eſt une Ménade.
Tout, &c.

Liſe, d'un époux déplaiſant,
Dit tout haut qu'il eſt amuſant,

Et tout bas; hélas qu'il m'ennuie!
Tout, &c.

Pour juger, il faut voir de près,
Tel croit époufer une Agnès,
Qui dès le lendemain s'écrië
Tout, &c.

Petit Blondin, vous vous vantez
D'avoir conquis mille Beautés,
Qui toutes vous trouvent trop fade.
Tout, &c.

Dircé ne fait point de jaloux.
Quand l'un obtient un rendez-vous,
L'autre en reçoit une embaffade.
Tout, &c.

Ce petit Maître au cœur fripon
Sortant de fouper chez Ninon
Donne à Life une ferenade.
Tout, &c.

Damon vous trahit fourdement
Sous le plus vif embraffement,
Le traître couvre l'embufcade.
Tout, &c.

Lindor prend des airs importans:
Mais du pere d'un de fes gens
Il fut jadis le camarade.
Tout, &c.

Quel juge en doit croire un Auteur!

Souvent qui l'aprouve est flateur,
Et qui le blâme est peu sincere.
Tout est masque & déguisement :
Tout ment :
La franchise n'est qu'au Parterre.

L'Amour assemble ici ses plus chers favoris :
Parmi les danses & les ris
A leur bonheur tout y conspire.
Le jour qu'on inventa le Bal,
L'Himen se trouva mal ;
L'Amour se mit à rire.

Venez tendres Amans, accourez à nos jeux :
Cherchez-y l'objet de vos vœux :
Sous le masque on y peut tout dire.
Le jour, &c.

Que ces aimables nuits offrent de doux momens :
C'est par d'heureux déguisemens,
Que fleurit l'amoureux empire.
Le jour, &c.

Jadis les tendres cœurs gémissoient trop longtems :
Nos jeux des malheureux Amans
Ont bien abregé le martyre.
Le jour, &c.

Ici plus d'un jaloux trouve son châtiment;
L'Epoux y fait briller l'Amant ;

L'Epoux gronde & l'Amant ſoûpire.
Le jour, &c.

Vous qui faites toûjours le deſtin de nos jeux,
Voici le moment dangereux :
Que l'indulgence vous inſpire!
Prononcez. Au moindre ſignal
L'Auteur ſe trouve mal,
Ou bien ſe met à rire.

F I N.



L'AMANTE
DIFFICILE.
EN VERS.

ACTEURS

du Prologue.

ARLEQUIN.
TRIVELIN.
PAQUETI.
ROMAGNESI.

Acteurs de la Comédie.

SILVIA, Amante de Lelio.
LELIO, Amant de Silvia.
ISABELLE, Amante de Mario.
MARIO, Amante d'Isabelle.
ROSETTE, Suivante de Silvia.
CLARINE, Suivante d'Isabelle.
Un Laquais.

PROLOGUE.

ARLEQUIN, TRIVELIN, PAQUETI, ROMAGNESI,

ROMAGNESI.

QUoi! Vous ici, Messieurs! Vous à l'heure
qu'il est!
Déja tout habillés! pourquoi donc, s'il vous
plaît?

PAQUETI.

Plaisant étonnement!

TRIVELIN.

Question bien utile!

ARLEQUIN.

N'allons pas nous jouer l'Amante difficile?

ROMAGNESI.

Oui vraiment.

PAQUETI.

Eh bien donc?

TRIVELIN.

La joûra-t'on
Sans nous?

ROMAGNESI.

A merveille.

ARLEQUIN.

Ma foi, si nous ne sommes fous,
Notre pauvre amoureux n'a pas la tête saine.
Est-ce donc qu'avec vous je n'ouvre pas la scene
Suis-je pas le valet?

ROMAGNESI.

Oui, si valet y a.

PAQUETI.

Et moi ne suis-je pas pere de Silvia ?

TRIVELIN.

Et moi ne suis-je pas Confident d'Isabelle ?

ARLEQUIN.

Quel vin, mon pauvre ami, t'a troublé la cervelle ?

ROMAGNESI.

Dans la piéce, il est vrai, vous étiez tout cela :
Mais vous n'êtes plus rien.

PAQUETI.

La raison ?

ROMAGNESI.

La voilà.
Pour ôter des défauts, ou bien de l'inutile.

ARLEQUIN.

Oh ! cette exclusion, ma foi, n'est pas civile.

ROMAGNESI.

Vous le prenez fort mal.

ARLEQUIN.

Je le prens comme il faut,
Selon Monsieur l'Auteur, je suis donc un défaut ?
Dois-je le trouver bon ?

ROMAGNESI.

Non pas, & par vous-même,
Vous êtes au contraire un agrément extrême ;
Et même je venois avertir ces Messieurs
Qu'ils ne vous auront pas. Autrement les rieurs
Pourroient à tout moment regretter votre absence.
Ne vous attendant pas, ils prendront patience.

ARLEQUIN.

Ils la prendront ! mais moi je ne la prendrai pas.
Perdrois-je sans regret ces flatteurs Brouhahas
Que le Parterre donne au zéle qui m'inspire ?

Pourquoi me retrancher, puisque je faisois rire?

ROMAGNESI.

On rioit: avec vous cet effet est commun:
Car, sans vous flatter, vous & les ris ne sont qu'un.
On rioit, mais c'étoit aux dépens de l'intrigue:
Vos jeux l'interrompoient: or l'auditeur fatigue,
Quand il faut renouer le fil de l'action.
Le rire à contre-tems n'est que distraction.
Vous aviez votre compte; & nous perdions le nôtre.

ARLEQUIN.

Vous le perdrez encor. Je suis fat comme un autre.
Sans moi je vous plains fort.

ROMAGNESI.

Ne nous plaignez pas tant.
Peut-être en riant moins, sera-t'on plus content.

PAQUETI.

Je crois qu'il a raison: mais moi je suis le pere.
Quel autre personnage est aussi nécessaire?

ROMAGNESI.

Vous laissiez Silvia maîtresse de son choix;
Et puisque vous vouliez lui remettre vos droits,
Pour être de l'avis que doit prendre sa fille,
Quelle nécessité que le pere s'habille?

TRIVELIN.

Il raisonne, ce semble, en homme fort prudent:
Mais d'Isabelle moi je suis le confident:
Jamais fille, en aimant, ne garda le silence;
Et cela pécheroit contre la vraisemblance.

ROMAGNESI.

Une Femme de Chambre est meilleure en ce cas.
On te donne congé.

TRIVELIN.

Ma foi, je n'y perds pas.

ARLEQUIN.

Comptez du moins sur trois : nous vous les devons bien.
Vien : sui-moi, Trivelin : allons de compagnie
Faire un parti là bas contre la Comédie.
Messieurs, secondez-nous, si la Piéce va mal
Tenez-vous tout prêts : mais attendez le signal.

Fin du Prologue.



Plus qu'un Turc, un Arabe.

SILVIA.

Et si je te disois
Qu'on n'eût jamais un cœur si sensible & si tendre.

ROSETTE.

Oh je n'en croirois rien : n'allez pas l'entreprendre.

SILVIA.

Rien n'est pourtant plus vrai : cet Amant si charmé
Tout amoureux qu'il est, est encor plus aimé.

ROSETTE.

Fable. Si vous l'aimiez comme vous me le dites;
Auriez-vous dédaigné ses lettres, ses visites.
Quand votre pere est près d'en faire votre Epoux,
Pour peu qu'il vous eût plû, le refuseriez-vous ?
Je m'y perds ; & l'énigme est incompréhensible.

SILVIA.

C'est qu'on est délicate encor plus que sensible.

ROSETTE.

Oh, oh, voici du grand !

SILVIA.

Dis même si tu veux,
Du fou, du romanesque, & pis.

ROSETTE.

Entre nous deux,
C'est sous un autre nom ce que je voulois dire.

SILVIA.

Comme toi je le sens, & te permets d'en rire.
Mon caprice est outré, même à mes propres yeux.
Mais, en me condamnant, je ne puis faire mieux.
On ne fait point son cœur ; & quoiqu'il nous ordonne,
Il faut le prendre tel que le Ciel nous le donne ;
C'est pour aimer toûjours que j'engage ma foi ;
Et je veux qu'un Amant soit aussi sûr que moi.
Hélas ! le monde est plein de flâmes passageres ,

Qui par leur propre excès n'en sont que plus légeres.
Et pour notre malheur, c'est sur de pareils feux,
Qu'on forme tous les jours d'inviolables nœuds.
Bientôt aux longs chagrins de courts plaisirs font place.
Plus l'Amant s'enflâmoit, & plus l'Epoux se glace.

ROSETTE.

Et que concluez-vous de là ? Voyons un peu.

SILVIA.

Qu'avant que mon amour s'échape au moindre aveu,
Je veux sur Lelio prendre tant d'assûrance,
Que je ne puisse plus douter de sa constance;
Je veux qu'inaccessible à toute passion,
Intérêt, nouveauté, plaisir, ambition,
Ne puisse un seul moment ébranler sa tendresse;
Que même sans espoir il m'adore sans cesse;
Que rien ne le contraigne à suivre une autre loi,
Je veux qu'il m'aime enfin comme je l'aime.

ROSETTE.

Et moi
Je crains que sur ce point vous ne soyez unique.
Votre délicatesse est par trop tyrannique.
J'en prévois le succès; vous perdrez votre Amant.

SILVIA.

Je le crains aussi : mais, du moins s'il se dément,
Il ne me verra point rougir de ma foiblesse;
Et si de mes projets il sauve sa tendresse,
L'Hymen, alors l'Hymen finira mes rigueurs;
Et mon cœur a de quoi le payer de ses pleurs.

ROSETTE.

Beau projet!

SILVIA.

Il est tems que l'épreuve commence.
Frape chez Isabelle; & . . . mais elle s'avance.
Elle rentroit chez elle; & vient fort à propos.

SCENE II.

ISABELLE, SILVIA, ROSETTE.

SILVIA.

J'Ai, ma chere Iſabelle, à vous dire deux mots.
Songez que l'amitié nous unit dès l'enfanſe ;
Vous ne devez ſur rien tromper mon eſpérance.
Vous ſeule juſqu'ici ſavez ma paſſion.

ISABELLE.

Eh bien vous plaignez-vous de ma diſcrétion.

SILVIA.

Non ; & je ſuis bien loin d'en prendre aucun ombrage.
Mais aujourd'hui j'éxige encore davantage.

ISABELLE.

Quoi donc ce qu'à préſent vous m'allez demander,
Me coûteroit-il plus qu'un ſecret à garder ?

SILVIA.

Ce que j'attens de vous n'eſt pas ſi difficile.

ISABELLE.

Expliquez-vous, voyons. En quoi vous ſuis-je utile ?

SILVIA.

Jamais fille ne fût plus aimable que vous.
Un cœur eſt bien adroit, s'il échappe à vos coups.
Au plus vif enjoûment, aux graces naturelles
Vous ajoutez un art qu'on prend preſque pour elles.

ISABELLE.

M'arrêtez-vous ici pour m'entendre louer ?

Oh rien n'en si facile ; il le faut avouer.
SILVIA.
Non: mais il faut pour moi que votre art se signale.
Je viens vous supplier d'être....
ISABELLE.
Quoi ?
SILVIA.
Ma Rivale.
ISABELLE.
Que me dites-vous ?
SILVIA.
Oui, d'employer vos efforts ;
Tout ce qu'en vous le Ciel assembla de trésors,
Pour charmer Lelio, pour...
ISABELLE.
Bon, vous voulez rire.
SILVIA.
Fort sérieusement c'est ce que je desire.
ISABELLE.
Oh ! Je rirai donc moi. J'ai déja Mario.
Pourquoi m'embarrasser de votre Lelio ?
Si j'allois le gagner, & qu'en pourrois-je faire ?
SILVIA.
Tout ce que vous voudrez, ce sera vôtre affaire.
Depuis quand trouvez-vous un Amant de refus ?
ISABELLE.
Il est vrai : c'est toûjours un esclave de plus.
Vous me connoissez-bien : je suis un peu coquette :
Mais sçavez-vous le risque où ce dessein vous jette ?
Je ne me pique pas d'avoir votre beauté :
Mais qu'importe ! sur vous j'aurois la nouveauté:
Et pour peu que j'y misse un vrai dessein de plaire,
Peut-être Lelio ne résisteroit guére.
SILVIA.
Eh bien vous n'en sauriez assez mettre à mon gré.

Par là, si vous m'aimez, je le reconnoîtrai.

ISABELLE.

Non je n'en ferai rien.

SILVIA.

Pourquoi donc ?

ISABELLE.

Non vous di-je.
Ma gloire me défend ce que la vôtre exige.
Ma honte est trop certaine : on ne triomphe pas
Des cœurs qu'ont une fois enchainé vos apas ;
Et si de Mario j'éprouvois la constance,
Je ne vous prendrois pas pour cette expérience.

SILVIA.

Ah ! plus de complaisance & moins de compliment.

ISABELLE.

Que m'arriveroit-il de tenter votre amant !
De sçavoir que l'on peut échapper à mes charmes :
La belle connoissance ! Et de là mille allarmes
Sur les nouveaux desseins que je pourrois former !
Je deviendrois timide : or pour se faire aimer
Une femme a besoin d'un peu de confiance.
De ce que vous voulez voyez la conséquence.

SILVIA.

Cessez de plaisanter. Un peu de sérieux :
Gardez cette gayeté, pour en réüssir mieux.
Isabelle, il y va du repos de ma vie.
De quelque sort qu'enfin l'épreuve soit suivie ;
Je n'oublirai jamais que de votre bonté,
Je tiendrai mon époux ou bien ma liberté.

ISABELLE.

Quoi ! vous le voulez donc ?

SILVIA.

Sans doute.

ISABELLE.

Prenez garde.

SILVIA.

Oh ! j'ai bien consulté tout ce que j'y hasarde.

ISABELLE.

C'en est fait. Je deviens aussi folle que vous.
Je vais armer mes yeux des regards les plus doux.
Je vais de tout mon art épuiser la puissance:
Mais aussi pour ma gloire, & pour ma récompense,
Si je manque mon coup, gardez-moi le secret.

SILVIA.

Votre enjoûment me charme, & j'en attens l'effet.
J'embrasse ma rivale. Adieu: la nuit s'avance.

ISABELLE.

Comptez sur moi.

SILVIA.

Comptez sur ma reconnoissance.

SCENE III.

ISABELLE.

OUi, je la servirai sans doute à point nommé.
J'envoiois dès long-tems l'amant qu'elle a charmé.
Pour elle un tel esclave est un honneur extrême.
Je veux m'en faire aimer, dussai-je aimer moi-même.
J'ai juré de n'avoir que des amusemens:
Mais je sens que pour lui je romprois mes sermens.
Me trompai-je! C'est lui que mon destin m'adresse:
Son amour en ces lieux le ramene sans cesse.

SCENE VI.

ISABELLE, LELIO.

ISABELLE.

Vous aimez à rêver près de cette maison:
La nuit même, la nuit, l'air vous y paroît bon.
Nous régalerez-vous de quelque sérénade?

LELIO.

Non, non, pour Silvia c'est un plaisir trop fade.
On les dédaigne trop; je n'en hasarde plus.
Ainsi que mes soûpirs, mes concerts sont perdus.

ISABELLE.

Pour quelqu'autre du moins ils pourroient ne pas l'être.
Souvent à mon balcon, vous me voyez paroître;
Et contre Silvia j'y murmurois tout bas
Qu'elle vous fit l'affront de ne se montrer pas.

LELIO.

Ah! ce n'est pas le seul que mon amour m'attire:
On me renvoie encor mes lettres, sans les lire.
L'inhumaine à mes soins mesure ses rigueurs.

ISABELLE.

Cet étourdi d'Amour assortit mal les cœurs.

LELIO.

Vous badinez toûjours.

ISABELLE.

Je suis un peu rieuse.
Cependant tout à coup je deviens sérieuse:
Je ne sais trop pourquoi. Vos maux me font pitié;

Déja pour Silvia j'en ai moins d'amitié.
Non que je croie encor que son cœur vous méprise,
Cela ne se peut pas ; mais elle se déguise ;
Et de tant de dédains l'apparente fierté,
Me prouve sa froideur, moins que sa vanité.

LELIO.

Qu'auroit-elle à cacher ? J'ai l'aveu de son pere ;
Et puisqu'en ses mépris l'ingrate persévere,
Je ne puis, me flater, même de sa froideur.
C'est haine, c'est mépris qui me ferme son cœur.

ISABELLE.

Quoi ! l'ardeur la plus vive & la plus délicate,
N'auroit donc rencontré qu'une aveugle, une ingrate !
Croirois-je que de vous on fit si peu de cas !
Non, non, on ne croit point ce qu'on ne conçoit pas.

LELIO.

Chere Isabelle, eh bien, vous êtes son amie :
Si vous plaignez mes maux ; s'ils vous ont attendrie,
J'attens de vos bontés un secours généreux.
Parlez-lui, peignez-lui ma constance & mes feux :
Que la tendre amitié pour l'amour sollicite.

ISABELLE.

Oui, vous m'attendrissez ; & Silvia m'irrite.
Je prétens vous servir, fiez-vous à ma foi ;
Croyez qu'en vous servant, je me soulage moi.
J'ose tout espérer ; & dans ce moment même,
Je suis sûre, je sens que Silvia vous aime.

LELIO *se jettant à ses genoux.*

Ah ! je voudrois pouvoir, les Dieux m'en sont témoins,
Au prix de tout mon sang reconnoître vos soins.

SCENE V.

LELIO, ISABELLE, MARIO.

MARIO.

LElio dans la nuit aux genoux d'Isabelle !
Ah! c'en est trop; du moins, pour punir l'infidelle;
Immolons mon Rival. Allons, défendez-vous.

LELIO.

Quelle est donc mon offense? Et pourquoi ce
courroux?

MARIO.

Point d'éclaircissemens. J'ai des yeux; je m'y fie.

Ils se battent un instant.

ISABELLE.

Arrêtez, Mario.

MARIO.

Non votre perfidie...

ISABELLE.

Cessez, cessez, vous dis-je, ou renoncez à moi;
Et pour jamais.

MARIO.

Comment, après ce que je voi,
Prètendez-vous encor de n'être pas coupable?

ISABELLE.

Dès que l'on est jaloux, qu'on est déraisonna-
ble !
Je suis bonne; écoutez, & soyez éclairci.
Je rentrois; Lelio m'a rencontrée ici,
S'est plaint de Silvia, m'a dit ses injustices;
Et combien de mépris ont payé ses services.
Je pouvois le servir près d'elle; il m'en prioit;
J'ai promis de le faire; il m'en remercioit.

LELIO.

Oui j'attens....

MARIO.

De vous croire aurai-je la foiblesse?

ISABELLE.

Non, non, gardez plûtôt un soupçon qui me blesse.
Je vous le conseille.

MARIO.

Oh! que j'aurois bien de quoi!
Votre cœur dès long-tems devient bien froid pour moi.

ISABELLE.

Vous continuez donc à me croire volage.

MARIO.

Non pas tout à fait: mais, que je sois sans ombrage,
Je mentirois.

ISABELLE.

Eh bien doutez, Monsieur, doutez;
Ou plûtôt apprenez mes infidélités.
Des soupçons incertains me faisoient trop de grace:
Non, vous ne croirez rien que mon crime ne passe.
Je suis une perfide. Oui j'aime Lelio:
Je trahis mon amie; & je haïs Mario:
Oui je le haïs, vous dis-je; & je n'ai d'autre peine
Que de n'avoir pas eu toûjours la même haine.
Voilà tout avoué. N'êtes-vous pas content?

MARIO.

Je l'ai bien mérité ce dépit insultant:
Mais l'Amour est jaloux; l'apparence l'abuse:
Son excès fait son crime; & cet excès l'excuse.

LELIO.

Vous le maltraitez trop.

ISABELLE.

Quoi vous calmer si-tôt!
Ne soyez pas si foible; & croyez bien plûtôt,
Croyez que mon couroux n'est encor qu'une feinte
Qui veut avec du bruit étourdir votre plainte;
Que Lelio me plaît; & qu'enfin, lui présent,
Mon cœur a le plaisir d'avouer ce qu'il sent.

LELIO.

Vous me jouez.

MARIO.

En vain votre couroux redouble.
Non, non, n'eſpérez pas voir renaître mon trouble.
Je vous laiſſe avec lui ; c'eſt à moi de ſortir:
Je ne puis mieux, je crois, prouver mon repentir.

SCENE VI.

ISABELLE, LELIO.

ISABELLE.

J'Ai dit à Mario, pour punir ſon offenſe ;
Ce qui, s'il y penſoit, n'a que trop d'apparence.
Je ſuis ſurpriſe encor de ſa tranquilité.
Mais quoi ! votre mouchoir me ſemble enſanglanté !
Vous vous envelopez la main ! quelle bleſſure ?

LELIO.

Bon ! ce n'eſt rien.

ISABELLE.

Quoi rien !

LELIO.

Moins que rien, je vous jure.

ISABELLE.

Il faut voir ce que c'eſt : mais quel eſt mon effroi !
O Ciel ! vous pâliſſez ! Clarine, ſoûtiens-moi.

LELIO.

Juſqu'où va ſa frayeur ! Elle eſt évanouie !
Entrons chez elle. Il faut prendre ſoin de ſa vie.
Silvia, Silvia, quel ſeroit mon bonheur,
Si je vous avois vû pour moi-même frayeur !

SCENE VI.

SILVIA, ROSETTE.

SILVIA.

Quel feroit fon bonheur! Et qu'eût-il dit, Rofette,
S'il avoit vû le trouble où fon danger me jette?
Des maux que je te fais, je fouffre plus que toi.
Pardonne, Lelio, je te vange fur moi.
Ma raifon veut hâter l'aveu de ma tendreffe:
Mais je la facrifie à ma délicateffe.
Elle eft feule à la fois mon tiran & le tien.
Mais quelque jour nos maux deviendront notre bien.
Il n'eft point de chagrin, de peine fi cruelle
Que je regrette, au prix de te fçavoir fidele.

ROSETTE.

Pourquoi fi follement différer vos plaifirs?
Ne vaudroit-il pas mieux éloigner les foûpirs?
Ce n'eft jamais trop loin que le mal fe renvoie.
A demain les chagrins; dès aujourd'hui la joie.

SILVIA.

Il eft chez Ifabelle; & tu me fais fonger
Qu'elle va tout tenter, afin de l'engager:
La Coquette l'entend; & l'adreffe eft nouvelle:
S'évanouir exprès, pour l'attirer chez elle!

ROSETTE.

Vous l'avez voulu.

SILVIA.

Non, je voulois feulement
Qu'elle feignît d'aimer; mais elle aime vraiment..

Toi-même, comme moi, tu l'as trop entenduë :
La feinte eſt bien moins vive, & bien moins ingénuë.

ROSETTE.

Prenez vous-en à vous, s'il arrive malheur.

SILVIA.

Crois-tu que Lelio ſoit maître de ſon cœur ?
Elle eſt belle, elle va lui paroître ſenſible :
Il va lui comparer ma rigueur inflexible.
Ah ! ſi je m'en croyois....

ROSETTE.

Quoi ?

SILVIA.

Je vais les troubler.

ROSETTE.

Ce ſeroit très-bien fait.

SILVIA.

Non. Eh pourquoi trembler ?
Je ſens que ma fierté reprend tout ſon empire.
S'il ſe dément, ſon cœur vaut-il que j'en ſoupire ?
Je n'aurai rien perdu.

ROSETTE.

Vous pouvez donc rentrer.

SILVIA.

Je veux le voir ſortir.

ROSETTE.

Il faut donc demeurer.
Votre parti n'eſt pas trop bien pris, ce me ſemble.

SILVIA.

Ne te paroît-il pas qu'ils ſont long-tems enſemble ?

ROSETTE.

Peu de tems vous ennuie

SILVIA.

Il faut faire un effort.

ROSETTE.

Remettez-vous un peu : c'eſt Lelio qui ſort.

SCENE VIII.

LELIO, SILVIA, ROSETTE.

LELIO *à part.*

CAprice du destin, bisarrerie extrême,
Quand je ne puis fléchir le seul objet que j'aime,
J'attendris malgré moi ce que je n'aime pas.
Mais que vois-je ! à cette heure où portez-vous vos pas ?
Pourquoi...

SILVIA.

Votre combat m'avoit un peu surprise.
Mais de cette frayeur me voilà bien remise.
Et je vois que l'issue a de quoi vous flater.

LELIO.

Quoi ! vous pourriez, cruelle !

SILVIA.

Oh ! sans vous emporter.
Je croyois n'avoir point de reproches à craindre.
Et vous prenez fort mal votre tems pour vous plaindre
Reçu chez unê belle, en de si doux momens,
On pardonne d'ailleurs de mauvais traitemens.
La sensible doit faire oublier la cruelle.

LELIO.

Plus sensible que vous en effet Isabelle,
A perdu connoissance en me croyant blessé :
A la suivre un moment son état m'a forcé.
Voilà mon aventure.

SILVIA.

Elle est assez flateuse,

Et préfage une fuite encore plus heureufe.
Je vous en félicite.

LELIO.

Ah du moins écoutez.

SILVIA.

Non. Je n'écoute rien. J'entre chez moi, reftez.

LELIO.

Quel eft donc le chagrin dont je la vois faifie!
Que je ferois heureux, fi c'étoit jaloufie!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, CLARINE.

ISABELLE.

Clarine, je te fçais & difcréte & fidelle ;
Et mon cœur tout entier va s'ouvrir à ton zéle.
Lelio m'intéreffe ; & je veux l'engager :
J'en ai déja trop fait pour ne plus y fonger.
Jufques au plein fuccès je ne fuis point à l'aife ;
Et fous peine d'affront, il faut que je lui plaife.

CLARINE.

Quoi donc à votre amie iriez-vous l'enlever.

ISABELLE.

Elle m'en a priée.

CLARINE.

Et oui de l'éprouver ;
Bien entendu pourtant, à ce que je puis croire,
Que vous n'y feriez pas confifter votre gloire ;
Que fans vaincre, c'étoit affez de l'attaquer.

ISABELLE.

Je ne veux point avoir l'affront de le manquer.

CLARINE.

Bon. Un amant de plus, & de moins une amie,
C'eft prefque double gain dans la galanterie.

ISABELLE.

Quelqu'intérêt qu'elle ait, en un mot j'ai le mien,
Et ne fuis point d'humeur à l'immoler au fien.
Suivons notre projet. As-tu rendu ma lettre ?

CLARINE.

Aux mains de Lelio je viens de la remettre.

ISABELLE.

Qu'a-t'il dit ?

CLARINE.

Qu'il alloit venir dans le moment.

ISABELLE.

Tant mieux. J'augure bien de ce commencement.

CLARINE.

Vous me ſurprenez fort ; tout ceci m'embarraſſe.
Comment l'entendez-vous ? Expliquez-vous, de grace.
Mario dès long-tems compte ſur votre cœur ;
L'himen même bientôt doit payer ſon ardeur.
Pourquoi donc, dans le tems que cet himen s'apprête,
Vous aller intriguer pour une autre conquête ?

ISABELLE.

Ne t'inquiéte point. Cet himen n'eſt pas prêt.
Déja depuis long tems Mario me déplaît.
Nous nous étions aimés ſans peine, ſans traverſe.
Nulle difficulté n'animoit ce commerce.
Nous penſions que bientôt l'himen nous uniroit :
Un amour ſi tranquille eſt un amour bien froid.
Lelio de mon cœur réveille l'indolence :
J'ai cru qu'il ſeroit beau de vaincre ſa conſtance.
Ce triomphe eſt piquant pour mon ambition.
Je n'en laiſſerai pas perdre l'occaſion.

CLARINE.

Oui, je ſais qu'une Belle eſt ſouvent aſſez vaine
Pour jouir ſans plaiſir de ce qu'elle a ſans peine.
Vous avez là deſſus l'eſprit des Conquérans :
Mais encor faudroit-il des obſtacles moins grands ?
A tenter Lelio, votre honneur ſe haſarde ;
Et vous échoûrez-là, ſi vous n'y prenez garde.

ISABELLE.

Nous verrons. Aujourd'hui comment ſuis-je à tes yeux ?

CLARINE.

Belle : à votre ordinaire enfin.

ISABELLE.

Quoi ! rien de mieux ?

CLARINE.

Non : mais c'eſt bien aſſez.

ISABELLE.

Comment ſuis-je coëffée ?

CLARINE.

Quand vous l'auriez été de la main d'une Fée,
Cela n'iroit pas mieux.

ISABELLE.

Et l'habit, qu'en dis-tu ?

CLARINE.

Celui que vous aviez hier m'eût autant plû.

ISABELLE.

Belle comparaiſon ! Tu n'as point d'yeux, Clarine.

CLARINE.

Je n'ai pas ſur ce point une vûë aſſez fine.

ISABELLE *ſe regardant dans un miroir.*

Voyons un peu. Pourquoi ne m'avertis-tu pas
Que cette mouche étoit placée un peu trop bas ?
Elle fera mieux là . . . là, plus loin de la joue.
Dis ?

CLARINE.

Cela me ſeroit fort égal, je l'avoue.

ISABELLE.

Va, tu n'as point de goût, en matiere d'attraits.

CLARINE.

L'œil ſeul d'une Coquette entend ſes intérêts.

ISABELLE.

On frappe. Cours ouvrir. C'eſt Lelio, je penſe.
Je dois bien eſpérer de cette diligence.

N'eſt-ce pas lui, Clarine?

CLARINE.

Et qui lui?

ISABELLE.

Lelio.

CLARINE.

Oh ce n'eſt donc pas lui.

ISABELLE.

Qui donc?

CLARINE.

C'eſt Mario.

ISABELLE.

Quel contre-tems!

SCENE II.

ISABELLE, CLARINE, MARIO.

MARIO.

COmment! vous voilà ſous les armes?
Jamais vous n'avez joint tant d'art à tant de charmes,
Iſabelle; & pourtant vous ne m'attendiez pas.

ISABELLE.

Le plaiſir de vous voir ajoute à mes appas,
Apparemment.

MARIO.

Oh, oh, le compliment eſt tendre.
Ce ton nouveau pour moi doit encore me ſurprendre:
Il pourroit bien couvrir quelque ſecret deſſein.

ISABELLE.

Il faut bien être fait pour s'allarmer en vain:

Mais je vous avertis, Monſieur, que cela laſſe:
Ces ſoupçons éternels ont fort mauvaiſe grâce.
Oui, lorſque l'on fait tant que d'aimer comme moi,
On eſt bien-aiſe auſſi d'être cru ſur ſoi;
Et je ne prétens pas, en écoutant vos plaintes,
Perdre toûjours mon tems à diſſiper vos craintes.

MARIO.

Peut-être, j'en conviens, ſuis-je trop inquiet:
Mais convenez qu'auſſi j'en ai ſouvent ſujet.

ISABELLE.

Par exemple aujourd'hui qui de nous doit ſe plaindre
De ce que cette nuit vos fureurs m'ont fait craindre?
Au lieu de vous gronder de ces emportemens,
Je pardonne, j'oublie; & même en ces momens
Je parois vous revoir avec plus de tendreſſe;
Et, malgré tout cela, vous m'outragez ſans ceſſe.
A la fin, je craindrai de m'unir avec vous.

MARIO.

Oh! ne menacez point: je ne ſuis plus jaloux.

CLARINE.

On frappe encor.

ISABELLE.

Va voir.

CLARINE.

C'eſt Lelio.



SCENE III.

ISABELLE, MARIO, CLARINE, LELIO.

MARIO.

QU'entens-je!
Que dois-je donc penſer! l'avanture eſt étrange.
La nuit à ſes genoux, & chez elle aujourd'hui.

ISABELLE.

Vous voilà bien ſurpris!

MARIO.

Quoi Lelio!

ISABELLE.

C'eſt lui.
Je vois, je vois déja revenir vos ombrages;
Et j'en veux bien encor prévenir les outrages.
Silvia craignoit fort que de votre combat
La ſuite entre vous deux n'eût encor plus d'éclat.
Du raccommodement ſa crainte m'a chargée:
J'y prens quelqu'intérêt; je m'y ſuis engagée.
J'ai mandé Lelio.

MARIO.

Le deſſein eſt fort bon:
Mais vous ne m'avez pas fait avertir moi!

ISABELLE.

Non.
Vous pourriez là deſſus vous répondre vous-même.
N'auroit-il pas été d'une imprudence extrême
De tenter entre vous cet accommodement,
Sans bien ſçavoir d'abord quel eſt ſon ſentiment!
Pour peu qu'il fût aigri, faloit-il pas d'avance

L'adoucir, le calmer sur votre extravagance ?
Et pouvois-je prévoir que votre esprit jaloux
M'oseroit reprocher d'avoir compté sur vous ?

MARIO.

La conduite est prudente, on ne peut davantage ;
Et notre accord n'est pas un difficile ouvrage.
Contre moi Lelio n'a pas dû s'irriter.
J'outrageois votre foi, quand j'osois en douter :
Au contraire pour moi mon tort le sollicite :
Il peut me pardonner d'avoir craint son mérite.

LELIO.

Je vous rends, Mario, graces de ce courroux,
Puisqu'enfin il m'attire un compliment si doux.
Si pour votre amitié, c'est assez de la mienne...

MARIO *en l'embrassant.*

Il ne tient pas à moi que le marché ne tienne.

ISABELLE.

Entre gens comme vous nul milieu n'est permis ;
A moins d'être rivaux, il faut qu'ils soient amis.
Je suis contente, & plus que je ne le puis dire.
à Mario.
Vous dans mon cabinet allez vous-même écrire ;
Que Silvia par vous apprenne cet accord.
Sur Lelio sur-tout réparez votre tort :
Peignez ses procédés & sa douceur extrême,
De façon à toucher jusqu'à Silvia même.

MARIO.

J'y vais.

ISABELLE.

Pensez-y bien : écrivez à loisir :
Je rendrai le billet.

MARIO.

Je cours vous obéir.

SCENE IV.

ISABELLE, LELIO, CLARINE.

ISABELLE.

Il m'embarassoit fort; & m'en voilà défaite.

LELIO.

Croirai-je que pour moi Silvia s'inquiéte?

ISABELLE.

Croyez-le; c'est toûjours de quoi vous soulager.

LELIO.

Ah! ce ton m'apprend trop qu'elle est loin d'y songer.

ISABELLE.

Jouissez du plaisir que je cherche à vous faire,
Sans vous embarrasser si je suis bien sincere.

LELIO.

Non, de grace, Isabelle, un peu de bonne foi.

ISABELLE.

Lelio, vos périls n'ont alarmé que moi.

LELIO.

Je sens, comme je dois, cette crainte obligeante;
Mais son indifférence en est plus outrageante.

ISABELLE.

Cependant, cependant elle a tout votre cœur.

LELIO.

Eh! dépend-il de moi d'éteindre mon ardeur?
Vous deviez lui parler en faveur de ma flâme.

ISABELLE.

Je n'ai rien oublié, pour attendrir son ame.
Et pour en obtenir ce que je souhaitois,
Cent fois j'ai dit de vous tout ce que j'en sentois.
L'ingrate Silvia, dédaignant de m'entendre,

M'insultoit, me railloit de ma pitié trop tendre.
A votre air, disoit-elle, on peut conjecturer
Que votre cœur ressent ce qu'il veut m'inspirer.
Eh bien, pour le venger d'une rigueur extrême,
Croyez-moi, le remede est de l'aimer vous-même.
Offrez à sa tendresse un retour plus heureux;
Et je m'applaudirai du bonheur de vos feux.

LELIO.

Hélas!

ISABELLE.

En ces momens que j'ai plaint votre peine!
Mon dépit pour l'ingrate alloit presque à la haine.
Mais perdrez-vous vos jours à vaincre une fierté
Dont l'excès entre nous dépare la beauté;
Et que ses ennemis avec quelque justice
Appellent moins vertu, qu'orgueil & que caprice?

LELIO.

Injustes ennemis, ah! que vous avez tort!
De quoi l'accusez-vous! Elle est fiere; d'accord.
Mais c'est contre moi seul que cette fierté s'arme.
Simple & modeste ailleurs, c'est sa douceur qui charme.
Si du joug de l'Hymen elle fuit le danger,
Ne peut-on sans orgueïl craindre de s'engager?
Doit-elle enfin aimer, parce qu'elle est aimable?
Et vouloir être libre, est-ce être si coupable?

ISABELLE.

Votre éloquence est grande à la justifier.
Mon cœur à vos raisons se rendroit le premier;
S'il dépendoit de lui de trouver raisonnable
Ce qui combat vos vœux & vous rend misérable.
Pour votre Silvia j'avoûrai plus encor.
Ses attraits ne sont pas son unique trésor.
De l'esprit, des talens, beaucoup de connoissances,
Et du progrès, dit-on, même dans les sciences:
Mais tout cela n'est pas le compte des amans:
Leurs feux sont mal payés par des raisonnemens.

Il n'eſt d'autre art pour nous que d'aimer & de plaire.
A notre ſexe enfin le ſçavoir ne ſied guére.

LELIO.

Ah! reconnoiſſez mieux le mérite & les droits
D'un ſexe à qui le notre a fait d'injuſtes loix.
Sa pénétration & ſa délicateſſe
Sont-ce donc contre lui des titres de foibleſſe?
Et par quelle injuſtice oſons-nous le borner
A ces riens amuſans que lui ſeul ſçait orner?
Non, non, c'eſt une erreur; non jamais l'ignorance,
D'un ſexe ſi parfait ne fut la bienſéance.
Il doit, s'il ſçait beaucoup, ne ſe piquer de rien;
Et ce point franchement Silvia l'entend bien:
Solide & toûjours prête à badiner & rire,
Il ſemble en éclairant qu'elle cherche à s'inſtruire.

ISABELLE.

Vous m'êtes obligé, il le faut avouer,
Je vous ai donné lieu de me la bien louer:
Mais, malgré tout cela, puiſque c'eſt une ingrate,
C'eſt en vain qu'à vos yeux tout ce mérite éclate,
Je ne le voudrois pas avec ce ſeul défaut.



SCENE V.

LELIO, ISABELLE, MARIO.

MARIO.

C'Est ma lettre ; voyez si j'ai mis ce qu'il faut.

ISABELLE.

Nous verrons. Qu'est-ce encor ! quel bruit viens-je d'entendre !

CLARINE.

Des Chants d'Egyptiens qui viennent nous surprendre.
La porte étoit ouverte ; ils entrent librement.

ISABELLE.

Qu'ils viennent. Ayons-en le divertissement.

SCENE VI.

ISABELLE, CLARINE, LELIO, MARIO, SILVIA, ROSETTE *en Egyptiennes, Troupe d'Egyptiens & d'Egyptiennes.*

ROSETTE.

DAns ce déguisement quel dessein est le votre?

SILVIA.

Il me sert seulement pour le succès d'un autre.

à Isabelle.

Oh ça, ma belle Dame, il faut vous amuser.
Ces yeux sont bien fripons, voilà de quoi jaser.
Que ne disent-ils pas !

ISABELLE.

Que peuvent-ils tant dire !

SILVIA.

Tout.

ISABELLE.

Lisez-y mon fort, si vous y sçavez lire.

SILVIA *lui prenant la main.*

Donnez ; je lirai mieux encore dans votre main.

ISABELLE.

Là, dites-moi du vrai, s'il se peut.

SILVIA.

Du certain,
Ma belle Dame. Oh ! oh ! j'apperçois quelque chose.
Parlerai-je tout haut ?

ISABELLE.

Non. Tout bas, & pour cause.

SILVIA.

Plus coquette que tendre.

ISABELLE.

Oh ! c'est un lieu commun.

SILVIA.

Négligeant vingt amans tout faits, pour en faire un.
Vous en épouserez un que vous n'aimez guére :
Vous en perdrez un autre à qui vous voulez plaire.

ISABELLE.

Qui l'aura celui-là ?

SILVIA.

Cette folle qui veut
Vous avoir pour rivale.

ISABELLE.

Oh ? cela ne se peut.

Regardez bien encor.

SILVIA.

Ma foi, plus j'y regarde,
Moins le fait est douteux.

ISABELLE.

Nous y prendrons donc garde.

SILVIA.

Peine perduë; à moi vous pouvez vous fier.
Je suis Egyptienne: & je sçais mon métier.

MARIO.

En sçait-elle beaucoup?

ISABELLE.

Jugez de sa sçience,
Elle voit vos défauts, tout comme moi, je pense.

SILVIA *à Mario.*

Et vous, mon beau Monsieur, ne vous dirons-nous pas
Votre bonne fortune?

MARIO.

Oui: mais aussi tout bas;
Et loin; puisque Madame est si mystérieuse.

ISABELLE.

Vous vous vengez fort mal; je suis peu curieuse.

SILVIA.

Jaloux, mon beau Monsieur, bien des soupçons; des soins.

MARIO.

Il est vrai.

SILVIA.

Cependant trompé ni plus ni moins.

MARIO.

Tout de bon!

SILVIA.

On vous joue, & le tout sans scrupule;

On ne feroit pas pis, quand vous feriez crédule.
Les tours sont bien adroits; vous n'en devinez rien.

ISABELLE.

N'est-elle pas plaisante?

MARIO.

Elle vous connoît bien.

SILVIA *à Lelio.*

A vous, mon Cavalier.

LELIO.

Pour moi, je vous en quite;
Et, malgré tout votre art, je vous crois mal instruite.

SILVIA.

Je crois du moins, je crois l'être beaucoup sur vous.

LELIO.

Laissez.

ISABELLE.

Oh! vous ferez, s'il vous plait, comme nous.

LELIO.

Dites donc; mais tout haut, car je n'ai rien à taire.

SILVIA.

Vous aimez; c'est pourtant matiere de mystere.

LELIO.

Prodige merveilleux de divination,
Qu'à mon âge déja j'aie une passion!

SILVIA.

Depuis deux ans entiers.

LELIO.

Personne ne l'ignore.

SILVIA.

Et de plus la Beauté que votre cœur adore

Ne rend à vos soûpirs que dédain, que froideur.

LELIO.

Sa froideur est célébre autant que mon ardeur.

SILVIA.

Mais voici du secret. Les choses s'éclaircissent.
Là, voyez-vous bien là ces lignes qui s'unissent?
Elles m'apprennent donc, & fort distinctement
Que votre belle ingrate en secret se dément;
Et que sous les dehors d'une rigueur extrême.
Elle aime tout autant, plus encor que vous-même.

LELIO.

Qui?

SILVIA.

Le plus amoureux des hommes.

LELIO.

Oh! c'est moi.

SILVIA.

Le plus aimable encor, le seul parfait, je crois.

LELIO.

Vous me désespérez.

SILVIA.

Vous n'en souffrirez guére;
Votre amour va finir.

LELIO.

Bon voilà les chimeres.

SILVIA.

Il finira, vous dis-je, ou vous auriez grand tort.
Elle est près d'essuyer un caprice du sort;
Et dans le même instant les destins favorables;
Vont vous offrir des biens, des rangs considérables,
Et pour cette fortune, il ne vous coûtera
Que le léger effort d'oublier Silvia.

LELIO.

L'oublier! ah plutôt perdre cent fois la vie.

Ce n'est

Ce n'eſt que trop mentir. Finiſſez, je vous prie.

ISABELLE.

Oui, laiſſons les diſcours. Il eſt tems, mes enfans,
De déployer pour nous vos danſes & vos chants.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIO, un Laquais.

Le Laquais.

CE Billet eſt pour vous, Monſieur.

LELIO.

Tu peux attendre,

Je vais voir ce que c'eſt.

Le Laquais.

Point de réponſe à rendre.

LELIO.

Voyons.

Il lit.

J'apprens tout à l'heure que Chriſante vient d'eſſuyer une banqueroute qui le ruine de fond en comble. Il pourroit bien profiter du tems qu'on l'ignore encore, pour vous donner Silvia. Il eſt bon que vous en ſoyez averti, afin qu'en croyant épouſer une fille riche, vous n'alliez pas vous charger mal à propos d'une famille ruinée. Comptez que cet avis eſt ſûr, & qu'il part de la perſonne la plus attachée à vos intérêts.

Quel coup pour Silvia ! que je ſuis abattu !
O ſort, veux-tu toûjours maltraiter la vertu !
Mais voici, ce me ſemble, un tems bien favo-
rable

Pour lui montrer de quoi mon amour eſt capable.
Peut-être juſqu'ici, peut-être elle a penſé
Que mon cœur n'étoit pas bien déſintéreſſé.
Ses richeſſes pouvoient animer ma pourſuite:
Mais enfin dans l'état où le ſort l'a réduite
Je la convaincrai bien que toute mon ardeur
N'a jamais recherché d'autre prix que ſon cœur.

Il frappe chez Chriſante.

SCENE II.

LELIO, ROSETTE.

ROSETTE.

Que vous plaît-il?

LELIO.

Chriſante eſt-il chez lui, Roſette?

ROSETTE.

Oui, j'irai l'avertir, ſi Monſieur le ſouhaite.

LELIO.

Non. J'entre.

ROSETTE.

Le pauvre homme! il eſt bien agité!
C'eſt l'effet du billet. Que n'ai-je pas tenté
Pour arrêter le cours des piéges qu'on lui dreſſe!
Mais un maudit démon lutine ma Maîtreſſe.
Dans la route biſarre où nous nous égarons,
Le bonheur ſera grand, ſi nous nous en tirons.



SCENE III.

SILVIA, ROSETTE.

ROSETTE.

L'Avez-vous vû, Madame?

SILVIA.

Il eſt avec mon pere,
Et je me doute bien de ce qu'il y peut faire :
Il offre ſa fortune, & demande l'honneur
De pouvoir aujourd'hui réparer mon malheur :
Je l'avois bien prévû : mais tu ſais que mon pere
De ma délicateſſe approuve le miſtere.

ROSETTE.

Il n'en eſt pas plus ſage : il eſt trop bon, ma foi.

SILVIA.

Il me le renvoyra, pour m'obtenir de moi ;
Et quoique de céder l'occaſion ſoit belle,
J'ai mes raiſons encor pour faire la cruelle.

ROSETTE.

Franchement vos raiſons n'ont pas le ſens commun.

SILVIA.

Epargne-moi, Roſette, un conſeil importun,
Je te l'ai déja dit, ſonge ſur toute choſe
A ne pas traverſer ce que je me propoſe ;
Et ſi tu lui parlois, laiſſe-le dans l'erreur.

ROSETTE.

J'aurois bien de la peine à retenir mon cœur.
Puiſqu'enfin vous voulez qu'il vous croye inflexible,
Soit. Je m'y prête autant qu'il me ſera poſſible ;
Mais je ne répons pas que ſi je l'entretiens,
Avec vos ſentimens je ne gliſſe les miens.

SILVIA.

Rosette, tu crois donc mes projets bien blamables!
Oh! je te veux prouver qu'ils sont fort raisonnables.
De bonne foi, tantôt, je t'avouois mon tort:
Mais, en y pensant mieux, je n'en suis plus d'accord;
Et je crois à présent que sur cette matiere,
On ne peut m'accuser que d'être singuliere.
Chacun n'est-il pas libre? & trouve-t'on mauvais
Qu'une fille à l'hymen renonce pour jamais:
Que des époux trompés les exemples vulgaires
Fassent fuir un lien qui ne les unit guéres.
Je n'y renonce pas: mais pour moi je prétens
Y chercher un bonheur qui me dure long-tems.
En connoissant à fond l'Amant qui m'a charmée,
Je veux mes suretés d'être toûjours aimée.
Il est vrai que je puis le perdre, en l'éprouvant;
Mais vaut-il mieux le perdre après qu'auparavant;
Et ne serois-je pas bien plus infortunée
De souffrir cette perte, après m'être donnée?

ROSETTE.

Sans doute.

SILVIA.

Conviens donc que tout ce que j'ai fait
Caprice en apparence, est prudence en effet.



SCENE IV.

LELIO, SILVIA, ROSETTE.

LELIO.

CHarmante Silvia, j'ai fléchi votre pere.
Accordez-moi l'honneur qu'il consent à me faire.
Je sais votre malheur : mais aussi je sçais bien
Que qui vous connoîtra, pour vous n'en craindra rien ;
Vous n'avez qu'à parler, & la fortune est prête ;
Chacun de votre main briguera la conquête ;
Chacun vous prouvera par les plus doux transports
Qu'une rare vertu passe tous les trésors ;
Mais, Silvia, songez qu'à vos pieds que j'embrasse,
C'est moi qui le premier demande cette grace :
Songez que mes soûpirs rebutés tant de fois,
A ce suprême honneur me donnent quelques droits.

SILVIA.

N'allégués point de droits. Les plus constantes flâmes
Ne sauroient établir aucun droit sur les ames :
Car c'est là votre erreur à vous autres amans.
Comment nous traitez-vous dans vos emportemens ?
Quand nous ne sommes pas sensibles à vos peines,
Tout aussitôt les noms d'ingrates, d'inhumaines.
Détrompez-vous pourtant : nous ne vous devons rien.
En fait de cœur, chacun est le maître du sien :
Par la reconnoissance on n'en dispose guére :
C'est peu de nous aimer : l'important est de plaire.

Eh quel malheur pour nous d'inſpirer des déſirs,
S'il falloit les payer au prix de ſes plaiſirs!

LELIO.

Et bien, ne donnez rien à la reconnoiſſance.
Je ne me prévaux point de toute ma conſtance.
Parlez, vous étes libre; & j'attens mon arret.

SILVIA.

Connoiſſez-donc mon cœur, voyez-le tel qu'il eſt.
Si j'ai juſqu'à preſent rebuté votre flâme
Je dois plus que jamais en défendre mon ame.
Je prendrois mal mon tems, pour répondre à vos feux.
Vous croiriez me devoir à mon ſort malheureux:
Comme un libérateur, je vous verrois ſans ceſſe
Un air reconnoiſſant géneroit ma tendreſſe:
L'empire d'un mari n'a que trop de hauteur,
Sans qu'on y joigne encor celui de Bienfaiteur.
Je ſuis fiere; & bientôt ſi je m'étois liée,
Je me voudrois du mal de m'être humiliée.
J'aime mieux tout ſouffrir, que de craindre qu'un jour,
On ne me reprochât les bienfaits de l'amour.

LELIO.

Quoi! vous pouvez penſer!

SILVIA.

Point de plaintes frivoles.
Ferme dans mon deſſein, j'épargne les paroles.
Adieu. Croyez pourtant que ſenſible à vos ſoins,
Si je ne puis aimer, j'eſtime fort du moins.
D'un cœur ſi généreux, je ſens tout le mérite.
N'en éxigez pas plus, Lelio: je vous quitte.

LELIO.

Et moi, cruelle, & moi, je ne vous quitte pas.
Il faut...

SILVIA.

Si vous m'aimez, ne ſuivez point mes pas.

SCENE V.

LELIO, ROSETTE.

LELIO.

L'Inhumaine me laiſſe ! ô Ciel que deviendrai-je !
Que me conſeilles-tu, Roſette ?

ROSETTE.

Hélas, que ſcais-je !
J'en ſuis tout étourdie ; & ſur un fait pareil
J'aurois bien de la peine à vous donner conſeil.

LELIO.

C'en eſt trop. Je devrois l'oublier ſans ſcrupule.
Faut-il être conſtant juſques au ridicule.
Puiſqu'elle me refuſe en cette extrémité,
Elle-même riroit de ma fidélité.
Quoi ! ne puis-je ſur moi reprendre quelque empire !
Et ſerai-je aſſez fou, pour benir mon martire.
Allons. Il faut, pour vaincre un amour ſi fatal,
Rendre à d'autres apas . . .

ROSETTE.

Vous ne feriez pas mal.
Tout aimable qu'elle eſt, ſon caprice la gâte ;
Et ſon ame, entre nous, eſt d'une étrange pâte.
Elle ne ſent le prix que de la liberté.
En vain, pour l'intérêt de la poſtérité,
Je veux lui remontrer qu'il faut qu'on ſe marie.
Qu'en ai-je pour réponſe ? une plaiſanterie :
Il eſt aſſez de ſots parmi le genre humain,
Me dit-elle ; & ſans moi le monde ira ſon train.
J'ai beau prêcher : au gré de ſon humeur ſauvage,

L'amour n'est que foiblesse, & l'hymen qu'esclavage.
Enfin à la façon dont je la vois penser,
Je vous conseillerois, Monsieur d'y renoncer.

LELIO.

O Ciel, injuste Ciel, en la formant si belle,
Devois-tu lui donner une ame si rebelle!
Ainsi, Rosette, ainsi tu m'ôtes tout espoir.

ROSETTE.

Peut-être devez-vous encor en concevoir:
Car j'apperçois pour vous une sincere estime;
Et lorsqu'elle m'en parle, un certain feu l'anime
Que je ne lui vois point sur les autres sujets:
Ne lui redites pas l'aveu que je vous fais.
Des jeunes gens du tems elle se plaît à rire,
Mais en vous exceptant toûjours de la satyre.
Quand j'y songe, cela me met dans l'embarras,
Je vous conseillerois de n'y renoncer pas.

LELIO.

Rosette, s'il est vrai, tu me rends l'espérance.

ROSETTE.

Moi, je ne sçais pas trop ce qu'il faut que j'en pense.
Car que sert cette estime', & quel en est le fruit?
Dès qu'il s'agit d'Hymen, votre éloge est détruit:
Il semble au moindre mot qu'en hasarde son pere,
Que vous ayez perdu tout ce qui pouvoit plaire;
Elle ne se rend point; il a beau la presser.
Je vous conseillerois encor d'y renoncer.

LELIO.

Pourquoi donc me flatter d'une estime inutile?

ROSETTE.

Eh qui sçait si l'on doit la croire si stérile?
On vous craint pour époux, d'accord; mais c'est bien pis,
Quand il s'agit d'un autre, & des plus grands partis,
Car il s'en offre. On va jusqu'à gronder son pere.

Pour vous simple refus ; mais pour eux c'est colere.
Quand je viens à peser ces deux différens cas,
Je vous conseille encor de n'y renoncer pas.

LELIO.

Ah ! Rosette, quel jeu te fais-tu de mon trouble !

ROSETTE.

Ma propre incertitude, en vous parlant, redouble.
Elle vous trouve aimable, & vous craint pour époux ;
Elle est tout à la fois & pour & contre vous :
Quand je la vois ainsi raisonnable & cruelle,
Sçai-je quel sentiment l'emportera chez elle.
Je dois donc vous donner, Monsieur, en pareil cas,
L'avis d'y renoncer, & n'y renoncer pas.

LELIO.

Est-ce à moi qu'on en veut ! une Dame s'avance.

ROSETTE.

Comment ! Elle paroît Dame de conséquence.
Sa suite... C'est à vous que l'on veut s'adresser.
Je crois qu'il me convient, Monsieur, de vous laisser.

SCENE VI.

LELIO, SILVIA *en Veuve.*

SILVIA *à ses gens.*

A Quelques pas d'ici que chacun se retire.
J'apperçois Lelio. J'ai deux mots à lui dire.

Ma gloire, Lelio, m'avoit fait retarder
La démarche qu'ici j'ose enfin hasarder.
La fierté de mon sexe en secret en murmure,
Et je sens que mon voile à peine me rassûre.
Prêt à s'ouvrir à vous, mon cœur se sent troubler:
Je ne puis plus me taire, & n'ose vous parler.

LELIO.

Connoissez mon respect, Madame, à mon silence.
Je brûle de répondre à votre confiance.

SILVIA.

Il vous faut donc d'abord dire le plus aisé.
D'un Epoux qui m'aimoit le Ciel a disposé.
Il me laisse à la fleur d'une tendre jeunesse
Libre & Maitresse encor d'une immense richesse.
Aux Puissances d'ailleurs je touche d'assez près
Pour élever l'Epoux que je me choisirois:
Car un tel choix sans honte est permis à mon âge.

LELIO *à part.*

Plaisant hasard! peut-être est-ce là le présage
De mon Egyptienne! Elle a bien recontré.

SILVIA.

Pour mes traits bien des gens les trouvent à leur gré.
Je sçais qu'on est pas cru, quand on se peint soi-même:
Mais si, comme on le dit, ma beauté n'est extrême,
Elle est du moins passable, & j'ai quelques apas
Qu'un peu d'esprit augmente ou ne dépare pas.

LELIO *à part.*

Où nous mene ceci! je crois qu'elle soûpire!

SILVIA.

Que n'entrevoyez-vous ce qui reste à vous dire!
Vous me soulageriez d'oser me prévenir.

LELIO.

Ce seroit m'oublier: tout doit me retenir.

SILVIA.

Il faut donc le franchir cet aveu nécessaire.

Mon voile m'encourage à ne vous plus rien taire.
Oui, Lelio, pour vous j'ai le plus tendre amour ;
Et n'allez par le croire un ouvrage d'un jour.
Du moins si c'est l'effet d'une premiere vûë,
Long-tems de ce plaisir je me suis défenduë.
De toute ma fierté j'ai tâché de m'armer :
Je vous trouvois aimable, & n'osois vous aimer :
Mais enfin quand j'ai sçu par un récit sincere
Que tout ce qu'on estime, & tout ce qui sçait plaire
Se réünit en vous ; après bien des délais,
Je me suis résoluë à l'aveu que je fais ;
Qui coûte à ma fierté, mais où l'amour m'entraîne,
Et qui fait à la fois mon plaisir & ma peine.

LELIO *à part.*

Quels sons ! de Silvia voilà presque la voix :
Je m'en sens attendrir. Ah ! puisque je se dois,
Délivrons Silvia d'une ardeur importune ;
Et cédons, s'il se peut, à ma bonne fortune.

SILVIA.

Je rougis, Lelio, de vous voir hésiter.

LELIO.

Surpris de mon bonheur, vous m'en voyez douter,
Madame : mais je sens, s'il faut que je le croie,
Que ma reconnoissance égalera ma joie.

SILVIA *à part.*

Il va se rendre, hélas, quel seroit mon malheur.
haut.
Cette reconnoissance est bien peu pour mon cœur :
Mais peut-être bientôt ma flâme mieux reçûë
Obtiendra plus de vous, lorsque vous m'aurez vûë :
Du moins, en attendant que je me laisse voir ;
A votre ambition je veux bien vous devoir.

LELIO.

Vous plaire est désormais tout ce que je souhaite

Et quelle ambition n'en feroit fatisfaite!

bas.

L'ai-je pu prononcer!

SILVIA *à part.*

Ciel! il ne m'aime plus.

haut.

Mes offres n'ont donc point à craindre vos refus.

LELIO.

Avez-vous pu me croire un cœur affez rebelle
Pour n'être pas touché!

à part!

Quel effort!

SILVIA *bas.*

L'infidelle!

Après tant de fermens Lelio me trahit!

LELIO.

Mais quel eft ce chagrin! quel trouble vous faifit!
Le fon de votre voix marque quelques alarmes.
Ah, Madame, je crois que vous verfez des larmes!

SILVIA.

Il eft vrai: j'en répands. Comment les retenir!
Trop pleine d'un foupçon que je ne puis bannir.
Je fçais que Silvia regne feule en votre ame:
Tous fes mépris n'ont point affoibli votre flâme:
Votre dépit fe venge; & fi vous m'écoutez,
Je le dois à mes vœux moins qu'à fes cruautés.
Oui, fi dans ce moment Silvia moins ingrate
Vous laiffoit entrevoir que votre amour la flate:
Si du moindre retour elle payoit vos feux,
Avec quelle joie...

LELIO.

Ah! que je ferois heureux!

SILVIA.

Que vous feriez heureux! Ciel, ma honte eft extrême.
Quoi! vous me trompiez donc?

LELIO.

Je me trompois moi-même:
En faisant sur mon cœur, un effort généreux,
Je croyois pouvoir vaincre un amour malheureux :
Mais hélas, son nom seul réveillant ma tendresse,
Vous m'avez convaincu de toute ma foiblesse.
Il faut de mon destin subir le triste cours,
Je me plaindrai sans cesse, & j'aimerai toûjours.
Madame, pardonnez, je ne vous ai point vuë;
Votre seule bonté jusqu'ici m'est connuë;
Je ne compare pas vos yeux à ses apas :
Mais j'adore, je brûle, & ne raisonne pas.

SILVIA.

J'excuse cet aveu, quoiqu'il me désespere,
J'en regrette encor plus une ame si sincere:
Votre fidélité vous dérobe à mes soins;
J'en gémis, & ne puis vous en estimer moins.
Heureuse, heureuse encor qu'un voile favorable
Vous cache en cet instant la douleur qui m'accable!
Adieu: mais soyez sûr que, malgré mes regrets,
Mes sentimens pour vous ne changeront jamais;
Et quand je vous pardonne un innocent outrage,

Lui donnant un diamant.

Je veux vous en laisser ce tendre témoignage.

LELIO.

Vous me dispenserez, Madame, s'il vous plaît.

SILVIA.

Non, Lelio, prenez ce don pour ce qu'il est.
Sçachez-en le vrai prix, c'est un gage d'estime:
En un mot d'un refus je vous ferois un crime,
Au nom de mon amour, sauvez-moi ce mépris:
Au nom de Silvia, s'il le faut.

LELIO.

J'obéïs.

SILVIA.

Adieu; mais quelquefois songez à l'inconnuë.

LELIO.

Plaignez un malheureux qui trop tard l'auroit
vuë.

à Rosette.

Tien. Cours à Silvia rendre ce diamant;
Fais-le lui recevoir, Rosette, absolument:
Dis-lui bien qu'il renferme un important mystere
Sur lequel il faudra que mon amour l'éclaire.

ROSETTE.

Comptez dans le moment votre ordre exécuté.

LELIO.

Que je serois heureux, s'il étoit accepté!
Vain espoir! Se peut il que mon cœur le conçoive.
Amour tu l'as donné, va: fais qu'on le reçoive!

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, ROSETTE.

ROSETTE.

Qu'allez-vous donc tenter? car ce déguisement.
D'un piége tout nouveau menace votre amant.

SILVIA.

Quand je me rends au Bal que nous donne Isabelle
Doutes-tu du dessein qui m'amene chez elle?
Lelio, pour m'y voir, sans doute y va venir;
Et moi, comme inconnu, je veux l'entretenir;
Bien résoluë, avant que d'avouer ma flâme,
De lire & de percer jusqu'au fond de son ame:

ROSETTE.

N'avez-vous pas tout lu? ne finirez-vous point?

SILVIA.

Il faut me satisfaire encore sur un point:
Mais si son cœur répond à ma délicatesse,
C'en est fait, je me livre à toute ma tendresse;
Je l'épouse.

ROSETTE.

Entre nous, n'est-il pas plus sensé
D'en demeurer ensemble où vous l'avez laissé?
Croyez qu'il n'est pas sûr de trop tenter les hommes;
Ils tombent à la fin.

SILVIA.

Au point où nous en sommes,

Il m'importe sur-tout, pour lui donner ma foi,
De sçavoir jusqu'où va son estime pour moi.
Si des moindres soupçons, si de crainte incapable,
Aux apparences même elle est inébranlable:
C'est de quoi je prétens m'éclaircir dès ce jour.
On sçait trop que l'Hymen laisse languir l'amour:
Le plus fort s'affoiblit par sa propre durée:
Mais la plus vieille estime est la plus assurée.
Je veux que mon amant tienne par ce lien:
C'est ce qui va régler mon destin & le sien.
Suis-je bien?

ROSETTE.

A merveille, &... mais c'est Isabelle.
Votre déguisement peut s'essayer sur elle.

SILVIA.

Va. De son embarras je vais me faire un jeu.
Elle mérite bien qu'on l'humilie un peu.

SCENE II.

SILVIA *en Cavalier*, ISABELLE.

SILVIA.

Puisse ma liberté ne pas être importune?
Vous êtes seule ici, Madame; & la fortune
M'engage heureusement à vous offrir la main:
J'en attens votre aveu, pour bénir mon destin.

ISABELLE.

Le refus siéroit mal pour une offre semblable,
Puisqu'en vous tout annonce un Seigneur estimable;
Et j'en dois au hasard rendre grace à mon tour.
Vous n'avez pas encor fait ici grand séjour

Sans doute : on y remarque aiſément le mérite ;
Et la ville eût déja ...

SILVIA.

Depuis que je l'habite ;
Pour de bonnes raiſons, j'y vis fort retiré.

ISABELLE.

Les Dames s'en plaindront. Avez-vous ignoré
Que rendre à notre ſexe un légitime hommage ;
Eſt le premier devoir d'un homme de votre âge.

SILVIA.

Moi, je n'ai point trouvé cet hommage à propos,
Je ne ſuis pas preſſé de perdre mon repos.
Eh! que peut-on gagner au commerce des Belles!
De l'amour. Mauvais gain, s'il trouve des cruelles.
Timide ſur ce point, le danger m'a fait peur.

ISABELLE.

Vous devez concevoir un eſpoir plus flateur.
Un Cavalier parfait tel que vous ...

SILVIA.

Point d'éloge.
Lorſque je m'examine, & que je m'interroge,
Parfait ne me va point, point du tout ; & ma foi
Jamais un Cavalier ne le fut moins que moi.

ISABELLE.

Vous me ſurprenez fort ; & jamais, ce me ſemble,
On ne vit tels diſcours, & tel accent enſemble.

SILVIA.

Eh bien, pour accorder la contrarieté,
Croyez les diſcours vrais & l'accent emprunté ;
J'en ſuis d'accord.

ISABELLE.

Du moins un diſcours ſi modeſte ;
Plaît, tout faux qu'on le ſent.

SILVIA.

Non, je suis vrai de reste,
Vous dis-je. A vos beautés je ferois grand pitié :
Jamais femme avec moi ne va qu'à l'amitié,
Pas plus loin : c'est un fait ; & ce seroit dommage
Que pour moi quelque Belle en sentît davantage.

ISABELLE.

Si vous n'étiez ingrat, pourquoi plaindre son sort ?

SILVIA.

Ingrat, ou non, vous dis-je, elle auroit toûjours tort.

ISABELLE.

C'est que vous n'avez point encor aimé, je gage.

SILVIA.

J'en aurois fait peut-être ici l'aprentissage :
Mais si le sexe ici fait briller mille appas,
Ce que j'en sais d'ailleurs, ne m'encourage pas.
Un Amant auroit bien à souffrir de vos Belles.
Adroites, m'a-t'on dit, coquettes, infidelles.
Plus d'une, pour exemple, entroit dans le recit.

ISABELLE.

Et moi ?

SILVIA.

Vous plus qu'une autre.

ISABELLE.

Eh ! que vous a-t'on dit ?

SILVIA.

Puisque vous le voulez, je l'avoûrai, sans feindre :
Voici comme par tout on s'accorde à vous peindre.
Moins jalouse du choix que du nombre d'Amans,
Aimant mieux inspirer, qu'avoir des sentimens.
Pour tendre aux libertés mille embûches traitresses,
De l'art de s'embellir épuisant les adresses ;
Caressant l'un d'un geste, un autre d'un regard,

Tandis que d'un troisiéme un sôuris est la part.
Concours d'adorateurs qu'on maltraite ou qu'on
flate
Selon leur caractere, ou bien selon leur date.
Un air tendre encourage un Esclave naissant :
Le caprice reveille un amour languissant.
Vous ne prisez surtout des conquêtes nouvelles
Que le dépit secret qu'en ont les autres Belles.
Traits charmans : mais le cœur ingrat & sans
retour.
En un mot fort aimable, & peu digne d'amour.

ISABELLE.

Comment ?

SILVIA.

Dans ce portrait dont je vous vois frapée,
Ne vous trouvez-vous pas assez bien attrapée ?

ISABELLE.

Tout cela fût-il vrai, qu'en devez-vous penser ?
Que je n'ai rien trouvé digne de me fixer.

SILVIA.

Eh ! quoi, Mario ?

ISABELLE.

Mon peu d'expérience
Lui valut de ma part un peu de confiance.
J'ai pensé l'épouser : mais cela ne dit rien.

SILVIA.

Je ne l'aurois pas cru.

ISABELLE.

Je vous l'apprens.

SILVIA.

Eh bien.
Du pauvre Mario je savois la disgrace :
Mais aussi, m'a-t'on dit, Lelio le remplace ;
Ce fameux Lelio d'une autre maltraité
Et par vous bien reçû, même sollicité.

ISABELLE.

Sur ce nouveau reproche admirez ma franchise :
Mais pourquoi tout vous dire ? hélas ! j'en suis
surprise.

N'en cherchons pas la cause ; & sans la pénétrer,
Sur mes vrais sentimens je vais vous éclairer.
Ce fameux Lelio, si soumis, si fidelle
M'a paru mériter tout le cœur d'une Belle.
Le mien sur des oui dire avoit cru bonnement
Que l'Amant le plus tendre étoit le plus charmant ;
D'un triomphe si beau j'étois toute occupée.
J'écoutois Lelio : mais je me suis trompée.
Croyez-moi : pour nourrir, pour exciter le goût,
Il faut bien des ressorts ; & l'amour n'est pas tout.
C'est aux jeux, c'est aux ris, aux plus legeres graces
A donner à l'Amour mille diverses faces ;
Et bientôt l'on s'endort, si la vivacité
N'ajoûte à la constance un air de nouveauté.
Lelio n'a point eu ces talens en partage :
Soupirs, respects, sermens, plainte & rien davantage.
Pas un moment de joie ; & souvent avec lui,
On trouve que l'amour est bien près de l'ennui.

LELIO *qui a entendu.*

Le portrait est flateur, Madame ; & c'est-à-dire
Qu'il est déja venu cet ennui.

ISABELLE.

Pourquoi rire ?
Je vous appercevois, & j'ai lâché mon trait.
Puisque vous y donnez, riez ; c'est fort bien fait.

à part.

Mais sortons : la rougeur au visage me monte :
A ses regards du moins dérobons-en la honte.



SCENE III.

SILVIA *en Cavalier*, LELIO.

SILVIA.

EH donc, grace au hafard, je parle à cet Amant,
De l'empire amoureux l'éternel ornement,
Qui jufques au prodige a pouffé la conftance;
Qui fe mêle d'aimer vous doit fa révérence.
Avec bien du plaifir je vous rends cet honneur:
Votre gloire pourtant tenteroit peu mon cœur;
Et vous trouverez bon qu'en ame plus commune,
J'aime un peu moins l'éclat avec plus de fortune.

LELIO.

De votre éloge auffi je fuis très peu flaté;
Et loin que mes malheurs faffent ma vanité;
Depuis deux ans, comptez que mon amour extrême
A tout fait, tout tenté pour fléchir ce que j'aime.

SILVIA.

Me fera-t'il permis de parler librement?
L'art d'engager les cœurs vous manque apparemment.
Car je ne croirai pas que la plus indocile
Puiffe tenir deux ans contre un Amant habile;
Ce feroit un miracle; & je n'y donne point.

LELIO.

Eh! que me pourroit-il donc manquer fur ce point?
J'aime; & je m'étudie à le prouver fans ceffe.
N'eft-ce pas là tout l'art?

SILVIA.

Bon. Quelle reſſource eſt-ce ?
L'aimer & le prouver, c'eſt bien là l'important;
Le cœur le plus novice en pourroit faire autant.
C'eſt des façons qu'il faut; & je vois que pour plaire,
Vous avez juſqu'ici manqué du néceſſaire.

LELIO.

Quoi ! vous vous donnez donc pour grand Maître de l'art ?

SILVIA.

Jamais en ſoûpirant, je ne cours de haſard.
Je viens, je vois, je plais.

LELIO.

Tel triomphe ſans doute,
Tout facile qu'il eſt, ne vaut pas ce qu'il coûte.

SILVIA.

Le facile pour moi, ne vous y trompez pas,
A tout autre auroit pu coûter bien des combats;
Et tel cœur qui d'abord m'a cédé ſans défenſe,
Peut-être vous tiendroit encor à l'eſpérance.
Car je vois vos façons. Amour long-tems ſecret,
Des ſoûpirs étouffés, quelque regard diſcret.
Encor étoit-ce peu de l'effort de vous taire,
Deſirer ſeulement vous ſembloit téméraire.
Enſuite malgré vous, après de longs combats,
Vient un aveu confus qui dit & ne dit pas,
Vingt fois interrompu, fait d'une voix tremblante
Qu'une coquette encor feint de croire offenſante :
Du crime prétendu vous vous êtes troublé;
Et pour le réparer, vos pleurs ſeuls ont parlé.
A d'injuſtes mépris, loin d'en ſentir l'offence,
Vaus n'avez oppoſé qu'une triſte conſtance,
Feu bien digne en effet du prix qu'on vous en rend.
Vous avez fait l'amour en Chevalier errant,
Que vous en revient-il ? une rigueur nouvelle.

Vous avez enhardi la fierté d'une Belle :
Mais lorsque pour sa gloire, elle vous traite mal,
Pour son plaisir peut-être elle écoute un Rival.

LELIO.

Vous me peignez. D'accord ; & l'amour qui m'anime,
N'est né, ne s'est accru, ne vit que de l'estime.
J'aurois peine à penser que des cœurs délicats
Reconnussent l'amour, où ce respect n'est pas.

SILVIA.

Eh bien, à votre tour, sachez donc ma méthode:
C'est la plus abregée, & la plus à la mode.
J'amuse en commençant. Je plais, c'est bientôt fait;
Et mon vif enjoûment à peine a son effet
Que je lâche à propos, sans peur qu'on s'en chagrine
Ma déclaration tendre ensemble & badine.
Une Belle y répond, pense aussi badiner :
A quelque liberté je me laisse entraîner :
On s'en offense : alors, pour calmer sa colere,
Nouvelle liberté repare la premiere.
Du transport qui la blesse on accuse ses yeux ;
Et l'on s'oublie encor, pour l'en convaincre mieux.
En un mot on l'égaye, on la flate, on la presse ;
On rassemble agrément, vivacité, tendresse,
Sermens accumulés; & puis adroitement
On fait naître un soupçon de réfroidissement.
L'amour propre est piqué: surviennent les reproches.
Oh! quand on en est là, nos succès sont bien proches;
On fait briller des feux si vifs & si parfaits
Que la belle en soûpire, & s'y rend pour jamais.
Après cela le cœur qu'aucun objet n'arrête,
S'il fait le prix du tems, tente une autre conquête.

LELIO.

LELIO.

Quel portrait de l'amour vous me faites ici!
Ah! c'eſt le profaner, que le traiter ainſi.

SILVIA.

Amour en vérité bien ſenſé que le votre!
Eh quoi! donner ſon cœur ſans en gagner un autre?
Aimer ſans ſuccès! Fi. C'eſt gâter le métier.
Parlons de bonne foi. Dans tout le ſexe entier
Quelle femme mérite un pareil ſacrifice?

LELIO.

Celle que j'aime au moins pourroit ſans injuſtice...

SILVIA.

J'entens. C'eſt Silvia que vous m'allez nommer.
La connoiſſez-vous bien, pour la tant eſtimer?

LELIO.

Eh! n'en devez-vous pas juger par ma conſtance!

SILVIA.

Vous êtes donc bien ſûr de ſon indifférence?

LELIO.

Je n'en ſuis que trop ſûr pour mon malheur.

SILVIA.

Eh bien
Il faut donc vous apprendre à n'être ſûr de rien.
Si je vous déclarois moi que j'ai ſû lui plaire.

LELIO.

Je n'en ſerois pas moi moins certain du contraire;
Et d'ailleurs vous pourriez courir quelque danger.

SILVIA.

Sachez pourtant le vrai, dût-il vous affliger.
Auprès de Silvia, je ſuis le mieux du monde:
Nul deſir dans mon cœur que le ſien ne ſeconde;
Je diſpoſe à mon gré de tous ſes ſentimens:
Je décide moi ſeul de ſes arrangemens;
Et ſans vous fatiguer de cent détails frivoles,

Je régle sa pensée, & dicte ses paroles.

LELIO.

Prenez garde.

SILVIA.

A la preuve. Elle a reçû tantôt
Votre Lettre, & vous l'a renvoyée aussitôt:
C'est moi qui l'ai voulu. La nuit à sa fenêtre,
En vain vos longs concerts l'invitoient à paroître,
Je le lui défendois; & de plus j'ai donné
L'avis de feindre encor son pere ruiné,
Pour la débarasser d'une importune flâme.
En un mot, elle & moi nous ne formons qu'une ame
Vous voilà bien surpris?

LELIO.

C'est peu d'être étonné.
D'un mensonge si noir je me sens indigné;
Et c'est trop....

SILVIA.

Sans courroux. Un peu de patience,
Ce diamant est-il de votre connoissance?

LELIO.

Sans doute; & par quel charme est-il entre vos mains?

SILVIA.

C'est un de vos présens: je le sais, & vous plains.
On pouvoit à vos dons rendre plus de justice:
Mais enfin Silvia m'a fait ce sacrifice.

LELIO.

Non, non. Il n'en est rien.

SILVIA.

Quoi! malgré ces témoins!

LELIO.

Mon cœur de sa vertu ne se répond pas moins.
Et sur ce que j'adore il n'est point d'apparence
Qui puisse un seul instant troubler ma confiance.
En vain d'un tel affront vous voulez la couvrir,
Lâche, imposteur, il faut vous dédire ou mourir.

SILVIA *ôtant son masque.*

Je ne me dédis point : mais connois une Amante
Que charme ton amour, que ton estime enchante.
Si je t'ai fait souffrir, ne m'en reproche rien.
Je t'assûrois mon cœur, en m'assûrant du tien.

LELIO.

Qu'entens-je ! quel aveu ! Ciel ! & de quelle bouche !
Est-il vrai, Silvia, que mon amour vous touche !
Je succombe aux transports dont je me sens saisir ;
Et je vais à vos pieds expirer de plaisir.

SILVIA.

Que cet heureux succès va réjouir mon pere !

MARIO *à Isabelle.*

Voyez quel est le prix d'une flâme sincere ?
Un exemple si beau ne produira-t'il rien,
Isabelle ? il est bon à suivre.

ISABELLE.

Il le faut bien.

Fin du quatriéme & dernier Acte.





LE
TALISMAN,
COMEDIE.

PERSONNAGES.

Madame FIORELLY, Mere d'Angélique.

ANGE'LIQUE.

VALENTINE; Suivante de Madame Fiorelly.

ALONZO, Fiancé avec Angélique.

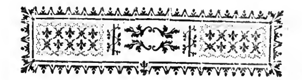
RENAUD D'AST, Amant d'Angélique.

SCAPIN, Valet de Renault d'Aſt.

Un Laquais de Madame Fiorelly.

Un Laquais d'Alonzo.

La Scene eſt dans la maiſon de Madame Fiorelly.



LE TALISMAN, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA MERE, ANGELIQUE.

LA MERE.

JE ſuis ſurpriſe, ma Fille, que le Seigneur Alonzo ne ſoit pas encore ici. Il me ſemble qu'il ne devroit pas avoir aujourd'hui d'affaire plus importante que le contrat qui va l'unir avec vous. Le Notaire eſt arrivé depuis long-tems; le ſouper eſt tout prêt; la Muſique eſt venue; il ſe fait tard; & la négligence me paroît un peu étrange.

ANGÉLIQUE.

Mais aussi, ma Mere, il n'est pas si tard.

LA MERE.

Comment, il n'est point si tard? je l'attendois à huit heures; il en est plus de neuf à la Pendule.

ANGÈLIQUE.

Elle avance, ma Mere.

LA MERE.

Je vois trop ce que c'est, ma Fille; le tems vous dure moins qu'à moi. Vous ne sentez pas assez l'importance de l'établissement que je vous ai ménagé. Seroit-il bien possible qu'il vous fût indifférent de le perdre!

ANGE'LIQUE.

Je vous avouerai plus, ma Mere; je me croirois la plus heureuse Fille du monde, s'il pouvoit m'échaper. Que ne tient-il à moi d'inspirer à Alonzo des réflexions qui le dégoûtent de ce mariage? que n'est-il avare; que n'est-il allarmé d'épouser une Fille sans dot? que ne craint-il la disproportion de mon âge & du sien? que n'a-t'il même de mauvaises idées de mon caractere? je ne sçai ce que je ne lui pardonnerois pas pourvû qu'il ne m'aimât point.

LA MERE.

Ne vous verrai-je jamais raisonnable, ma chere Angélique?

ANGELIQUE.

Et comment voulez-vous que je le sois, ma Mere, avec la passion que j'ai dans le cœur? j'aimois Renaud d'Ast avec la plus vive tendresse: il m'aimoit avec la plus vive ardeur: vous-même vous avez laissé croître notre amour: vous avez trouvé bon que je lui donnasse mon portrait pour gage de mes sentimens: & quand nous nous promettions plus que jamais d'être l'un à l'autre, vous m'avez forcée de le quitter. Vous m'avez caché en quels lieux vous me conduisiez, de peur que je ne pusse l'en avertir. Pour comble, vous m'avez conjuré de l'oublier. Il y a un an que je tâche de vous obéïr, mais j'y perds tous mes efforts: je ne l'ai jamais tant aimé qu'au moment que vous me forcez de me donner à un autre.

LA MERE.

Ingrate! faut il me justifier de n'être occupée que de vous? j'ai souffert les poursuites de Renaud d'Ast, tant que j'ai esperé que votre famille, votre beauté, votre vertu vous feroient agréer à ses Parens; mais quand je les ai vûs inflexibles, & résolus obstinément à le deshériter, s'il osoit vous épouser, il a bien fallu vous sauver du péril, où vous exposoit votre passion & la sienne. Ma propre expérience m'a rendu prudente sur vos in-

térêts. J'ai été folle comme vous, ma chere enfant ; & je n'avois point de Mere sage pour me gouverner. Vous êtes la Fille d'un homme deshérité, qui m'aima plus que sa fortune, & que la misere en fit trop-tôt repentir. Je n'ai pas dû vous laisser tomber dans ce malheur : je suis consolée du mien, puisqu'il m'enseigne à prévenir le vôtre. J'ai compté que votre jeunesse & vos charmes vous attireroient par tout des Amans, que j'en pourrois choisir quelqu'un, maître de sa fortune & prêt à vous la sacrifier. Je l'ai fait. Le Seigneur Alonzo est riche & puissant ; il est le Juge de cette Ville : il vous épouse : soyez heureuse : profitez de mon imprudence ; & oubliez un Amant qui, sans doute, vous a oublié lui-même.

ANGE'LIQUE.

Eh ! pourquoi en penser si mal, ma Mere ? vous l'aimiez tant ! je ne puis m'en détacher ; & je sens bien qu'on ne profite point de l'imprudence des autres.

LA MERE.

Un peu d'effort, ma chere Enfant, je vous le demande en grace. Songez avec quel soin, avec quelle attention, je vous ai assuré la fortune qui vous attend. Depuis que le Seigneur Alonzo vient ici, vous avez toujours été d'une humeur à vous faire haïr, s'il étoit possible. Il a

fallu réparer vos caprices, vos tristesses, vos imprudences; donner à tout un tour de timidité, & de pudeur; faire passer votre répugnance pour une crainte d'engagement; vous rendre aimable enfin, malgré que vous en eussiez. J'y ai réüssi; je vous ai préparé un bonheur solide: goûtez-le, du moins par reconnoissance: je ne vous en demande pas d'autre.

SCENE II.

LA MERE, ANGELIQUE, VALENTINE.

VALENTINE.

MAdame, il s'offre une bonne action à faire; ne la laissez point perdre.

LA MERE.

Qu'y-a-t-il, Valentine?

VALENTINE.

Je viens d'entendre au pied des murs, tout auprès de notre petite porte, deux pauvres malheureux qui vont passer la nuit dans la neige, si vous n'avez pitié d'eux. Ils sont presque nuds, si j'en crois leurs plaintes. Jugez ce qu'ils devien-

croient par le vent & le froid qu'il fait. L'un insulte à l'autre, lui reproche de lui avoir promis un bon gîte ; & l'autre se vante encore de lui tenir parole. Le plaintif donne au diable le plaisant : mais si vous me le permettiez, Madame, le plaisant auroit pourtant raison : je leur ouvrirois la petite porte; il y a dequoi les loger ; & les vivres ne nous manqueront point aujourd'hui.

LA MERE.

J'y consens de bon cœur, va les secourir.

ANGE'LIQUE.

Qu'il ne leur manque rien, Valentine.

VALENTINE.

Laissez-moi faire. C'est bien avisé à vous d'être si pitoyable. On vous marie ce soir; l'hospitalité vous portera bonheur.

SCENE III.

LA MERE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Vous êtes si sensible à la pitié, ma Mere ; & cependant vous ne vous rendez pas à mes larmes.

LA MERE.

Ah ! de grace, ne me désespérez plus par de pareils discours. Hélas ! si vous aviez manqué cette occasion de vous affranchir de la misere, peut-être, n'en renaîtroit-il point d'autre. La beauté ne trouve pas toujours des ressources innocentes.

ANGE'LIQUE.

Je me rends, ma Mere. Ce dernier mot rappelle un peu ma raison. Vous m'aimez ; je me laisse conduire. Ma passion ne me meneroit qu'à me laisser mourir de douleur ; & puisque vous voulez que je vive, je m'abandonne à votre prudence.

LA MERE.

Sortons. J'entens Valentine avec ces paûvres gens. Ils ne sont point en état d'être vûs ; laissons les se réchauffer ici. Je vais envoyer chez le Seigneur Alonzo. Préparez-vous à lui faire un visage, qui lui annonce tout le bonheur qu'il s'est promis de votre mariage.



SCENE IV.

RENAUD D'AST, SCAPIN, VALENTINE.

RENAUD.

OUi, soyez sûre que je n'oublirai jamais ce secours.

VALENTINE.

Soyez donc les bien venus : vous, Monsieur, qu'à votre mine je crois le Maître, & toi, qui es le Valet, si je ne me trompe.

SCAPIN.

Tu es bien pénétrante, mon enfant.

VALENTINE.

Voilà du feu, voilà le buffet ; remettez-vous un peu de vos fatigues. Je vais chercher dequoi vous habiller.

SCAPIN.

Ah ! de grace, arrêtez un moment, ma Libératrice, ma Déesse, mon Ange tutelaire, toi que je reconnois pour la Servante du logis, souffre que je t'embrasse cent fois pour le service que tu nous as rendu.

VALENTINE.

Tout beau, tout beau, modere un peu ta reconnoiſſance.

SCAPIN.

Non, non, s'il te plaît; il y auroit de l'ingratitude à ſe retenir.

VALENTINE *lui préſentant un verre de vin.*

Tien, bois un coup, cela vaudra mieux.

SCAPIN.

A ta ſanté, mon Ange. Je vous la porte, Monſieur, malgré les maux que votre maudit Taliſman m'a fait eſſuyer.

RENAUD.

Tu prends mal ton tems pour t'en plaindre, mon pauvre Scapin. Tu vois que le Taliſman opere. Ceci eſt un commencement de bonne fortune.

SCAPIN.

Bon! je ne lui dois encore qu'un verre de vin. Voilà bien dequoi réparer les frayeurs mortelles & les trois heures de gelée qu'il m'a fait ſouffrir. Je t'en fais juge, mon enfant.

VALENTINE.

Quelle eſt donc votre avanture? expédie, que je vous aille chercher au plus vîte ce qu'il vous faut.

SCAPIN.

Cela ſera bien-tôt fait.

Monſieur, qui eſt mon Maître, puiſ-

que tu l'as si finement deviné, s'est mis en tête de voyager, en dépit du tems & de la saison. J'ai eu beau lui représenter les incommodités & les périls du voïage, il m'a toujours bridé le nez d'un maudit Talisman, d'un diable de sortilége que tu lui vois au doigt & qui nous assuroit tous les jours, disoit-il, bonne fortune & bon gîte. Je me suis mis en chemin sur sa parole. Nous avons couru presque toute la journée sans mauvaise rencontre: mais sur le soir cinq ou six Cavaliers, tant bonne que mauvaise mine, se sont joints à nous. Civilités de part & d'autre. On marche ensemble. On converse. Mon Maître, déja tout fier, me faisoit signe du petit doigt & mettoit sur le compte du Talisman la bonne compagnie. Après quelques discours que j'égayois sans reproche autant que personne; où allez-vous loger ce soir, demande gayement mon Maître à ces Messieurs? où le hazard nous conduira, dit une voix grêle de la Brigade. Mauvaise caution que le hazard, reprend mon Maître! pour moi, je suis sûr d'un bon gîte; & j'ai un secret qui ne me laisse point la-dessus d'inquiétude. On pourroit aussi avoir quelque secret qui n'en céderoit rien au vôtre, répond un begue de la compagnie. Ah! parbleu, insiste mon Maître, le Talisman que vous

voyez ne m'a jamais manqué; je doute que vous ayez d'auſſi bon garand. Oh! par-là-ſambleu, je parie donc contre votre Taliſman, dit une voix de tonnerre qui m'a fait trembler; & ſur ce ſignal, ces Meſſieurs ne mettant chacun qu'un piſtolet au jeu, ont forcé impitoyablement mon Maître de parier habit, valiſe, argent, cheval. Ils m'ont mis auſſi du pari, moi qui n'y avois que faire Tu juges bien qu'ils gâgnoient à meſure qu'ils parioient. Ils ont diſparu avec les enjeux, en nous ſouhaitant encore un bon gîte, & nous n'avons ſauvé que ce maudit Taliſman qu'ils nous ont laiſſé par bravade. Pour comble, nous avons trouvé les portes de la Ville fermées; & nous ſerions morts de froid cette nuit, ſi tu n'avois eu pitié des perdans. Vois en conſcience s'il y a là compenſation.

VALENTINE.

Votre malheur eſt plaiſant, je l'avouë: tu m'as preſque fait rire, & pleurer.

RENAUD.

Tu as beau dire, Scapin: le Taliſman eſt en train de ſe juſtifier. Prenons toûjours ce qu'il nous envoie.

VALENTINE.

C'eſt bien dit. Vous êtes en bonne maiſon. On ſe marie ici. Il y a Bal après ſouper: quelques amis ont envoyé des

habits pour se déguiser : je vais prendre ceux qui me viendront sous la main ; je vous les apporte ; & vous vous habillerez dans ce cabinet, quand vous vous serez assez réchauffés.

SCAPIN.

Adieu, ma Déesse, je t'adore. Si j'avois le bonheur de te plaire autant que tu me plais, je n'aurois plus rien à dire au Talisman.

VALENTINE.

Cela ne va pas si vite, mon garçon : mais que sçait-on ? je n'aurois pas le courage de parier.

SCÈNE V.

RENAUD D'AST, SCAPIN.

SCAPIN, *tenant une bouteille & un verre.*

OH ça, Monsieur, que prétendez-vous devenir ?

RENAUD.

Et toi, que prétends-tu faire de ce verre, & de ce flacon ?

SCAPIN *buvant un coup.*

Me mettre en état, Monsieur, de vous

donner de bon confeils, parlez, je vous écoute.

RENAUD.

J'ai beau me forcer à quelque gayeté, mon pauvre Scapin, je fuis le plus malheureux de tous les hommes. Tu n'es avec moi que depuis trois mois, & tu n'as jamais vû cette charmante Angélique que j'ai perduë depuis un an. Je n'ai point de repos fans elle : je la chercherai fans relâche par toute l'Italie, par toute l'Europe. J'irois jufqu'au bout du monde pour la revoir un moment.

SCAPIN *bûvant un coup.*

Diable, Monfieur, il faut des forces pour aller jufques-là.

RENAUD.

Ah! fi tu fçavois quelle félicité j'ai perduë! jamais on n'a vû des amans fi unis. C'étoit la paffion la plus vive & la plus fincere. Nous nous voyons tous les jours, & nous ne nous voyons jamais qu'avec la furprife & le charme de la premiere vûe.

SCAPIN *bûvant un coup.*

A une fi belle union, Monfieur.

RENAUD.

Elle n'avoit point de bien. Mon pere me deshéritoit fi je l'époufois. N'importe. Je paffois par deffus tout. Angélique ne s'embarraffoit pas de fortune plus que moi: & il ne nous paroiffoit pas poffible d'être

jamais malheureux avec tant d'amour. Au fort de cette passion, j'apprens tout à coup qu'elle est disparuë. Personne ne sçauroit m'en donner la moindre nouvelle. Je deviens furieux. J'allois la chercher sans sçavoir où: mais mon Pere prévient mon dessein. Il ne s'en fie ni aux conseils, ni aux menaces: il m'enferme pour plus de sûreté; & c'est dans ce désespoir que j'ai passé neuf mois entiers.

SCAPIN.

En vérité, Monsieur, vous m'arrachez des larmes, il faut un peu se rafermir le cœur.

Il boit.

RENAUD.

Mon Pere meurt enfin. Je sors de ma prison. J'hérite de grands biens. Je me vois dans une fortune brillante. Je te prens alors à mon service.

SCAPIN.

Attendez, attendez, Monsieur, ceci est réjouissant. Fêtons un peu la succession.

Il boit.

RENAUD.

Tu sçais depuis combien on m'a jetté de partis à la tête. J'ai méprisé vingt filles riches, & qui pourroient être aimables pour qui n'auroit point vû Angélique, mais sa seule idée m'enlaidit tout. Je ne

me suis donné que le tems d'arranger mes affaires. J'étois enfin en chemin pour l'aller chercher. Faut-il que ces maudits Voleurs me mettent dans l'embarras de ne sçavoir comment continuer mes courses !

SCAPIN.

Tenez, Monsieur, avec ce secours je sens que je deviens tout-à-fait sensé. Profitez d'un bon conseil. Retournez chez vous le plus promptement qu'il sera possible. La perte que vous avez faite est légere, en comparaison des biens qui vous restent : allez vous faire une vie tranquille & fortunée. Partagez, s'il le faut, votre fortune avec quelque belle ; car il en est encore, n'en déplaise à votre Angélique.

RENAUD.

Tai-toi, mon enfant. Tu es déja yvre. Si je retourne chez moi, c'est pour refaire de l'argent & continuer ma quête. J'ai peu de regret aux Diamans & aux lettres de change que les brigants m'ont pris. Je ne suis désespéré que du portrait d'Angélique. C'étoit toute ma consolation, tout mon bonheur : il m'auroit même aidé à la retrouver ; car où des traits comme les siens ne seroient-ils point remarqués? oui, je donnerois tout mon bien pour le ravoir.

SCAPIN.

Tout franc, Monſieur, vous avez le cerveau un peu vuide. Vous me laiſſez regagner toute ma raiſon; & vous ne daignez pas rappeller la vôtre le moins du monde. Croyez-moi, buvez un coup; nous nous entendrons mieux.

RENAUD.

Laiſſe-moi. Je n'aime point tes plaiſanteries.

SCAPIN, *buvant un coup.*

Ce n'eſt point plaiſanterie, Monſieur; & je vous conſeillois comme pour moi-même.

SCENE VI.

RENAUD, SCAPIN, VALENTINE.

VALENTINE.

TEnez, Monſieur; voilà deux habits que j'ai trouvés. Je n'ai rien à vous donner de mieux. Entrez dans ce cabinet, & habillez-vous.

RENAUD.

Je te remercie de tes ſoins, ma bonne enfant.

SCAPIN.

Soupera-t-on bien-tôt, mon adorable?

VALENTINE.

Il me ſemble déja que tu n'en as pas trop beſoin.

SCENE VII.

VALENTINE *ſeule.*

MA foi, ce grand garçon me plaît aſſez. Je ne ſçai ſi c'eſt que l'idée de nôces m'échauffe l'imagination; mais je ne ſerois pas trop fâchée de me pourvoir auſſi-bien que ma Maîtreſſe.



SCENE VIII.

ANGELIQUE, VALENTINE

ANGE'LIQUE.

EH bien, Valentine, qu'eſt-ce que c'eſt que nos Hôtes?

VALENTINE.

C'eſt un Gentilhomme & ſon Valet qui ont été volés ce ſoir. Le Valet me plaît à moi: & je crois que le Maître vous plaira, à vous, car c'eſt bien la meilleure mine d'homme que j'aye jamais vûë. Je doute que votre Renaud d'Aſt, dont vous m'avez tant étourdie, en approchât ſeulement.

ANGE'LIQUE.

Te moques-tu, Valentine? Renaud d'Aſt eſt bien autre choſe. Mais n'en parlons plus. J'ai pris mon parti d'obéïr à ma Mere: & pour peu que je ſongeaſſe à Renaud d'Aſt, je n'aurois pas le courage de ſigner mon Contrat.

VALENTINE.

Briſons donc là-deſſus, Mademoiſelle;

le; car je suis pour votre Mere contre vous. Vous êtes trop heureuse qu'elle vous ait épargné la folie que vous vouliez faire. Il est bien doux de s'aimer, je l'avouë; mais il est encore plus important de vivre: & deux Amans sont bientôt laids aux yeux l'un de l'autre, quand ils ont à se reprocher tous deux de s'être rendus misérables.

ANGE'LIQUE.

Mais aussi, Valentine, un Mari qu'on n'aime point, doit bien effrayer une fille qui a résolu d'être sage.

VALENTINE.

Tenez, Mademoiselle; dans l'abondance, on a le choix de l'être, ou de ne l'être pas. Cela met à l'aise: mais dans la misere on n'a pas quelquefois le loisir de délibérer. D'ailleurs, que trouvez-vous tant à redire au Seigneur Alonzo? Entre nous, il n'est point vieux.

ANGE'LIQUE.

Entre nous, il n'est point jeune.

VALENTINE.

Il est gay.

ANGE'LIQUE.

En est-il plus réjoüissant?

VALENTINE.

Il est amoureux.

ANGE'LIQUE.

Il n'en eſt pas plus aimable.

VALENTINE.

Il vous laiſſera vivre à votre goût,

ANGE'LIQUE.

Qu'importe, ſi lui-même n'y eſt pas,

VALENTINE.

Vos réponſes ſont furieuſement préciſes. Il n'y a pourtant pas moyen de reculer, Mademoiſelle.

ANGE'LIQUE.

C'eſt ce qui me déſeſpére. Mais que veux-tu ? je me ſacrifie aux volontés & au bonheur de ma Mere. Il faut bien me marier pour elle, puiſque je ne ſçaurois me marier pour moi.

LA MERE, *derriere le Théatre.*

Angélique, Valentine.

VALENTINE.

Madame nous appelle,

ANGE'LIQUE.

Voyons ce qu'on nous veut.



SCENE IX.

RENAUD D'AST, *habillé en Astrologue, sa barbe à la main,*
SCAPIN.

RENAUD.

AH ! Scapin, quel nom ai-je entendu ? & que viens-je de voir ? on a appellé Angélique : & c'est elle-même que je viens de reconnoître à travers la porte de ce cabinet.

SCAPIN.

Angélique, Monsieur, seroit-il bien possible ? votre diable de Talisman iroit-il jusques-là ? quoi, retrouver votre Maîtresse aujourd'hui même ?

RENAUD.

Oüi, c'est elle, je n'en doute point ; je l'ai vûë ; je suis le plus heureux des hommes. Mais que dis-je ! on se marie ici, nous a-t-on dit ? Ciel ! seroit-ce Angélique qui se marieroit ? l'affaire n'est-elle point déja faite ? Ah ! je suis au désespoir.

SCAPIN.

Doucement, Monſieur, doucement. Comme vous allez ! vous êtes charmé, & au déſeſpoir en un clin d'œil.

RENAUD.

Je ne me poſſéde pas, entrons. Il faut ſçavoir dans le moment ce qui en eſt.

SCAPIN.

Patience, vous dis-je. Songez à ce que vous faites. Si l'affaire eſt déja concluë, ce que je ne crois pas, voulez-vous aller jetter le trouble dans un mariage, que vous ne pourriez plus empêcher ; vous déclarer ſcandaleuſement l'Amant de la Mariée, & avertir le Mari de griller à jamais ſa femme, pour la dérober à vos pourſuites ?

RENAUD.

Ah ! Ciel.

SCAPIN.

Ne vaudroit-il pas mieux ne faire ſemblant de rien ? tâcher de parler ſans bruit à Angélique ; la toucher d'un peu de pitié pour vous, & gagner du moins les droits d'ami de la maiſon, puiſqu'il n'y auroit pas moyen de mieux faire !

RENAUD.

Attens, attens, je vois un Valet qui paſſe.

SCENE X.

RENAUD D'AST, SCAPIN, *un Valet.*

RENAUD.

EH, mon Ami ?

LE VALET.

Monsieur ?

RENAUD.

Mademoiselle Angélique est-elle déja mariée ?

LE VALET.

Non, vraiment, Monsieur. L'Amant n'est point encore ici ; & le Contrat ne se doit signer qu'après souper.

RENAUD.

Où soupera-t-on ?

LE VALET.

Ici.

RENAUD.

C'est assez ; je te suis obligé.

SCAPIN.

Encore un mot, mon ami, Valentine est-elle fille ?

LE VALET.

On le croit comme ça.

SCAPIN.

Je te remercie de l'opinion.

LE VALET.

Voilà des gens bien curieux.

SCENE XI.

RENAUD, SCAPIN.

RENAUD.

ME voilà donc au comble de la joïe; puisque le mariage n'est point fait, je l'empêcherai sûrement, je n'ai qu'à parler. La fortune que j'ai à offrir à Angélique ne me laisse aucune inquiétude. Mais quoi! si elle m'avoit oublié, si elle se marioit par inclination, que deviendrois-je? ah! cette seule idée me tuë.

SCAPIN.

Vous voilà encore retombé dans vos frénésies. Est-ce que le Talisman ne vous répond pas du cœur d'Angélique?

RENAUD.

Dès qu'il s'agit d'Angélique, je ne me fie plus à rien. Je n'aurai point de

repos, qu'elle ne m'ait rassuré elle-même. Attens. L'habit qui m'est échu m'inspire une pensée. J'ai tout l'air d'un Astrologue : il faut que je parle sous ce déguisement à Angélique, & que sous prétexte de lui révéler sa destinée, je pénétre ses sentimens sans me découvrir. Selon ce que j'en apprendrai, je mourrai de joye ou de douleur.

SCAPIN.

Vous êtes homme à mourir des deux à la fois. J'entends du bruit. On vient. Mettez vîte votre barbe, & joüez bien votre personnage.

SCENE XII.

LA MERE, ANGÉLIQUE, RENAUD, SCAPIN, VALENTINE.

LA MERE.

OUi, ma Fille, le Seigneur Alonzo, en m'envoyant les présens que vous venez de voir, m'a fait dire qu'une affaire importante l'avoit retenu ; mais qu'il se-

roit ici dans un moment. Ne vois-je pas nos Hôtes, Valentine?

VALENTINE.

Oui, Madame : je n'ai pû que leur donner des habits de masque : il n'y en a pas d'autre ici. Tenez voilà le Gentilhomme, à qui vous pouvez vous adresser ; celui-ci n'est que le Valet.

SCAPIN.

Tant mieux, mon enfant; je t'en conviens davantage.

RENAUD.

Je suis déja consolé, Madame, du malheur qui m'est arrivé, puisqu'il me procure l'heureuse occasion de vous connoître : & ce qui m'est encore plus précieux, le droit de m'attacher à vous par une éternelle reconnoissance.

LA MERE.

Je voudrois bien, Monsieur, n'avoir qu'à me féliciter de ma bonne fortune, sans avoir à vous plaindre de la vôtre. Mais permettez-moi de vous le dire, je suis un peu étonnée, malgré la politesse de votre compliment, que vous ne me laissiez pas voir plus au naturel une personne, à qui j'ai le bonheur d'être utile.

RENAUD.

Je vous en demande mille pardons, Madame: mais j'ai des raisons importantes de ne me laisser pas mieux connoître.

Et d'ailleurs, le déguisement où je parois par hasard devant vous, n'en est presque pas un. On me prendroit dans cet équipage pour un Astrologue ; on ne s'y tromperoit point. Je le suis en effet. J'ai fait profession d'étudier les Astres toute ma vie : & je puis me vanter d'y lire assez couramment les fortunes des hommes.

ANGE'LIQUE.

Quoi, Monsieur, vous êtes Astrologue ? vous sçavez ce qui doit arriver aux Gens ?

RENAUD.

Oui, Mademoiselle ; & sans avoir recours aux Etoiles, je puis déja vous promettre sur votre seule physionomie toutes sortes de prospérités.

ANGE'LIQUE.

Vous êtes galant, Monsieur. Mais sérieusement, devinez-vous tout ce qui doit arriver ?

RENAUD.

Rien n'est plus vrai, Mademoiselle : & je voudrois que votre curiosité me mît en état de m'acquitter un peu du secours que je reçois ici.

ANGE'LIQUE.

Voyons, Monsieur, vous me ferez plaisir.

LA MERE.

Laiſſez, laiſſez, ma fille. Il ne faut point ſe remplir l'eſprit d'eſpérances & de craintes frivoles. Car Monſieur me permettra de n'avoir pas grande foi à un Art dont il ne ſe vante peut-être lui-même qu'en badinant.

RENAUD.

Je ne badine pas, Madame. Mes connoiſſances ſont très-réelles & très-ſûres. Tenez, Scapin peut vous dire que tout à l'heure, malgré les portes de la Ville fermées, au milieu de la neige, & preſque nud, j'oſois lui promettre encore un bon gîte, & cela ſur la foi du Taliſman que vous voyez.

VALENTINE.

Rien n'eſt plus vrai, Madame; je l'ai entendu de mes deux oreilles.

SCAPIN.

J'ai été incrédule comme vous, Madame: mais il a bien fallu ſe rendre. A peine ſe vantoit-il de me tenir parole, votre porte s'eſt ouverte.

ANGE'LIQUE.

Eh bien, Monſieur, dites-moi donc quelque choſe de ce qui me regarde.

RENAUD.

Ne voudriez-vous point, Mademoiſelle, que pour donner plus de crédit à ce que j'ai à vous dire ſur l'avenir, je

commençasse à deviner quelque chose du passé ?

ANGE'LIQUE.

Volontiers. Si vous ne rencontrez point, nous n'irons pas plus loin.

RENAUD.

Donnez-moi donc, s'il vous plaît, votre main.

LA MERE.

Laissez, laissez, ma Fille : à quoi tout cela est il bon ?

ANGE'LIQUE.

Eh ! laissez-le dire, ma Mere ; je vous demande en grace cette complaisance.

RENAUD, *regardant dans la main d'Angélique.*

Comment, Mademoiselle, à votre âge.... je n'ose presque vous le dire ; je ne sçai pas jusqu'où vous voulez que je pénétre votre cœur.

ANGE'LIQUE.

Ne craignez rien.

RENAUD.

Ce seroit peu de vous dire que vous avez aimé ; c'est une chose trop ordinaire : mais ce qu'il y a de particulier, Mademoiselle, c'est que je n'ai jamais vû de passion si violente que la vôtre.

ANGE'LIQUE.

Vous me faites rougir, Monsieur ; mais cela est vrai.

LA MERE.

Oh ! finiſſez, Monſieur, je vous prie.

ANGE'LIQUE.

Souffrez qu'il acheve, ma Mere, ſi vous voulez que je vous obéïſſe.

LA MERE.

Il faut bien vouloir ce qu'il vous plaît.

RENAUD.

Ne rougiſſez point de votre paſſion, Mademoiſelle ; Madame votre Mere l'approuvoit : & d'ailleurs, vous étiez ſi tendrement aimée de Renaud d'Aſt....

ANGE'LIQUE.

Comment ? vous ſçavez ſon nom ?

RENAUD.

Et je ſçai de plus, Mademoiſelle, que l'excès de ſon amour a prévenu le vôtre, & le juſtifioit de reſte.

ANGE'LIQUE.

Et me diriez-vous bien, Monſieur, ce qu'il eſt devenu ?

RENAUD.

Imaginez-le, Mademoiſelle, mourant de douleur, à la nouvelle de votre départ, réſolu de vous aller chercher par tout, aux dépens de ſa vie ; mais prévenu malheureuſement par ſon Pere, & enfermé dans une étroite priſon, où il a langui neuf mois entiers, dans le déſeſpoir de n'entendre pas ſeulement prononcer votre nom.

Vous pleurez, Mademoiſelle ?

ANGE'LIQUE.

Vous ne vous étonnez point de mes larmes après ce que vous m'avez dit.

RENAUD.

Ah ! ne le plaignez point, Mademoiſelle. L'état de ſa fortune a bien changé. Son Pere eſt mort. Il a hérité d'un bien conſidérable. Il eſt, à l'heure qu'il eſt, au comble des plaiſirs, auprès de la plus belle perſonne du monde, le plus amoureux des hommes, & peut-être le plus aimé : & s'il faut tout vous dire, ſon mariage ſe conclura tout auſſi-tôt que le vôtre.

ANGE'LIQUE

Ah ! le perfide ! qui l'eût jamais crû ? Ma Mere, je n'en veux pas ſçavoir davantage. Je ne vous obéïſſois qu'avec répugnance ; mais c'en eſt fait, vous ſerez contente. J'oublie pour jamais l'infidéle ; & je ſuis impatiente d'épouſer, d'aimer même le Seigneur Alonzo.

SCAPIN, *à Renaud.*

N'étes-vous pas effrayé de la réſolution, Monſieur ?

RENAUD.

Je ſuis toujours aimé, je ne me ſens pas de joie.

SCENE XIII.

LA MERE, ANGÉLIQUE, RENAUD, SCAPIN, VALENTINE, *un Valet* D'ALONZO.

LE VALET.

VOilà le Seigneur Alonzo qui arrive, Madame.

SCAPIN, *à Renaud.*

Qu'attendez-vous pour vous découvrir ?

RENAUD.

J'ai bien de la peine à me retenir ; mais j'ai bien du plaisir à joüir du trouble d'Angélique. Voyons un peu ce que c'est que mon Rival.



SCENE XIV.

LA MERE, ANGELIQUE, RENAUD, ALONZO, SCAPIN, VALENTINE.

VALENTINE.

AH ! Madame, quelle métamorphose ! voyez donc comme notre Magistrat est galand !

SCAPIN *à Renaud.*

Comment, Monsieur, c'est votre habit ! seroit-ce un de nos Voleurs.

RENAUD.

Ne comprends-tu pas que c'est le Juge ? nos Voleurs sont pris ; tout ira bien.

ALONZO.

Mon ajustement vous surprend, Mesdames, je gage ? Mademoiselle ne me soupçonnoit pas un air si cavalier : mais à la faveur du Bal, j'ai voulu lui faire voir qu'on auroit pû figurer dans l'épée.

LA MERE.

Vous êtes sûr de plaire, Monsieur, sous quelque forme que vous paroissiez.

ALONZO.

Vous me comptez toujours quelque fleurette, ma bonne maman : mais pour Angélique, elle me plaint furieusement les paroles. Patience, patience, le mariage amenera tout.

ANGE'LIQUE.

Tout est dit, Monsieur, puisque je vais vous épouser.

VALENTINE.

Elle a raison, Monsieur; c'est bien au-delà du compliment.

ALONZO.

Mais qu'est-ce que ces gens-ci ?

LA MERE.

C'est un Gentilhomme qui a trouvé les portes de la Ville fermées, & que nous avons recüeilli par la porte du Rempart.

VALENTINE.

C'est un grand Astrologue, Monsieur. Il vous dira, si vous voulez, votre bonne avanture.

ALONZO.

Qu'il me prédise un petit Alonzo dans neuf mois, je lui ferai dire vrai, sur ma parole.

RENAUD.

Je pourrois vous dire des choses un peu plus certaines.

ALONZO.

Par exemple.

RENAUD.

Que vous avez été occupé tout ce ſoir à interroger des Voleurs, chargés d'un aſſez bon butin; qu'à la faveur du Bal, & contre toutes les regles, vous avez emprunté ce déguiſement au Greffe; & qu'il ne tiendroit qu'à vous de faire à Mademoiſelle la galanterie de lui préſenter ſon Portrait.

ALONZO.

Vous n'êtes qu'un demi Aſtrologue, Monſieur; les Voleurs ſont vrais; mais je n'entens rien au Portrait.

RENAUD, *prenant le Portrait dans l'endroit où il eſt caché.*

Vous n'entendez rien au Portrait? tenez, le voilà; regardez.

ALONZO.

Que vois-je? ce l'eſt en effet. Quoi, Mademoiſelle, vous auriez déja eu des inclinations aſſez vives pour faire de pareils préſens?

ANGE'LIQUE.

Je vous avouerai que....

LA MERE.

Ne vous perdez pas, ma Fille. Laiſſez-moi parler, de grace.

ALONZO.

Il faut ſe lever de bon matin pour avoir les prémices du cœur de ces Filles.

LA MERE.

Je vous avouerai, Monſieur, que je fis faire le portrait de ma Fille, pour l'envoyer à Rome, à un de mes parens qui me le demandoit, & qui, ſur ſa beauté, ſe flattoit de ménager quelque bon parti pour Angélique.

ALONZO.

Qu'importe. Qu'importe. Je ne vetille pas, moi. Je fais grace du paſſé, pourvû qu'on me réponde de l'avenir.

RENAUD.

L'avenir ne ſera pas meilleur pour vous; je vous en avertis.

ALONZO.

Comment donc! que voulez-vous dire?

RENAUD.

Que vous prétendez épouſer Angélique, mais que les Aſtres s'y oppoſent, & qu'il n'en ſera rien.

LA MERE.

Ceci paſſe la raillerie, Monſieur l'Aſtrologue. Je commence à me mettre en colere.

RENAUD.

Ne vous emportez point, Madame. Il faut auſſi céder à l'Etoile; & c'eſt vous-même qui congédirez le Seigneur Alonzo.

LA MERE *à Alonzo.*

Pardon, Monſieur, je ne croyois pas avoir recueilli un extravagant.

RENAUD.

Oui, vous le congédirez, vous-dis-je; & pour ce grand miracle, il ne faut qu'un inſtant.

Il ôte ſa barbe.

ANGE'LIQUE.

Que vois-je? juſte Ciel!

LA MERE.

C'eſt Renaud d'Aſt!

RENAUD.

Oui, c'eſt lui même, Madame. J'ai été volé ce ſoir par ceux que Monſieur tient en ſa puiſſance. Mon Pere eſt mort. Je ſuis maître d'un bien conſidérable. Vous voyez qu'Angélique m'aime encore; je l'adore plus que jamais; & je mets toute ma fortune à vos pieds, trop heureux d'obtenir Angélique de votre main.

LA MERE *à Alonzo.*

Vous entendez, Monſieur; c'eſt à vous de vous faire juſtice.

ALONZO.

Je me la fais, Madame. Monſieur peut compter de retrouver tout ce qu'il a perdu.

SCAPIN.

Vive le Taliſman! nous aurons bon

gîte, notre Maîtresse, & nos nippes: mais, Monsieur, de grace, le Talisman ne dit-il rien pour Valentine & pour moi?

RENAUD.

C'est à elle à te répondre.

VALENTINE.

Je sens qu'oui, mon enfant. Il ne sera pas dit que le Talisman manque sur nous.

RENAUD.

Pardonnez, ma chere Angélique, la petite inquiétude que je vous ai causée.

ANGE'LIQUE.

Ah! mon cher Renaud d'Ast, je ne me souviens pas seulement d'avoir souffert



LE BAL COMMENCE.

Après avoir danſé, on chante ces vers.

CE monde-ci n'eſt qu'un grand Bal ;
Chacun s'y maſque bien ou mal
D'une vaine parade.
Et bon bon bon
S'y méprend-t'on !
Ce n'eſt que maſcarade.

Fillette à l'innocent maintien,
Jure de n'aimer jamais rien ;
Son cœur eſt bien malade.
Et bon bon, &c.

Ce Juge affecte au Tribunal
Un air grave & demi-brutal ;
En ſecret il gambade.
Et bon bon, &c.

Blondin, tout fier de ſes appas,
Fait de cent faveurs qu'il n'a pas
Mainte fanfaronade.
Et bon bon, &c.

Cloris en grondant ſon Médor,
En le chaſſant, l'attire encor.

Par une douce œillade,
Et bon bon, &c.

Jasmin, aux Fermes transplanté,
Prend tous les airs de qualité,
Il fut mon camarade,
Et bon bon, &c.

Fillette doit fuir les garçons,
Me dit ma sœur dans ses leçons,
En attendant Moncade.
Et bon bon, &c.

On reprend la danse & on finit par ces couplets.

Sans recourir à la Magie,
Ni chercher son sort dans les Cieux;
L'Amour a son astrologie,
Et ses astres sont deux beaux yeux.

Ces Astres, contre tout obstacle,
Peuvent rassurer nos desirs:
Un regard tendre est un oracle
Qui promet & fait les plaisirs.

Pour surmonter l'indifférence,
Les Belles ont plus d'un aiman.
Faut-il que, contre l'inconstance,
L'Amour n'ait point de Talisman!

Pour bon gîte & bonne avanture
Faut-il des anneaux & des sorts?

Soyez aimable, & je vous jure,
Vous ne coucherez pas dehors.

Le Talifman de la Coquette,
Pour faire regner fes attraits;
C'eft que fans ceffe elle promette
Et qu'elle ne donne jamais.

Quand on a vieilli près des Belles,
Qu'on n'attire plus leurs regards,
L'or fléchit encor les cruelles;
C'eft le Talifman des Vieillards.

Pour rendre vos femmes fidelles,
Voudriez-vous un Talifman?
Qu'aucun homme n'approche d'elles,
C'eft le Talifman du Sultan.

J'efpere un jour comme ma Mere,
Avoir une foule d'Amans,
On dit que quinze ans pour en faire,
Eft le meilleur des Talifmans.

FIN.



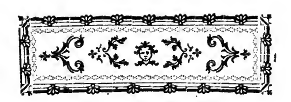
LA MATRONE

LA
MATRONE
D'EPHESE,
COMEDIE.

PERSONNAGES.

EUPHEMIE.
FROSINE, Suivante d'Euphemie.
SOSTRATE.
STRATON, Valet de Soſtrate.
CHRISANTE, Pere de Soſtrate.
LICAS, Valet de Chriſante.
UN CUISINIER.

La Scene eſt près d'Epheſe.



LA MATRONE D'EPHESE.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LICAS, FROSINE.

FROSINE.

VIEN-ÇA, Licas. Tandis que ton Maître se tuë à résoudre ma Maîtresse à vivre, respirons ici un peu de bon air.

LICAS.

C'est bian dit, Madame Frosine : cé tombeau me chagreine l'imagination ; il

FROSINE.

Je ferois bien aise de foutenir la gageure, au moins en apparence, jufqu'à ce que je lui aïe fermé les yeux; verfe, Licas, verfe.

LICAS *après avoir verfé.*

O tatiguene ! buvez fans fcrupule; j'ons de la difcrétion de refte; n'y a qu'à lui bailler de l'exercice: tenez, il m'eft prefque auffi aifié de garder un fecret que de boire un vare de vin.

FROSINE *après avoir bû.*

Ah! ma Maîtreffe en devroit bien faire autant!

LICAS *verfe & boit une feconde fois.*

Courage, Madame Frofine; encore un petit coup. Là, point de méfiance: fi j'en parle, que cela me farve de poifon.

FROSINE *boit encore.*

Cela me reffufcite, mon pauvre Licas.

LICAS.

Tant mieux: ce feroit un meurtre da, de vous laiffer mourir; vous n'êtes encore qu'un jeune abre; & ce feroit, morguié! bian du fruit de pardu.

FROSINE.

Il eft vrai que la vie fied bien à vingt ans; & je ne fçais comment ma Maîtreffe peut fe réfoudre à la quitter fi-tôt.

LICAS.

Alle a franchement grand tort de s'ob-

ſtiner à ça ; alle ne l'aura pas plûtôt perdue, qu'alle en ſera fâchée : alle n'eſt encore comme vous, que dans la primeur de ſon âge ; & la vie eſt, morgué ! bonne juſqu'à la lie.

FROSINE.

Ton Maître fait tout ce qu'il peut pour l'en perſuader ; il ſoupire, il gémit à merveille ; il lui dit les meilleures raiſons du monde : c'eſt grand dommage qu'il ſoit ſi vieux.

LICAS.

Bon, bon, grand dommage ! hé jarniguoi, Madame Froſine ! un vieux vivant ne vaut-il pas encore mieux qu'un jeune défunt ?

FROSINE.

Je connois Euphemie ; la jeuneſſe & la bonne mine la mettroient cent fois mieux à la raiſon, que les plus beaux diſcours du monde. Tien, il y a deux ans qu'elle voulut s'engager parmi les Prêtreſſes de Diane ; toutes les inſtances, toutes les larmes de ſa famille ne firent qu'opiniâtrer ſa petite ferveur ; & elle commençoit enfin ſon ferment à la Déeſſe, lorſquelle apperçut un jeune homme qui, d'un clin d'œil, lui coupa la parole ; les vapeurs la prirent ; elle ſentit qu'elle n'étoit point faite pour Diane ; il fallut la marier huit jours après ; & le jeune homme

enfin devint l'Epoux qu'on pleure aujourd'hui.

LICAS.

Alle va comme ça du blanc au noir? Oh tatiguié! qu'alle est femme cette femme là! Mais à propos du défunt, c'étoit un brave homme! à sa santé, je vous la porte. *Licas verse & boit encore.*

FROSINE *après avoir bû aussi.*

Ah!

LICAS.

Vous vous plaignez? m'est avis pourtant que le vin n'est pas mauvais?

FROSINE.

Ce n'est point le vin, Licas, c'est le défunt que je plains.

LICAS.

Bon pour cela. Il y a un an que je le connoissions mon Maître & moi: quand ils venions chez nous lui & Madame Euphemie, ils batifolions sans cesse ensemble; ils étions morgué si afolés l'un de l'autre, qu'on ne les eût jamais pris pour mari & femme.

FROSINE.

Hélas le pauvre homme s'est tué à aimer ma Maîtresse!

LICAS.

Je le croi ma foi bian, Madame Frosine; ça use terriblement un jeune hom-

ne homme : encore un petit varre de consolation.

FROSINE *fait remplir son verre, & le rend aussi-tôt à Licas.*

Oui da, Licas... Mais j'entens du bruit? c'est ton Maître... Non, Licas, vous avez beau me presser, je ne prendrai pas le moindre soulagement que ma chere Maîtresse ne m'en donne l'exemple.

LICAS *en beuvant le vin qu'il a versé à Frosine.*

Vous me refusez, Madame Frosine ? Et bien ! c'est un affront qu'il faut boire.

SCENE II.

FROSINE, LICAS, CHRISANTE.

CHRISANTE.

AH ma pauvre Frosine ! ah mon pauvre Licas !

FROSINE, & LICAS.

Hé bien ?

CHRISANTE.

Il n'y a pas moyen de la fléchir ; mes prieres & mes larmes aigrissent encore son désespoir ; & pour tout prix de mes

soupirs, la cruelle me conjure de la laisser mourir en repos.

FROSINE.

Adieu donc, Monsieur. Je m'en vais lui tenir compagnie.

LICAS *à part.*

Alle n'a, morgué ! garde.

CHRISANTE.

Va, ma pauvre enfant : mais dis-lui bien encore que sa résolution m'assassine ; & qu'elle devroit vivre au moins par pitié pour moi.

FROSINE.

Franchement, Monsieur, ce seroit s'y prendre un peu tard ; les Dieux sçavent ce que nous avons mangé depuis trois jours !

LICAS *à part.*

Et moi aussi.

CHRISANTE *embrasse Frosine.*

Adieu, ma pauvre Frosine. Que je crains bien de ne plus revoir Euphemie !



SCENE III.

CHRISANTE, LICAS.

LICAS.

ALlons, Monſieur, venez vous repoſer; il eſt, morgué! heure induë de conſoler des veuves.

CHRISANTE.

J'ai toutes les peines du monde à me ſoutenir; je me meurs de douleur & d'amour.

LICAS.

Et de ſoixante & dix ans, Monſieur: c'eſt votre grande maladie. Eh, morgué! n'eſt-il pas honteux d'entreprendre, à votre âge, de reſſuſciter une veuve de vingt ans?

CHRISANTE.

Hélas! hélas!

LICAS.

Avec vos hélas, vous ne bougez; détalons, vous dis-je: il eſt tems de céder la place aux hiboux.

CHRISANTE.

Je ne ſçaurois m'éloigner d'Euphemie.

LICAS.

Que je voudrois bian que ceux qui

veillont à la garde de ce fripon de qualité qu'on brancha hier, nous prissent pour gens qui cherchons à le débrancher ! J'iriens, morgué ! coucher malgré vous ; mais en prison, & vous le mériteriez bian.

CHRISANTE.

Ne crains rien, Licas ; c'est mon Fils qu'on a posté là avec sa troupe ; & je craindrois bien plûtôt qu'il ne découvrît ma passion pour Euphemie.

LICAS.

Quoi, votre Fils ! je suis impatient de le connoître ; depuis trois ans qu'il est en campagne, je ne sçavois pas tant seulement qu'il fût de retour. Mais ce n'est pas là un emploi pour ly ?

CHRISANTE.

Il est depuis trois jours à Ephese ; & comme la justice qu'on fit hier importe tout-à-fait à l'Etat, j'ai appris qu'on l'avoit choisi extraordinairement, pour empêcher qu'on n'enlevât le criminel, & qu'on ne frustrât le peuple de cet exemple-là.

LICAS.

N'importe, Monsieur, retirons-nous. Il ne fait point bon aux environs de ces soldats : ce sont des brutaux qui vous cherchont querelle, & qui vous obligeont souvent à troquer votre bourse contre des gourmades.

SCENE IV.

CHRISANTE & LICAS, *d'un côté.*
STRATON & LE CUISINIER, *de l'autre.*

STRATON.

Notre lumiere eſt éteinte ; je meurs de peur : la nuit eſt terriblement noire !

LICAS *à Chriſante.*

On parle autour de nous, Monſieur ; éloignons-nous de grace : je devrions être déja bien loin.

STRATON *au Cuiſinier.*

J'entens quelqu'un. On en veut peut-être à notre ſouper. Je tremble ! Mais (*élevant la voix*) n'importe, il faut intimider les autres. Qu'on marche en bon ordre, & faites-moi ſauter la cervelle à tout ce qui vous ſera ſuſpect.

CHRISANTE *à Licas*

Ce ſont ces brutaux de ſoldats. Ils n'en veulent pas à moins qu'à la cervelle.

LICAS.

N'ayez pas peur ; je vais fermer ma lanterne ; & je tâcherons d'échapper dans l'obſcurité.

Chrisante prend la main de Licas, qui rencontre rudement le Cuisinier & le fait tomber avec tout le souper dont il est chargé.

LE CUISINIER *en tombant.*

Miséricorde !

STRATON *tombant aussi.*

Ah, je suis blessé !

LICAS *à Chrisante.*

Suivez-moi.

SCENE V.

STRATON & LE CUISINIER.

LE CUISINIER.

Monsieur Straton ?

STRATON.

Eh bien ?

LE CUISINIER.

Tout le souper est renversé !

STRATON.

Ah, je suis mort ! comment faire ?

LE CUISINIER.

Ma foi, vous ferez comme vous l'entendrez ; j'ai la tête tout en sang ; je m'en vais me faire panser.

SCENE VI.

STRATON *seul.*

O Ciel ! je ne reviens point de ma frayeur ! est-il possible que depuis que je sers un homme de guerre, je n'aye pû encore attraper un brin de courage ? Il faut que la nature soit bien obstinée ! il n'y a plus personne, je pense ? si fait ! non, je me trompe, je croyois sentir le vent d'une épée. Que vais-je devenir, malheureux ! mon Maître se sera impatienté ; j'ai perdu du tems à goûter le vin : s'il faut avec cela, que je retourne sans le souper, mon Maître ne jeûnera pas impunément ; je serai roué de coups de bâton : le moyen aussi de rien ramasser sans lumiere !



SCENE VII.

SOSTRATE, STRATON.

SOSTRATE.

MOn coquin de Valet se sera enyvré quelque part!

STRATON *effraïé.*

Ah, Monsieur! quartier! sauvez-moi la vie.

SOSTRATE.

C'est donc vous, Monsieur le maraud?

STRATON.

Quoi, ce n'est que vous, Monsieur? Ah, je tremble encore! je vous ai crû un de ces fripons qui viennent de renverser votre souper.

SOSTRATE.

Comment donc? que parle-tu de souper renversé?

STRATON.

Hélas, Monsieur, je vous en demande pardon! Ils étoient plus d'une douzaine qui viennent de fondre sur celui qui le portoit: Le pauvre garçon en a été blessé; j'ai crû l'être moi! & je ne sçai ce qui sera réchappé du souper.

SOSTRATE.

Maudit poltron ! voilà comme tu me sers ! tu mériterois que je te fisse mourir sous le bâton ?

STRATON.

Eh Monsieur, le courage ne cede-t'il pas toujours à la force ?

SOSTRATE.

Tien, double lâche, prends la lumiere; & cherche ce qu'on nous aura laissé.

STRATON *cherchant avec la lanterne.*

Bon, bon, Monsieur ! il n'y a que demi mal : voilà déja le pain & le vin !

SOSTRATE.

Encore est-ce quelque chose.

STRATON.

Vivat, voilà encore le pâté tout entier !

SOSTRATE.

Il faut donc se consoler du reste.

STRATON.

Ma foi, vous n'aurez pas grande peine; voilà encore le rost en assez bon état : *Mettant un poulet dans sa poche*, il n'y manque qu'un poulet, Monsieur.

SOSTRATE.

Ce n'est qu'une bagatelle : releve tout cela, & sui-moi.

SCENE VIII.

SOSTRATE, STRATON & EUPHEMIE *derriere le Théatre.*

EUPHEMIE.

HElas !

SOSTRATE.

Mais qu'entens-je ?

STRATON.

Quoi, Monſieur ?

SOSTRATE.

On ſe plaint ici quelque part?

EUPHEMIE.

Hélas!

SOSTRATE.

Je ne me trompe point; c'eſt de ce côté-là : approche.

STRATON.

Hélas, Monſieur, qu'allez-vous chercher ?

SOSTRATE.

Voilà un tombeau magnifique !

STRATON.

Croyez-moi, Monſieur; ne troublons point le repos des morts : allons nous-en.

SOSTRATE.

Tu me ferois perdre patience, avec tes visions !

STRATON.

Je vous dis, Monsieur, qu'il n'y a rien de si affreux ! cela est tout noir des pieds jusqu'à la tête : cela a par derriere une queuë à perte de vûë ; il me semble avoir vû par devant, des griffes longues de cela !

EUPHEMIE.

Hélas ! hélas !

STRATON *effrayé.*

Prenez garde, Monsieur ! prenez garde !

SOSTRATE.

Je suis las de t'entendre ; laisse-moi : je veux voir moi-même.

STRATON.

Ah, Monsieur, que dites-vous-là ! voulez-vous vous perdre ? Vous sçavez quel risque vous courez à abandonner si long-tems votre poste. Il y va de la vie ! & si ce que les Magistrats ont craint arrivoit, vous sçavez qu'il n'y a point de grace à attendre. Hélas, Monsieur, ne m'exposez point à vous perdre !

SOSTRATE.

Tai-toi, poltron ! tous mes gens ne te ressemblent pas, grace aux Dieux ; & je puis me reposer sur leur courage. Mais je vois quelqu'un ; ce sont des femmes.

STRATON.

Vous vous trompez, Monſieur ; ce ſont deux lutins, ſur ma parole.

SOSTRATE.

Regarde donc, lâche !

STRATON.

Ah, Monſieur ! ce n'eſt pas cela que j'ai vû ! vous verrez que les lutins auront pris cette forme là pour vous attirer ſous leurs griffes !

SCENE IX.

SOSTRATE, STRATON *d'un côté.*
EUPHEMIE & FROSINE *de l'autre.*

FROSINE *à Euphemie.*

De grace, Madame, éloignez-vous un moment de ce funeſte objet : donnez quelque tréve à votre déſeſpoir, & plaignez-vous du moins ſans vous arracher les cheveux, & ſans vous meurtrir de vos propres mains.

EUPHEMIE.

Ah, ma chere Froſine, que la mort eſt lente ! & que j'ai d'impatience d'embraſſer l'ombre de mon Epoux !

SOSTRATE *à Straton.*

Je vois ce que c'eſt, Straton : voilà ſans doute cette Euphemie, dont la beauté & la doulcur ſont ſi célébres dans Epheſe ?

STRATON.

Cela pourroit bien être, Monſieur ; je commence à me raſſurer : on dit qu'elle s'eſt enfermée dans le tombeau de ſon mari, pour s'y laiſſer mourir de douleur. Il feroit beau voir cela, Monſieur, pour la rareté du fait !

SOSTRATE.

Le récit m'en avoit déja attendri ; mais la préſence de cette Dame me cauſe encore toute une autre émotion !

FROSINE *à Euphemie*

Je vous avouerai, Madame, que de moment en moment, votre réſolution de mourir me paroît moins raiſonnable : je trouvois beau d'abord que vous portaſſiez l'amour conjugal à un excès qui fît parler de vous ; mais je trouve à préſent que c'eſt une foibleſſe, & qu'au bout du compte, tout cet honneur-là ne vaut pas la vie : le bon homme Monſieur Chriſante devroit bien vous en avoir perſuadée !

EUPHEMIE.

Ah, Froſine, ne m'en parle point, je le déteſte ! il m'aime, il a oſé me le dire,

on ne pouvoit m'outrager plus vivement dans l'état où je fuis !

FROSINE.

Hé bien, Madame, oubliez Chrifante; mais rappellez fes raifons. Quel dommage, comme il vous difoit fi bien, de vous enterrer toute vive à vingt ans ! La nature vous a-t'elle prodigué tant de charmes, pour en priver fi-tôt le monde ? & jeune & belle comme vous êtes, croyez-vous vous être acquitée envers elle, en faifant le bonheur d'un feul homme ?

EUPHEMIE.

Hélas, ma chere Frofine, je ne veux pas feulement me fouvenir qu'il y en ait d'autres fur la terre ! tous les hommes qui vivent me font horreur ! Je trouve les Dieux injuftes de leur laiffer un bien qu'ils raviffent à mon Epoux ! Faut-il, hélas ! que les plus dignes de la vie, en jouiffent toujours le moins !

SOSTRATE *à Straton.*

Je ne me poffède plus, Straton ! il faut que je lui parle ; & je veux tout tenter pour la fauver.

STRATON *à part.*

Voyons un peu comme il s'en tirera !

SCENE X.

EUPHEMIE, FROSINE, SOSTRATE, STRATON.

SOSTRATE *en abordant Euphemie.*

Ne me regardez point, Madame, comme un importun qui vienne ici condamner votre douleur, & la redoubler peut-être, en la combattant : elle ne ſçauroit être injuſte, puiſque vous vous y abandonnez ; & vous ſçaurez ſans doute lui donner des bornes, dès que la raiſon l'exigera.

STRATON *à part.*

Bien débuté, ma foi !

SOSTRATE.

Qu'il me ſoit ſeulement permis, Madame, de recueillir ici des larmes ſi précieuſes, & d'envier toute ma vie le ſort de celui pour qui on les verſe.

EUPHEMIE *bas à Froſine.*

O Ciel, ma chere Froſine ! que vois-je, & qu'entens-je ?

FROSINE *bas à Euphemie.*

Un jeune homme & un compliment ;

Madame; tous deux assez insinuans, ce me semble.

SOSTRATE.

Le hazard vient de me conduire ici ; mais ce n'est plus lui qui m'y arrête : je sens que je m'intéresse à votre douleur ; l'excès de votre attachement pour un Epoux m'en inspire un pour vous que je sens naître avec plaisir. Non, il n'est point ailleurs d'ame faite comme la vôtre ; & quand vous ne seriez pas la plus belle personne du monde, comme vous l'êtes ; vous ne laisseriez pas d'être encore la plus adorable.

EUPHEMIE *bas à Frosine.*

Que me dit-on, Frosine ! quoi la douleur & la défaillance ne m'auroient pas encore renduë affreuse ?

FROSINE *bas à Euphemie.*

Non vraiment, Madame : il est vrai que vos charmes tirent à la fin ; mais vous serez belle jusqu'au dernier soupir.

SOSTRATE.

Quoi, Madame ! vous ne daignez pas répondre à mon zéle ? votre esprit est tout occupé de ce que vous avez perdu ; & vous n'honorez pas de la moindre attention la part & l'intérêt qu'on prend à votre perte ? Encore une fois, Madame, ne craignez rien ; je ne veux point vous distraire de votre douleur : épan-

chez seulement avec moi des sentimens que je respecte ; laissez-moi voir ces yeux noyés de larmes que j'admire : il n'appartient qu'à des veuves moins sincéres de cacher des yeux qui les servent mal.

EUPHEMIE.

Hélas, Monsieur ! quels yeux voulez-vous voir ? les larmes les ont éteints, & la mort va bien-tôt les fermer.

SOSTRATE.

La mort va bien-tôt les fermer ? ô Ciel ! que dites-vous ?

EUPHEMIE.

Oui, Monsieur, le parti en est pris ; j'aurai bien-tôt la consolation de rejoindre mon cher Epoux !

SOSTRATE.

Vous mourriez ? vous, Madame, vous mourriez ? Non : l'estime que j'ai conçue pour vous ne me laisse pas la liberté de vous en croire : votre ame est capable de douleur ; mais elle ne sçauroit l'être de désespoir.

FROSINE.

Il y a pourtant trois jours que nous n'avons mangé !

SOSTRATE.

Trois jours ! ô Ciel, trois jours ! que vous m'allarmez ! trois jours, Madame, & vous vivez encore ! trois jours, mon pauvre Straton !

STRATON.

Ce n'est pas ma faute.

SOSTRATE.

Ne perdez point de tems, Madame; il faut réparer tout à l heure la défaillance où vous vous êtes réduite. O Ciel, trois jours! il me semble que vous allez expirer à tout moment!

EUPHEMIE *bas à Frosine.*

Qu'il est pressant, ma chere Frosine! ne trouves-tu pas qu'il a quelque chose du défunt?

FROSINE *bas à Euphemie.*

Oui, Madame; le don de vous plaire, si je ne me trompe.

SOSTRATE.

Straton, cherche vîte de quoi faire une table; couvre-la de ce que nous avons: il faut que Madame prenne du soulagement tout à l'heure.

FROSINE.

Je l'aiderai plutôt; il n'y a rien que je ne fasse pour sauver la vie à ma Maîtresse.

STRATON *à part.*

Ah, mon pauvre souper! vous allez être englouti!

Straton & Frosine vont chercher de quoi faire une table.

SCENE XI.

EUPHEMIE, SOSTRATE.

EUPHEMIE.

NOn, Monfieur, rien ne peut me réfoudre à vivre. Après l'Epoux que j'ai perdu, il n'y a plus de confolation pour moi.

SOSTRATE.

Eh quoi, Madame! n'eft-ce pas offenfer cet Epoux même que vous pleurez, que de vouloir lui fervir de victime? croyez-vous que fon ombre en veuille à vos jours? Eh, quel tigre feroit plus cruel que lui, fi ce facrifice pouvoit lui plaire?

EUPHEMIE.

Hélas, Monfieur! le Ciel nous avoit faits pour être toûjours unis l'un à l'autre; je ne fais que fuivre ma deftinée: je fentis cette fatalité dès la premiere fois qu'il s'offrit à ma vûë; & depuis cet heureux moment, je n'en fçache point où je n'aye été uniquement occupée de lui. Si j'ai à me reprocher quelque diftraction, ce

n'eſt que depuis que vous me parlez ! ah, ah, ah !

SOSTRATE.

Madame.....

EUPHEMIE.

C'étoit, Monſieur, la jeuneſſe & la douceur même : quelle complaiſance, quel amour n'avoit-il pas pour moi ! Sa paſſion ne s'eſt jamais rallentie d'un inſtant : il me proteſtoit ſans ceſſe qu'il m'aimeroit toute ſa vie ; & ſon dernier ſoupir étoit encore un ſoupir d'amour ! ah, ah, ah !

SOSTRATE.

Hé bien, Madame, j'y conſens, rappellez tous les plaiſirs que vous avez goûtés dans cette union ; c'eſt pour ces plaiſirs mêmes que vous devez vivre : l'amour peut vous réſerver un nouvel amant auſſi digne que le premier de toute votre tendreſſe, & peut-être encore plus épris de vos charmes.

EUPHEMIE.

Oh pour cela, non, Monſieur ; on ne ſçauroit m'aimer plus tendrement que le défunt m'aimoit.

SOSTRATE.

On ne ſçauroit auſſi vous aimer moins, Madame ; l'amour n'eſt point un ſentiment dont vous deviez tenir aucun compte : on le ſent, malgré ſoi, dès qu'on a

le bonheur de vous voir ; & s'il ne tenoit qu'à vous adorer, pour mériter quelque chose auprès de vous, je sens trop que j'aurois droit à toutes vos bontés.

Il lui baise la main.

EUPHEMIE.

Vous abusez de ma douleur ; je n'ai pas la force de résister.

SCENE XII.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, STRATON.

Frosine & Straton apportent une table, & la dressent ensemble.

SOSTRATE *à Straton.*

AVez-vous fait, Monsieur Straton ?

STRATON.

Bien-tôt, Monsieur Sostrate.

EUPHEMIE *à Sostrate.*

Non, vous dis-je, ne croyez pas me réduire à ce que vous voulez ; j'ai même à présent plus d'une raison pour mourir je ne veux plus vous entendre ; j'ai honte de vous avoir entendu : laissez-moi mourir ; & laissez-moi mourir fidelle.

SOSTRATE.

Qu'entens-je ! & que dois-je penser ?

EUPHEMIE.

Laissez-moi, vous dis-je ; & cessez de tenter ma constance.

SOSTRATE.

Je ne vous quitte point (*à Straton*) Acheve.

SCENE XIII.

FROSINE & STRATON *mettant le couvert.*

STRATON.

IL me semble, mon enfant, que ta Maîtresse commence à plier ?

FROSINE.

Mon enfant ! ta Maîtresse ! nous sommes déja bien familiers, Monsieur Straton ?

FROSINE.

Eh oui, vraiment ; tu es suivante, je suis valet, nous nous connoissons de reste. Ne veux tu pas que je débute : ne me regardez point, Madame, comme un importun qui.... Je t'en répons ; c'est la

langue des Maîtres : je te parle la mienne.

FROSINE.

Eh là, là, ne te fâche point ; sans façon, mon enfant, puisque c'est ta maniere.

STRATON.

Entre nous donc, le désespoir de ta Maîtresse commence à se battre en retraite ? il devroit être à moitié rendu de famine ?

FROSINE.

Ton Maître ne lui fait point de quartier.

STRATON.

Tu manquois de vivres aussi, toi ? il eût fait bon t'assiéger ; tu n'aurois guéres tenu ?

FROSINE.

Si fait, si fait, je ne me serois renduë, ma foi, qu'à bonnes enseignes.

STRATON.

Il est vrai que tu n'as pas un visage à avoir jeûné trois jours.

FROSINE.

Il n'y a pourtant guéres moins.

STRATON.

C'est donc le sommeil qui t'engraisse ?

FROSINE.

A peu près.

STRATON.

Un mari ne te vaudroit rien ? cela troubl.roit ton repos ?

FROSINE.

On s'accoûtume à tout.

STRATON.

Tu n'en as donc jamais eu de mari ?

FROSINE.

Non pas, que je ſache.

STRATON.

Ma foi, je ne ſache point non plus avoir eu de femme ; ſur ces deux prétenduës cauſes d'ignorance là, nous pourrions bien faire affaire enſemble.

FROSINE.

Je n'aurois jamais le courage de conclure : tu vois ce que coûte un mari, quand on vient à le perdre.

STRATON *approchant du tombeau.*

Bon, bon, tu te mocques ! il n'y a rien de ſi doux à pleurer qu'un mari. Tien, regarde, le ſiége n'avance pas mal ? voilà déja mon Maître au pied du rempart ! Courage, on ne tient plus ; la victoire eſt à nous, on capitule !

FROSINE.

Les Dieux veuillent que ce ſoit à de bonnes conditions !



SCENE XIV.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, STRATON.

STRATON *à Euphemie qui sort du tombeau avec Sostrate.*

On a servi, Madame.

EUPHEMIE.

Ah, Sostrate! à quoi sçavez-vous me réduire? Par quel enchantement puis-je consentir à vivre, & à vivre pour vous?

SOSTRATE.

Achevez, Madame; & ne négligez rien pour conserver une vie dont tout le bonheur de la mienne va dépendre.

STRATON *présentant un verre à Euphemie.*

Goûtez au vin, Madame.

SOSTRATE.

Mettons-nous à table.

EUPHEMIE *à Frosine.*

Tu me vois rougir, ma chere Frosine; mais si tu sçavois tout ce que Sostrate m'a dit.

FROSINE.

Oh, je le suppose à merveilles: vous

êtes justifiée de reste ; & le défunt n'y sçauroit trouver à redire.

EUPHEMIE.

C'est par les mêmes sentimens qui m'avoient touchée dans mon Epoux, que Sostrate vient de m'attendrir encore : c'est l'ame & le cœur d'un mari que j'aime en lui ; & je crois n'avoir plus perdu que certains traits de visage indifférens pour une ame délicate.

STRATON *lui présentant à boire.*

C'est, morbleu ! bien dit, Madame ! il faut boire là-dessus.

SOSTRATE.

Je suis délicat aussi, belle Euphemie ; & je sens que j'exigerai bien-tôt de vous un amour qui ne se rapporte qu'à moi : je ne veux point nourrir en vous la pensée d'aucun autre ; & ce sera peu pour moi de vous avoir consolée, si je ne parviens à vous faire oublier que vous ayez jamais eu besoin de l'être.

STRATON *donnant à boire à Sostrate.*

Mon Maître est délicat, voyez-vous ? Ce n'est pas assez que le vin soit bon ; il y a encore une maniere de le verser, tenez, qu'il préfere au vin même.

FROSINE *s'étranglant en mangeant.*

Hem, hem, hem, hem !

STRATON.

Tu joues à t'étrangler, Frosine ; ne

va pas si vîte : bois un coup.

FROSINE *un verre à la main.*

A notre Libérateur.

STRATON *en prenant un aussi.*

Oh parbleu, je te ferai raison ; mon Maître excusera mon zéle.

SOSTRATE.

Va, je te le pardonne ; mange aussi ; tu iras ensuite voir ce qui se passe à mon poste, pour m'en donner des nouvelles.

STRATON *se mettant à table.*

Volontiers, Monsieur.

SOSTRATE *du côté de Straton.*

Ah, que je suis charmé, Straton ! & que ma premiere passion est violente !

STRATON *lui répond la bouche pleine.*

Bon.

SOSTRATE.

As-tu jamais vû plus de graces ensemble ? & conçois-tu qu'on puisse être plus aimable ?

STRATON *mangeant toûjours.*

Non.

SOSTRATE.

Dis-moi ne la trouves-tu pas la plus touchante, la plus belle personne du monde ?

STRATON.

Oui.

SOSTRATE.

Ah ! je ſens que je l'aimerai éternellement.

STRATON.

Soit.

SOSTRATE.

Que tu me réponds mal !

STRATON.

Je mange bien, Monſieur.

SOSTRATE.

Verſe à boire.

STRATON *buvant le vin qu'il verſe.*

A vos inclinations, Madame !

SOSTRATE.

Eh, maraut ! eſt-ce là ce que je te dis ? verſe nous à boire.

STRATON.

Eh là là, Monſieur ! il n'y a qu'à s'expliquer.



SCENE XV.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, STRATON, LICAS.

LICAS *trouvant Euphemie à table.*

AH, ah, ah, ah! teſtidienne, que ſtila eſt drôle!

EUPHEMIE.

Qu'eſt-ce donc?

SOSTRATE.

Pourquoi ces éclats?

LICAS.

Eh, morgué! qui ne riroit pas? Mon Maître eſt comme un fou dans ſon lit; il prononce à tout bout de champ le nom de Madame, avec des hélas ſi douloureux que ça vous feroit pitié à vous-même: ah, ah, ah, ah!

EUPHEMIE.

Hé bien?

LICAS.

Hé bian, l'impatience l'a pris de ſçavoir de vos nouvelles; & il ſe feroit levé

pour en venir apprendre, si je ne l'en eussions empêché : mais il a voulu à toute force que je vinsse voir si vous étiez morte... ah, ah, ah ! je ne m'attendois morgué pas de vous trouver si en vie que ça.

FROSINE.

En es-tu fâché, Licas ?

LICAS.

Courage, Madame Froseine ! vous faites donc vos deux repas par nuit ?

FROSINE.

C'est à Monsieur que nous devons le miracle que tu vois.

LICAS.

J'entens, j'entens ; vela de ce que vous me disiez tantôt qui mettoit Madame à la raison.

FROSINE.

Il s'en faut bien, ma foi, que ton Maître n'ait l'air aussi persuasif !

LICAS.

Il s'en faut morgué près de cinquante ans. Mais que disent à tout cela les manes du mari ?

STRATON.

Pas le mot, comme tu vois.

LICAS.

Vela, palsangué ! un bon défunt !

SOSTRATE.

Oh ça, Monsieur Licas, prétendez-vous encore long-tems troubler nos plaisirs ?

LICAS.

Non, morguenne; si le mari est un bon défunt, je suis un bon vivant, moi: me vela prêt de boire à vos santés pour marquer que j'ons bonne intention.

FROSINE.

Volontiers, je t'en veux verser moi-même.

SOSTRATE.

C'en est assez, Straton; va faire un tour où je t'ai dit?

STRATON *se levant de table.*

J'y cours.

SCENE XVI.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, LICAS, CHRISANTE.

CHRISANTE.

Licas l'aura sans doute trouvée morte.... Mais, Ciel! que vois-je?

LICAS.

C'est mon Maître; l'impatience l'a pris.

SOSTRATE *se levant de table.*

O Dieu! c'est mon pere!

CHRISANTE.

Euphemie à table avec mon fils!

FROSINE & LICAS.

Son fils!

CHRISANTE.

Je ne puis revenir de ma surprise; & je crois presqu'encore que tout ceci n'est qu'un vain fantôme!

LICAS *prenant une cuisse de poulet.*

Il n'y a morgué rian de plus réel; il n'y a qu'à tâter.

CHRISANTE.

Quoi, perfide Euphemie! ne vous seriez-vous renfermée dans le tombeau de votre mari, que pour le faire servir de rendez-vous à un amant qui le deshonore?

SOSTRATE.

Mon pere!

EUPHEMIE.

Mon cher Monsieur Chrisante!

CHRISANTE.

Non, non, point de Monsieur Chrisante. L'amour que j'avois pour vous se tourne en rage; & je sçaurai bien vous faire payer les pleurs que votre fausse vertu ma coûtés.

LICAS.

Eh là là, Monsieur, ne vous émouvez point tant, ça vous feroit mal.

CHRISANTE.

Ehque m'importe, Licas? je ne veux

plus vivre après ce que j'ai vû. Toutes les femmes sont désormais pour moi autant de monstres que j'abhorre ! ce n'est que légereté, qu'inconstance, que dissimulation, que perfidie, & tous les vices du monde ensemble.

LICAS.

Morgué ! c'est pourtant quelque chose de drôle que tous ces vices du monde ensemble !

FROSINE.

Mais, mais, Monsieur, qu'avez-vous donc tant à nous reprocher ? Il y a trois jours que vous nous persécutez pour nous resoudre à vivre : notre constance ne tenoit plus qu'à un filet ; Monsieur vient de le rompre : qu'y a-t'il là de si étonnant ?

LICAS.

Alle a morgué raison ; vous aviez sappé l'arbre ; il étoit bien aisié de le faire choir.

EUPHEMIE.

Ah, Sostrate, que vous m'allez rendre malheureuse !

CHRISANTE.

Oui, oui, vous la serez, Madame : je vais crier vos foiblesses dans tout Ephese ; & il ne tiendra pas à moi que vous ne deveniez la fable de tout l'avenir.

SOSTRATE.

Au nom des Dieux, mon pere, ne

réduisez point au désespoir une personne adorable, & que vous trouveriez encore innocente, si vous n'aviez jamais eu pour elle que de l'estime !

CHRISANTE.

Taisez-vous, Monsieur mon fils, vous êtes un impertinent ; & je vous ferai bien acheter l'amour dont vous vous applaudissez.

SCENE DERNIERE.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, LICAS, CHRISANTE, STRATON.

STRATON *accourant tout essouflé.*

O Disgrace ! ô malheur ! ah mon cher Maître, nous sommes perdus !

SOSTRATE.

Comment ?

CHRISANTE.

Qu'est-il arrivé ?

STRATON.

Ah ! c'est vous, M. Chrisante ? qu'allez-vous devenir ?

SOSTRATE.

Quoi donc ?

STRATON.

Notre criminel nous a joué d'un tour! je me doutois bien que ce coquin là nous porteroit malheur ; je n'ai jamais vû une si mauvaise phisionomie.

SOSTRATE.

O Ciel ! je frémis, explique-toi ?

STRATON.

Voilà ce que votre absence nous coûte ! La moitié de votre troupe s'est endormie, le reste s'est dissipé ; & ce fripon de pendu a pris ce moment là pour se faire enlever par ses amis.

SOSTRATE.

Est-il possible, justes Dieux ! & faudra-t'il donc que je subisse une mort infame ?

CHRISANTE.

Quoi, mon fils...

EUPHEMIE.

Quoi, Sostrate...

STRATON.

Faites vos adieux, Monsieur, & fuyons en diligence ; il n'y a plus de vie pour vous à Ephese : ces Magistrats sont des brutaux qui ne vous feroient pas grace d'un soupir.

SOSTRATE.

Non, non, je ne fuirai point ; je craindrois trop d'être surpris : je sçais un moyen

plus sûr de me dérober à la honte qui me menace.

Il tire son épée pour s'en frapper.

CHRISANTE *en la lui arrachant.*

Ah, mon fils ! arrêtez...

EUPHEMIE.

O Ciel ! qu'alliez-vous faire !

CHRISANTE.

Votre danger rappelle toute ma tendresse ; & je n'ai plus d'autre passion que de vous sauver la vie.

SOSTRATE.

Ah ! de grace, mon pere, sauvez-moi plutôt l'honneur ! Je ne puis songer sans horreur à l'ignominie dont je suis menacé.

CHRISANTE.

Ah mon cher fils, que vous m'attendrissez !

EUPHEMIE *tombant entre les bras de Frosine.*

Ah ! ma chere Frosine !

FROSINE.

Mais quoi ! n'y a-t'il donc pas de remede à tout cela ?

STRATON.

Hélas ! pour sauver la vie à mon Maître, je me mettrois volontiers à la place vuide ; mais on reconnoîtroit la fraude : celui qui l'occupoit étoit de deux pieds plus grand que moi. Si Licas vouloit ?

LICAS.

Serviteur, je fis trop gros.

FROSINE.

Si Madame vouloit plutôt, fans faire tort à perfonne, notre défunt...

EUPHEMIE.

Ah, Frofine! qu'ofez-vous penfer?

CHRISANTE.

Ah! de grace, Madame, ne vous effrayez point de ce qu'elle penfe! Vous me voyez à vos genoux, pour vous demander la vie d'un fils qui vous a fçû plaire.

EUPHEMIE.

Ah! Chrifante, que me demandez-vous! trahir mon devoir avec tant d'indignité!

CHRISANTE.

Eh quoi, Madame, quel vain fcrupule vous arrête?

STRATON *à genoux.*

Ce n'eft qu'une bagatelle, Madame; laiffez-vous fléchir.

FROSINE *à genoux.*

Ma chere Maîtreffe!

LICAS *à genoux.*

Madame!

EUPHEMIE.

Hélas, Softrate! à quelle extrêmité fuis-je reduite!

CHRISANTE.

N'héfitez plus, Madame; je confens que Softrate s'uniffe avec vous pour ja-

mais ; son intérêt devient votre premier devoir. Conservez un époux, & rendez-moi mon fils, de grace.

FROSINE.

De grace, de grace ! eh mort de ma vie, ne sçauriez-vous entendre Madame, sans qu'elle parle ? C'est à elle à pleurer, & à nous d'agir ; laissez-moi faire, je prens la vie de Sostrate sur mon compte ; & j'en réponds corps pour corps.

STRATON.

Vivat ! ah mon cher Maître, que je vous embrasse ! vous voilà, morbleu, revenu de bien loin !

LICAS.

Avec tout çà, morgué, c'est encore là l'exemple des veuves.

FIN.





